

INTERSTICES URBAINS TEMPORAIRES, ESPACES INTERCULTURELS EN CHANTIER, LIEUX DE PROXIMITÉ

**PROGRAMME INTERDISCIPLINAIRE DE RECHERCHE
ART, ARCHITECTURE ET PAYSAGE**

**RAPPORT FINAL
MARS 2008**

ReDesign_studio (RDS)
15 rue Marc Séguin, 75018, Paris
SIRET : 403 661 556 000 15
Tél. 01.42.05.57.17
madeo@club-internet.fr

ÉQUIPE DE RECHERCHE:

ReDesign Studio : Constantin Petcou, **responsable scientifique**
ISCRA : Pascal Nicolas-Le Strat
Université de Sheffield (UK) : Doina Petrescu
Atelier d'Architecture Autogérée : Nolwenn Marchand
Chercheurs associés : François Deck, Kobe Matthys

Ministère de l'Écologie, du Développement et de l'Aménagement durables (MEDAD)
Plan Urbanisme Construction Architecture
Marché N° F05.60 (0000830) du 29/11/2005

1 – INTRODUCTION	p.6
Questions et problématiques de la recherche « Après ECObox » – comme point de départ	
2 - CONTEXTE URBAIN LOCAL ET GLOBAL	p.11
2.1. LE CONTEXTE LOCAL	p.11
Le quartier La Chapelle L'Atelier d'Architecture Autogérée (AAA) Le projet réseau d'eco-urbanite – ECObox (Paris 18ème) Le projet 56, rue Saint-Blaise (Paris 20ème)	
2.2. LE CONTEXTE GLOBAL	p.16
Une Plate-forme Européenne de Pratiques et de Recherches Alternatives sur la Ville (PEPRAV) La ville contemporaine ; la métropole La crise de l'espace capitaliste La crise du sujet	
3 - MÉTHODOLOGIE	p.27
3.1. INTÉRIEUR / EXTERIEUR	p.27
3.2. IMMERSIVITÉ	p.29
3.3. RECHERCHE CONVIVIALE	p.30
3.4. IMPLICATION HABITANTE	p.33
3.5. MICRO / MACRO, LOCAL / GLOBAL	p.34
4 - THÉORIE & PROBLÉMATIQUES	p.35
4.1. MULTIPLICITÉS INTERSTITIELLES	p.36
4.2. TERRITOIRES INTERSTITIELS	p.42
4.3. FIGURES INTERSTITIELLES	p.46
La limite Les tiers-espaces Chora Hétérotopies - hétérogenèses Rhizome	

Attachements
Auto-poiesis

5 - PRATIQUES **p.66**

5.1. QUELQUES ELEMENTS CONSTITUTIFS **p.66**

5.2. DEMARCHES URBAINES ACTUELLES **p.69**

« Urban curating » : une pratique curatoriale de l'urbain

Programmer les marges

L'usage temporaire ; les « Urban Pioneers »

6 - PRINCIPES et DISPOSITIFS **p.74**

6.1. PRINCIPES **p.74**

Tactiques

Immersion et co-discursivité

6.2. DISPOSITIFS **p.76**

Cartographie subjective collective

Observations sur le terrain

Interventions interstitielles

Séances de travail croisées avec la Plate-forme Européenne
de Pratiques et Recherches Alternatives sur la Ville (PEPRAV)

Rôles

La recherche comme agencement

7 - INTERVENTIONS, OBSERVATIONS ET SITUATIONS INTERSTITIELLES **p.82**

7.1. DES INTERVENTIONS IMMERSIVES **p.82**

A Longue Durée (ALD) - Rendre dicible, rendre visible
des interstices difficiles à représenter

Agence – « faire droit à l'expérience micrologique »

7.2. REVENDIQUER, CREER DES INTERSTICES **p.88**

CICADE / AAA – rendre visible « le désir d'interstice »

SYN - Le jeu comme vecteur interstitiel de « vivre ensemble »

Rotor – l'appropriation subjective des espaces inaccessibles

7.3. LE CORPS DANS L'INTERSTICE, LE CORPS COMME INTERSTICE **p.94**

7.4. ACTIONS SITUATIONNELLES	p.96
Le jeu Au Bout du Plongeur – un moment de subjectivation collective	
7.5. CREATIVITE SPATIALE ET SOCIALE	p.98
7.6. ACTIVATION ET PRECARITE	p.99

8 – EVALUATIONS, ENTRAPERÇUES, DIRECTIONS **p.100**

8.1. SHIFT – MATRICE	p.100
8.2. L' « AGENCEMENT JARDINIER »	p.106
8.3. TRANS-LOCAL – FÉMININ	p.108
8.4. PRODUCTION D'AUTONOMIE	p.111
8.5. INTÉRIORITÉ MULTIPLE	p.115
8.6. AGENCEMENTS & HÉTÉROTOPIES LOCALES	p.117
8.7. CO-DISCURSIVITÉ	p.119
8.8. SUBJECTIVITÉ SYNAPTIQUE / SUBJECTIVITÉ RYZHOMATIQUE	p.121
8.9. ESPACES ALTEROTOPIQUES	p.124
8.10. VERS UNE MICROPOLITIQUE URBAINE INTERSTITIELLE	p.125
8.11. BIOPOLITIQUE – BIO-DÉMOCRATIE	p.126
8.12. CRÉATIVITÉ BIOPOLITIQUE	p.127

9 – BIBLIOGRAPHIE **p.129**

10 - ANNEXES

RECHERCHE GRAPHIQUE & CARTOGRAPHIQUE /
DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES

ANNEXE 1 - REPÉRAGE CARTOGRAPHIQUE / 2001 - 2008
(ESPACE / ACCESSIBILITÉ / DÉFINITION)

ANNEXE 2 - CARTOGRAPHIE SUBJECTIVE COLLECTIVE / 2006
(ESPACE / SUJET / TEMPS)
+ ENTRETIENS (RETRANSCRIPTIONS)

ANNEXE 3 - INTERVENTIONS INTERSTITIELLES / 2006 - 2007

(INTERVENTION / ACTION / INTERACTION)

+ textes des intervenants ALD, WIM CUYVERS, SYN-

ANNEXE (1,2,3) - SYNTHÈSE CARTOGRAPHIQUE / 2001 - 2008

(REPÉRAGE / INTERVIEWS / INTERVENTIONS)

ANNEXE 4 - INTERSTICES OBSERVÉS / 2001 - 2008

RDS – AAA

ANNEXE 5 - ATELIERS TRANSVERSAUX

(RETRANSCRIPTION)

ANNEXE 6 - DIAGRAMMES ECObox

ANNEXE 7 - SCHÉMAS

1 - INTRODUCTION

Ce projet de recherche-action propose une investigation autour des phénomènes et des pratiques liées aux interstices urbains temporaires, considérant que ces interstices constituent aujourd'hui un paradigme important pour comprendre la ville contemporaine et pour explorer des nouvelles manières de la penser et d'y agir.

Plus précisément, nous nous sommes proposés d'interroger une partie inhabituelle du quotidien, un aspect devenu inhabituel dans notre culture contemporaine ; celui des interstices du quotidien. Il s'agit parfois d'interstices plutôt banalisés repérés dans le quotidien de différentes personnes (cafés, squares, commerces, bars, lieux culturels...). D'autres fois, il s'agit d'interstices qui créent des brèches dans un quotidien souvent trop plat, trop homogénéisé par les mass-media et par le système économique global.

Notre démarche a la particularité d'expérimenter une série d'hypothèses à travers un nombre de projets initiés par l'atelier d'architecture autogérée (AAA) à Paris, en co-participation avec des habitants, des associations et d'autres partenaires localisés dans les contextes d'intervention. Cette implication directe dans les processus mis en place nous a permis de pouvoir saisir des micro-phénomènes insaisissables autrement, d'apercevoir des attitudes et des impacts affectifs inquantifiables et, surtout, de pouvoir témoigner d'une expertise intuitive réalisée par les usagers et co-participants à ces projets.

Nous avons pu, de cette manière, rendre compte d'une diversité de postures et de modes subjectifs d'implication dans ces projets qui, par leurs orientations différentes (pragmatiques, quotidiennes, théoriques, informatives, polémiques, politiques...) ont permis une palette large de réactions, de connotations existentielles et culturelles.

Nous avons initié notre démarche à partir d'une diversité de contextes d'intervention : friches industrielles, délaissés urbains, élargissements de trottoirs, squares, cours d'immeuble, toits, cafés, commerces, etc.

Nous avons utilisé une méthodologie de recherche-action multi- et extra disciplinaire ; nous avons utilisé une série de dispositifs adaptés, dans le temps, en parallèle avec l'évolution des projets et des contextes urbains subissant parfois des mutations importantes.

Les projets qui ont été étudiés sont caractérisés par une temporalité longue, ce qui a permis l'observation d'une série de processus urbains lents et, implicitement, souvent non perceptibles à travers les méthodes habituelles.

Questions et problématiques de la recherche

En termes d'urbanisme, les interstices urbains sont considérés comme les espaces résiduels non bâtis de l'aménagement : terrains vacants, friches industrielles et ferroviaires, délaissés de voirie et d'opération de rénovation urbaine, des espaces qui ne sont pas définis par ce qu'ils sont mais par leur entourage spatial et/ou temporel, qui les caractérise comme des « vides entre ».¹ Dans le cadre de cette recherche, nous proposons d'élargir cette notion d'interstice urbain à d'autres composants de l'urbain – le temps et le sujet –, abordant ainsi des questions de temporalités interstitielles, de sujets et de subjectivités interstitielles, de situations interstitielles, etc.

Nous avons conduit cette expérimentation dans un cadre précis, à partir des observations et des processus d'expérimentation sociale, architecturale et artistique menés dans le quartier La Chapelle (Paris, 18^{ème}) et le quartier Saint-Blaise / Porte de Montreuil (Paris, 20^{ème}) dans le cadre de ce qu'on pourrait définir comme des projets de micro-urbanisme participatif, développés autour des interstices urbains.

¹ Cf. S. Tonnelat, thèse en cotutelle intitulé « Interstices Urbains Paris-New York. Entre contrôles et mobilités, quatre espaces résiduels de l'aménagement », Université Paris XII – Val de Marne, City University of New York, 2003

« Après ECObox » – comme point de départ

Dans un contexte territorial, social et culturel représentatif pour les mutations urbaines actuelles (multiculturalité, densité, fragmentation, etc.), le projet ECObox a visé l'aménagement de manière temporaire et réversible d'un nombre de terrains urbains interstitiels dans le quartier La Chapelle, par la création d'espaces publics de proximité et par l'initiation de processus d'auto-gestion et d'appropriation symbolique de l'espace (jardins temporaires, micro-équipements mobiles, réseaux culturels trans-locaux, etc.).

Le projet ECObox a été initié à partir de 2001 par l'Atelier d'Architecture Autogérée (AAA) et s'appuie sur des stratégies d'auto-construction et d'auto-gestion, portées actuellement par un réseau trans-local d'acteurs et de dynamiques interculturelles hétérogènes auxquelles participent habitants, architectes, artistes, paysagistes, chercheurs, chômeurs, retraités, militants associatifs, étudiants, etc.

Ce projet constitutif d'un « réseau d'éco-urbanité » a fonctionné par la mise en place d'une démarche participative à tous les niveaux et a réussi à impliquer un nombre important d'habitants ayant des origines sociales et culturelles très diverses.

Les espaces d'ECObox (jardins, plate-forme polyvalente, ateliers, modules mobiles, salle de spectacle et de réunions, laboratoire média participatif) situés sur l'emprise d'une friche industrielle ont été l'agent initiateur du projet et sont devenu le catalyseur de différentes dynamiques et projets trans-locaux (artistiques, économiques, sociaux) tout en permettant une reconfiguration des lieux, des formes de participation et du projet même. En automne 2005, le projet ECObox a dû changer d'emplacement, déménageant sur un terrain disponible pour une durée de deux ans. Sa gestion a été progressivement prise en charge par une association d'usagers. Au printemps 2008, étant contrainte à déménager de nouveau une partie du projet (le jardin), cette association a pu négocier un nouveau emplacement et l'usage temporaire d'une autre friche.

Le développement du projet ECObox et la recherche menée parallèlement nous ont amené à élargir et à approfondir nos questionnements, notre champ d'expérimentation et le cadre de notre réflexion (voir aussi le projet de recherche « Analyse du projet Réseau D'Éco-Urbanité, Quartier La Chapelle, Paris 18^e », RDS, PUCA, 2004).

En s'appuyant sur l'expérience de longue durée de AAA dans le quartier et sur la plate-forme sociale créée autour de ce projet ancré dans le local - ce projet étant lui-même un interstice urbain temporaire - l'objectif de la présente recherche a été d'explorer d'autres situations urbaines interstitielles et d'expérimenter des micro-dispositifs participatifs d'intervention artistique et architecturale (comme ceux réalisés à ECObox) à une échelle plus grande (quartier, ville) et d'explorer la mobilité territoriale, sociale et culturelle comme passage du « temporaire » au « durable ».

Les interstices ont été observés et analysés à partir de différents points de vue (économique, social, légal, temporel...) ou par des interrogations plus générales (politiques, philosophiques, écologiques...). Une série d'interventions artistiques ont ajouté des interprétations critiques et sensibles à cette recherche.

Le réseau de participants au projet ECObox a été le point de départ d'un réseau spécifique pour la recherche-action Interstices Urbaines Temporaires (IUT), situation qui a permis une implication immersive et durable.

D'une façon générale, nous nous sommes placés « au milieu », comme dirait Deleuze, c'est-à-dire dans une position dynamique, transversale, à l'intérieur d'un processus d'élaboration basé sur une participation multiple : des habitants et des utilisateurs, des spécialistes et des artistes, des politiques, des institutions. Nous avons aussi établi comme terrain d'action les interstices au sens large : les interstices des pratiques, des usages, des mentalités ; mais aussi les interstices temporels et spatiaux : les terrains vagues, les délaissés, les friches et les zones d'abandon urbain, en incluant aussi des espaces banalisés (privés ou publics) qui deviennent « interstices » par l'usage (des cafés, des sièges associatifs, des coins de rues, etc...). Nous avons réfléchi aussi à la valeur « interstitielle » des situations et des personnes.

Cela nous a amené à interroger le quotidien, les espaces et les usages du quotidien. Nous avons essayé à le faire en utilisant le quotidien à la fois comme outil et comme cadre (par des interventions artistiques immersives, par l'interrogation du politique et de la transformation du territoire, par la participation des personnes pendant leurs activités quotidiennes).

Au travail de l'équipe de recherche et aux interventions in situ, nous avons ajouté une situation d'échange et d'expertise réciproque à travers une Plate-forme Européenne de Pratiques et Recherches Alternatives de la Ville (PEPRAV). Ainsi le projet IUT a été mis en

dialogue avec divers projets portés par des équipes ayant des expériences similaires dans des contextes différents.

En concluant seulement d'une manière provisoire, la recherche sera prolongée pour approfondir et explorer une série de directions qui nous semblent cruciales pour le futur des villes et des cultures urbaines contemporaines.

2 - CONTEXTE URBAIN LOCAL ET GLOBAL

2.1. LE CONTEXTE LOCAL

Le quartier La Chapelle

Situé dans le Nord de Paris, le quartier La Chapelle a une population d'environ 30000 habitants, dont 33% d'origine étrangère². L'absence de certains types d'équipements et la taille réduite de la majorité des appartements font que les habitants de La Chapelle ont une grande mobilité résidentielle, en restant dans ce quartier pour une durée moyenne de seulement 6 années³. Ceci explique un certain manque d'intérêt pour le développement des relations de voisinage, une faible socialisation autour des espaces publics, peu nombreux d'ailleurs.

Le quartier se trouve situé sur une "presque-île" urbaine d'une surface de 50ha, quasiment enclavée entre des grandes emprises ferroviaires constituant une vraie rupture entre le quartier et le reste de la ville. Ces terrains abritent aussi un grand nombre de bâtiments industriels de grande taille dont, une bonne partie, sont des entrepôts actuellement inutilisés, voire abandonnés. Même si à long terme il y a un potentiel dans cette situation, cette réalité a actuellement un impact négatif dans le quartier.

Ne pouvant offrir aucun pôle d'attraction, le quartier La Chapelle est mal connu par les Parisiens et les rares présences dans les médias montrent toujours une même image

² Cette situation est actuellement une des caractéristiques des grandes villes et des métropoles ("la métropole contemporaine est constituée, en moyenne, de 95 nationalités différentes", cf. A. Mulder, in TransUrbanism, Rotterdam, V2_Publishing / NAI Publishers, 2002, p.8).

Cette nouvelle structure de la population produit des phénomènes comme la perte d'identité initiale, la recherche d'une identité nouvelle, multiple et, en général, différente de celle du contexte culturel dans lequel la ville s'inscrivait initialement ("de plusieurs points de vues les villes se détachent de leurs espaces nationaux et devient autonomes", cf. . A. Appadurai, in TransUrbanism, Rotterdam, V2_Publishing / NAI Publishers, 2002, p.44).

Ces nouveaux aspects posent le problème de la place à trouver aux « minorités », mais aussi celui de trouver une nouvelle identité de « la majorité », à travers ces « minorités » (voir à ce sens A. Appadurai, *ibid.*, p.45).

³ Cette mobilité observée à La Chapelle est représentative pour les phénomènes d'urbanisme marqués par des fortes transformations et définis récemment comme des phénomènes de « transurbanisme » (cf. A. Mulder, *o.c.*, p.7).

négative, avec un message constant : la présence des toxicomanes. Cette image négative est partagée en grande partie par les habitants, provoquant un manque d'investissement civique et social dans le quartier. L'image négative est renforcée par le sentiment d'abandon et l'absence de tout changement positif récent ou visible dans le futur immédiat, par un grand nombre de maisons emmurées et de terrains en friche⁴.

L'Atelier d'Architecture Autogérée (AAA)

L'association Atelier d'Architecture Autogérée s'est constituée en tant qu'association loi 1901 (AAA) en juin 2001, avec l'intention de développer des stratégies interdisciplinaires de débat et d'intervention en matière d'aménagement de la ville, au croisement de multiples savoirs et points de vue (habitants, architectes, urbanistes, sociologues, artistes, paysagistes, politiques, enseignants, commerçants, et d'autres citoyens). Un autre aspect fondamental de l'approche de AAA est la volonté d'impliquer d'une manière concrète des habitants en tant que participants actifs dans les projets urbains, pour obtenir un ancrage de ces projets dans le tissu social et pour répondre de plus près aux problèmes existants.

Initialement, AAA a orienté son attention exclusivement vers le quartier La Chapelle, un des quartiers dit « difficile » et classés Politique de la Ville ; AAA continue à partir de 2005 la même démarche dans le quartier Saint Blaise, également classé Politique de la Ville.

Pour assurer cette multiplicité et ce croisement de points de vue sur la ville, AAA a développé un réseau "hybride" de partenaires intégrant des acteurs locaux, des professionnels et des partenaires non-locaux .

⁴ D'où un "sentiment d'abandon vécu par la population et les acteurs de terrain provoqué par la lenteur de la mise en place des projets", cf. étude SCET, 2001, p.7

Le projet réseau d'eco-urbanite – ECObox (paris 18^{ème})

Le projet « Réseau d'Éco-urbanité dans le quartier La Chapelle » a été développé, à partir d'avril 2001, comme une démarche alternative aux procédures d'intervention urbaine existantes dans ce quartier par l'association *atelier d'architecture autogérée*, qui s'est constituée à l'occasion de ce projet.

Cette alternative est apparue nécessaire compte tenu : de la lenteur des procédures existantes, de leur faible prise en compte des problèmes fonctionnels du quartier, d'une méconnaissance des populations diverses habitant le quartier, et de l'incertitude concernant l'aboutissement de tout projet concernant ce quartier défavorisé, voire "oublié", de Paris⁵.

Pour répondre en urgence à certains des problèmes du quartier La Chapelle (manque d'équipements et d'espace verts, mauvaise image dans les médias, vie de quartier centrée surtout sur les problèmes "négatifs" récurrents dont surtout la présence de la toxicomanie et de la prostitution, etc.), l'association AAA a proposé un projet d'utilisation temporaire des terrains en friche ou délaissés pour l'aménagement d'un réseau de jardins et de micro-équipements de proximité.

Pour coordonner l'aménagement temporaire des différents terrains disponibles, le projet a défini ECObox comme pôle fédérateur ayant plus de stabilité et de lisibilité. ECObox propose une palette large d'activités : information et assistance à la réalisation de jardins, organisation de plantations, bourse aux grains et aux plantes, échanges de pratiques de jardinage, organisation d'activités culturelles, lancement de débats civiques, etc.

ECObox agit ainsi à la fois à une échelle de voisinage (en développant des projets en relation directe avec les habitants, les écoles, les associations, les artisans, situés dans l'immédiate proximité du site), et à une échelle plus large que le quartier (en proposant des collaborations avec des artistes, enseignants, associations, universités, etc., de France et d'autres pays). Le projet envisageait aussi une connexion à

⁵ Depuis le lancement de notre étude, la situation a partiellement changé, par le lancement de quelques opérations d'urbanisme, mais les procédures ne sont guère plus adaptées au contexte du quartier et de ses populations.

un réseau international d'expériences similaires, ce qui devait contribuer à l'effort de désenclavement du quartier.⁶

Après une période de démarches administratives multiples (contacts avec des services et des élus de la Mairie du 18^{ème}, de l'Hôtel de Ville, des Parcs et Jardins, de la DAUC, de l'APUR, de la SNCF et RFF, de la Région Île de France, de la Préfecture, etc.), période qui a duré 14 mois (à partir de mai 2001), l'équipe AAA a obtenu, en juillet 2002, les premiers résultats concrets : deux premiers terrains en usage temporaire, terrains appartenant à RFF.⁷

En octobre 2002, en partenariat avec l'Université de Sheffield, et avec la participation d'habitants et d'une école du quartier La Chapelle, AAA a réalisé, partiellement, un premier jardin temporaire situé au 22quater rue Pajol, construit avec des palettes sur un terrain minéral. Un deuxième jardin, en pleine terre, a été ajouté sur le même site en 2004, dans sa partie Nord. En été 2005 ECObox, a dû déménager suite au début des travaux d'aménagement de la Halle Pajol. Une association d'usagers portant le nom ECObox a été constituée, afin d'autogérer depuis lors le projet. Plusieurs espaces ont été (difficilement) négociés avec la Ville, pour le déménagement de tous les espaces du projet : le jardin, les bureaux, les ateliers, le media lab. Le jardin a été déménagé au 33 Rue Pajol et un des bureaux a été déménagé au 37 Rue Pajol, abritant désormais un nombre d'associations sous le nom de « Pole SUD ». Ce bureau est devenu siège de l'association d'usagers ECObox. Les ateliers et le média-lab ont été déménagés au 72bis, Rue Philippe de Girard, où se sont installés aussi les bureaux de AAA. Ces locaux ont accueilli, suite à une convention d'usage, un groupe informel incluant des membres ECObox, susceptibles de continuer les activités des ateliers.

Les locataires du 72bis et le jardin du 33 Rue Pajol, ont été de nouveau contraints de déménager début 2008, suite aux travaux liés au projet d'aménagement du passage Dupuy. AAA s'est installé dans le centre du quartier, rue du Canada ; l'association ECObox est actuellement en cours de négociation pour un nouvel emplacement du jardin, Passage La Chapelle, sur une des friches de longue durée.

⁶ Cette connexion a été faite plus tard à travers le projet PEPRAV (2006-2007).

⁷ Le contrat initial concernait deux terrains (de 200m² et, respectivement, 300m²).

Le projet 56, rue Saint-Blaise (Paris 20^{ème})

Après le projet ECObox, et parallèlement avec ses autres projets à la Chapelle, AAA a réalisé un deuxième projet similaire, dans le 20ème arrondissement, dans le quartier Saint- Blaise.

La parcelle du 56 -ancien passage dans le centre du quartier Saint Blaise, fermé suite à la construction d'un nouveau bâtiment- était considérée comme un interstice inconstructible, car bordée de nombreuses fenêtres, et laissée à l'abandon. En 2005, la DPVI a proposé à AAA d'explorer les potentialités d'usage de cet espace très visible, situé dans le centre du quartier. Après quelques mois d'arpentage du quartier et de multiples contacts avec des acteurs locaux, AAA a proposé un projet élaboré sur la base des désirs récoltés, devant évoluer par la suite avec les futurs usagers du lieu. Un réseau de partenaires s'est tissé, parmi eux L'OPAC et l'APIJ (une association spécialisée dans l'éco-construction). L'usage du terrain - d'abord libre, puis équipé par deux modules mobiles - n'a pas été interrompu pendant les travaux ; au contraire, les réunions de chantier -comme dispositif du projet- ont été l'occasion d'échanges sur des questions écologiques avec les futurs usagers. Des interventions ponctuelles ont donné lieu à des chantiers «parallèles» pour la construction d'une serre mobile, des «murs de voisinage», des parcelles... Début 2008, une quarantaine de personnes ont les clés de l'espace et l'utilisent périodiquement pour du jardinage, des spectacles, expositions, débats, fêtes, ateliers, projections, concerts, séminaires... A cette date, d'autres projets d'usage et d'aménagement continuent à émerger.

2.2. LE CONTEXTE GLOBAL

Une Plate-forme Européenne de Pratique et de Recherches Alternatives sur la Ville (PEPRAV)

Une des questions développées à travers ces projets d'aménagement spatial a été celle de la possibilité d'une pratique alternative aux pratiques institutionnelles de recherche et d'action (artistique, architecturale, pédagogique, etc) dans la ville. Cet axe de questionnement a été repris à une autre échelle à travers La Plate-forme Européenne de pratique et de recherches alternatives sur la ville (PEPRAV), un projet mené par AAA en partenariat avec Recyclart (Bruxelles), University of Sheffield (UK) et Metrozones (Berlin) et leur réseaux locaux, dans le cadre du programme Culture 2000 de la Communauté Européenne pendant une année (2006-2007). Le projet qui a consisté en une série de workshops, de séances de travail et de présentations publiques, s'était proposé un échange de savoir et de compétences sur les expériences locales de chaque groupe concernant les dynamiques urbaines liées aux nouvelles populations des villes européennes et à leurs cultures urbaines hétérogènes, aux usages temporaires, aux phénomènes culturels et sociaux locaux, aux formes collectives d'appropriation de la ville, etc. Les chercheurs et activistes participants au réseau PEPRAV ont travaillé aussi sur des questions liées à 'l'espace-temps interstitiel' dans la ville contemporaine (prenant comme exemple Paris, Bruxelles et Berlin).

La ville contemporaine ; la métropole

Si la plupart des sciences connaissent depuis quelques années un renouveau épistémologique et heuristique accéléré, les pratiques et les méthodologies qui concernent la ville contemporaine semblent, en bonne partie, figées dans les mêmes théories d'inspiration moderniste. La gestion de la ville a été institutionnalisée à partir des quatre fonctionnalités urbaines définies par Le Corbusier (travail, habitat, loisir, transport) et la plupart des structures d'observation, d'analyse et d'intervention urbaine continuent à travailler sur ces bases qui datent de plus de 70 ans.

Or la ville a beaucoup changé et elle connaît aujourd'hui des mutations sans précédent : changements de populations, diversification des mobilités,

nouveaux modes de travail, multi-culturalisme, virtualisation de la sociabilité, phénomènes d'extraterritorialité, croisement des flux locaux, nationaux et mondiaux, etc.

Parmi les premiers théoriciens, qui, à travers une plus large critique sociale, ont étudié ces nouveaux phénomènes, H. Lefebvre, M. De Certeau, F. Guattari et M. Foucault ont réussi à forger des outils d'analyse et d'interprétation qui s'avèrent toujours d'une grande actualité. C'est une des raisons pour lesquelles notre étude s'appuie, en partie, sur leurs observations, intuitions et avancées théoriques. Tous ces auteurs s'appuient sur une critique de l'espace de la « modernité » qui, comme dit Lefebvre, «tend vers l'homogène pour diverses raisons : fabrication des éléments et matériaux (...), méthodes de gestion et de contrôle, de surveillance et de communication.»⁸

Des théoriciens comme E.W. Soja, S. Sassen, A. Appadurai, M. Augé, M. Castells et plus récemment A. Mudler, W.J. Mitchell et J. Becker ont contribué dans une large mesure à comprendre les phénomènes urbains contemporains à une échelle globale. Leur pensée offre ainsi une compréhension des phénomènes insolites (du micro au macro, de l'éphémère aux multiplications, du local au global). Très souvent les phénomènes observés sont contradictoires, d'où leur instabilité et leur permanente ré-configuration. Comme le précise Soja, «tous les aspects de la ville passent par une série de ce que nous appelons *de-/re-processus* qui, pris dans leur ensemble, déterminent la déconstruction et la reconstitution de la métropole moderne. Ces processus incluent aussi des désindustrialisations/ reindustrialisations, des deterritorialisations/ reterritorialisations, etc.»⁹

D'autres études, peu nombreuses et initiées par des architectes comme - R. Koolhaas (OMA / AMO), D. Barajas, S. Boeri (Multiplicity), W. Maas (MVRDV), R. Bunschoten (Chora) -, essaient d'analyser plus en détail des phénomènes spontanés et des situations représentatives pour les mutations urbaines et territoriales en cours. Même si ces études lancées autour de ces nouveaux phénomènes arrivent à des résultats significatifs pour les mutations territoriales en cours, les approches urbaines institutionnalisées n'arrivent pas à saisir ces changements de paradigme, n'étant pas encore suffisamment sensibles et n'ayant pas des outils méthodologiques à ce sujet. Barajas affirme sans équivoque que ces mutations urbaines structurelles «sont encore largement perçues comme des anomalies or, dans le meilleur des cas, comme des «conditions de transition» dans les modèles établis du développement. (...) Ces

⁸ H. Lefebvre, *La Production de l'espace*, 1985, p.XXIII

⁹ *Edward Soja, Restructuring the Industrial Capitalist City, in TransUrbanism, 2002, p. 91*

phénomènes ne sont pas des aberrations marginales mais des modèles urbains sophistiqués dans une époque d'amplification de la mobilité et de la globalisation.“¹⁰

Le séminaire dirigé par Toni Negri au Collège International de Philosophie a consacré deux années de travail à la question de la ville contemporaine, avec deux thématiques « Multitude et Métropole » (2005-2006) et « Devenir-banlieue, subjectivité politique et réseaux métropolitains » (2006-2007). Le séminaire part de l'idée que dans une société néo-capitaliste et globalisée, la métropole représente aujourd'hui le lieu privilégié de production sociale et politique.¹¹

Negri parle de la difficulté des théories modernes à saisir les contradictions de l'espace métropolitain construit par la globalisation et de l'échec des 'modèles' contemporains d'analyse et d'intervention dans la réalité métropolitaine : "la ville globale", "la ville durable", etc.¹² Pour Negri, la dimension métropolitaine, telle qu'elle est parcourue par des flux, des conflits et des contradictions à la fois de macro- et de micro- échelle, détermine les transformations majeures de la condition politique et sociale des ses habitants et devient le moteur de production de subjectivité.

Nous retenons ici aussi l'idée d'une spécificité de la condition urbaine Européenne, avancée par Stefano Boeri, pour lequel une certaine interstitialité de l'espace européen accueille de nombreux phénomènes moléculaires et des mutations qui opèrent

¹⁰ D. Barajas, Dispersion. A Study of Global Mobility and the Dynamics of a Fictional Urbanism, 2003, p.2

¹¹ A plusieurs reprises la question des interstices a été posée dans le séminaire, étant proposée au débat notamment par des membres de notre équipe de recherche. Voir Pascal Nicolas Le Strat, intervention dans la séance de 15 Janvier 2007 « Devenir-Banlieue : Travailleurs cognitifs, usagers, collectifs occupants : trois enquêtes, trois figures de la métropole » et Constantin Petcou et Doina Petrescu, séance de 19 Mars 2007 "Arts, créativités et banlieue : pratiques interstitielles". Voir aussi l'intervention de Bruno Latour 'Centralisation et articulation spatiale des fonctions de gouvernance métropolitaine, et interstices urbains', celle de Stefano Boeri 'La Specificite Des Villes Europeennes Contre La Ville Generique' et celle de Saskia Sassen, "La métropole du biopouvoir et la métropole de la biopolitique, gouvernance métropolitaine et action des migrants". (<http://seminaire.samizdat.net/>)

¹² « La globalisation, et la naissance de la grande structure métropolitaine, sont des phénomènes contemporains, qui naissent autour, et après 68. Par conséquent, les théories systémiques qui considéraient la planète partagée entre centre/semi-banlieue/banlieue, entre premier/deuxième/troisième monde – et bien, toutes ces théories sont tombées définitivement. Avec ces théories, même les illusions d'un développement « durable » et « équilibré », sont tombées. Désormais, où sont l'espoir et la théorie d'un « développement durable » ? Où sont les utopies de la ville *glocale* ? L'espace de la multitude impériale, est l'espace métropolitain ; l'espace métropolitain, est l'espace des antagonismes multitudinaux ». Toni Negri 'La métropole est à la multitude ce que, autrefois, l'usine était à la classe ouvrière : à propos d'un vieux dicton et des certaines expériences de lutte plus proches' (<http://seminaire.samizdat.net/La-metropole-est-a-la-multitude-ce.html> accédé 12 janvier 2008)

sur le territoire métropolitain comme une “vibration diffuse”, sans pouvoir être perçus comme une accumulation visible.¹³

Si les études théoriques mentionnées plus haut sont pour la plupart des références pour les travaux universitaires et de recherche à l'échelle internationale, et si les études des phénomènes vernaculaires post-métropolitains commencent à faire de plus en plus l'objet d'études et analyses, il y a encore très peu de situations dans lesquelles les chercheurs se trouvent aussi dans une position d'implication concrète dans le déroulement de ces phénomènes, tout en gardant une liaison directe avec leur propre travail théorique. C'est d'ailleurs une des caractéristiques de notre recherche-action.

Une autre caractéristique est la durée de cette implication et la continuité dans le travail de recherche et dans l'action. Pour saisir des phénomènes moléculaires qui émergent par l'intérieur, d'une manière contingente, insaisissable, des transformations lentes -presque imperceptibles- et des mutations qui opèrent comme une “vibration diffuse”, pour reprendre le terme de Boeri, une longue durée de recherche est nécessaire. Ainsi, étant donné notre implication continue, contigüe et de longue durée, nous avons pu vérifier nos hypothèses et conclusions sur la base d'une observation quotidienne menée sur la durée. C'est l'avantage de la recherche immersive que nous menons depuis plusieurs années, avec une temporalité propre, qui précède et dépasse les temporalités administratives de la recherche institutionnalisée.¹⁴

¹³ ‘Le fait est qu’aujourd’hui le “ grain ” si fin des énergies de mutation, leur nature souvent individualiste et immatérielle, leur pulvérisation tendancielle, leur faible cohésion (je parle souvent d’une “ multitude de petits tressaillements dispersés dans l’espace, solitaires et pourtant écrasés les uns contre les autres ” qui font vibrer le territoire européen), tout cela ne produit pas de grands processus cumulatifs (grands au sens d’ “ étendus”). Mais ils produisent pourtant une véritable “ vibration diffuse ”. Les nouveaux “ faits urbains ” du territoire européen sont souvent moléculaires et presque imperceptibles en tant que faits singuliers, ne serait-ce que parce qu’ils sont difficiles à représenter avec les techniques habituelles de la cartographie et de la statistique, comme dans le cas des nouvelles formes envahissantes du commerce – le junkspace dont parle Remi Koolhaas – ou des nouvelles typologies de la résidence unifamiliale. Ce sont des innovations ir-représentables, et donc invisibles. Et pourtant leur densité est si forte, et leur capacité de pénétration et d’infiltration dans les niches de la ville existante est si extraordinaire (ce qui les rend plus visibles dans les aires raréfiées de la périphérie suburbaine, sans être moins efficaces et agissantes dans les zones historiques de la ville compacte) qu’il faut vraiment avoir un regard obtus et nostalgique pour ne pas s’apercevoir que “ tout change ”. Qu’une nouvelle ville existe déjà. À l’intérieur des espaces de la ville européenne existante, et non pas “ à leur place ”, “ au-dessus ” ou “ à côté ” d’eux.’
Stephano Boeri, ‘La Specificite Des Villes Europeennes Contre La Ville Generique’
(<http://seminaire.samizdat.net/-Stefano-Boeri-.html>) accédé le 12.01 2008.

¹⁴ Nos observations sur les interstices urbains dans le quartier La Chapelle ont commencé en effet en 2001 avec les investigations pédagogiques dans le cadre du module « Stratégies Urbaines » coordonné par C. Petcou à EA Paris Malaquais et avec l’analyse urbaine qui a accompagné le début du projet ECObox.

La crise de l'espace capitaliste

Le mode de production et de gestion territoriale-spatiale capitaliste est plus que jamais en crise. L'espace capitaliste global est un espace polarisé entre le Nord et le Sud, un espace sillonné de flux sans précédent (d'argent, de matières, de personnes, etc.) pour la plupart unidirectionnels. Certaines villes connaissent une croissance ou une décroissance incontrôlée, qu'elles soient globalisées sous le contrôle de groupes obscurs d'intérêt (religieux, économique, politique) au Sud, ou sous la pression des mutations économiques, comme les « shrinking cities » au Nord. D'un point de vue écologique, les modalités d'occupation et d'exploitation du territoire évoluent vers une impasse planétaire : chaque jour les surfaces de terrain naturel sont réduites en détriment des surfaces bétonnées, contribuant implicitement à la baisse de la biodiversité. Après avoir étudié pendant des années le "jardin planétaire", le paysagiste Gilles Clément critique ouvertement les modes d'anthropisation des espaces et souligne le rôle de sauvegarde des espaces délaissés. À ce sujet il précise comme étant très révélateur pour cet état de fait "que l'IFLA (International Foundation of Landscape Architecture) assimile les friches industrielles à un paysage en danger".¹⁵

Parallèlement, les sociologues et les politologues essayent de comprendre les bouleversements liés à cette gestion territoriale globale : les changements des modes et temporalités de travail, les dislocations des formes traditionnelles de sociabilité, la banalisation de l'agressivité dans l'espace urbain et, par contre-réaction, la privatisation des espaces publics et la poussée vers la multiplication des "gated communities". Pour Arjun Appadurai il s'agit d'un décalage entre les réalités culturelles contemporaines et les formes qui doivent assurer un degré acceptable de cohésion sociale : "les échecs de l'État-nation à contenir et définir les vies de ses citoyens sont perceptibles dans la croissance des économies parallèles, des armées et polices privées et quasi privées, des nationalismes sécessionnistes et d'organisations non gouvernementales qui offrent des alternatives au contrôle national des moyens de subsistance et de justice."¹⁶

¹⁵ Gilles Clément, (1985), *La friche apprivoisée*, in *Où en est l'herbe ? – Réflexions sur le Jardin Planétaire*, éd. Actes Sud, Paris, 2006, p. 24.

¹⁶ Arjun Appadurai, (1996), *Après le colonialisme – Les conséquences culturelles de la globalisation*, éd. Payot, Paris, 2001, p. 261.

À micro-échelle, l'espace capitaliste est noyé sous une pression publicitaire exercée en continu, par tous les médias et les moyens de communication (poste, téléphone, télévision, internet) transformant le foyer familial en centre absolu d'une culture consumériste de l'éphémère. Tous les objets sont jetables, rien n'est plus recyclable ou réparable par soi-même. Les temporalités familiales sont parfaitement prises en compte par les études de marketing pour atteindre leurs différentes cibles, à des heures bien précises, dans leur vulnérabilité spécifique (enfants gourmets, chômeurs solitaires, animaux chéris, étudiants curieux, retraités en bon santé, couples amoureux, etc.).

À plus grande échelle, l'espace capitaliste est de plus en plus limité et contrôlé : par une réduction permanente du champ des actions possibles dans le milieu urbain, par la superposition d'innombrables réglementations et normes. Dans sa tentative de penser la possibilité d'un équilibre écologique entre l'environnement, le social et la subjectivité, Félix Guattari a dénoncé l'appauvrissement et l'homogénéisation produites par le contrôle capitaliste des médias et de l'espace public : "des productions de subjectivité « primaire » (...) se déploient à l'échelle véritablement industrielle, en particulier à partir des médias et des équipements collectifs".¹⁷ Cet appauvrissement de l'espace urbain se manifeste par la disparition progressive des espaces à usage collectif et des espaces susceptibles d'être appropriés, pour des usages informels basés sur la responsabilité et la confiance réciproque.

Les forces productives du monde capitaliste ont provoqué des mouvements de population qui ont disloqué la territorialité traditionnelle mais, parallèlement elles ont créé des libertés individuelles qui portent un potentiel social, culturel et politique très important. Comme le précise Guattari, "en contrepartie de ce qu'elles ont fait éclater les territorialités humaines traditionnelles, les forces productives sont en mesure aujourd'hui de libérer l'énergie « moléculaire » du désir. (...) C'est d'ailleurs ce qui conduit les systèmes totalitaires et socialistes bureaucratiques à perfectionner et à miniaturiser sans cesse leurs systèmes répressifs."¹⁸ Ce potentiel est, malheureusement, récupéré, parfois complètement, par des mécanismes capitalistes consuméristes qui tiennent du biopouvoir. Pour faire face à cette tendance, nous devons être conscients qu'il "n'est plus possible de prétendre s'opposer (...) seulement de l'extérieur."¹⁹ Notre milieu de vie est soumis à un pouvoir trop généralisé pour le combattre de l'extérieur et frontalement. Les seules stratégies et tactiques possibles reste de le déconstruire par l'intérieur. Par un "combat (du) quotidien",

¹⁷ Félix Guattari, *Les trois écologies*, éd. Galilée, Paris, 1989, p. 52.

¹⁸ Félix Guattari, *La révolution moléculaire*, 1977, Paris, p.54

¹⁹ Félix Guattari, *Les trois écologies*, éd. Galilée, Paris, 1989, p. 44

une reconquête des usages, par l'interstitialisation d'un foncier complètement privatisé par le profit individuel.

Comment réappropriier et résubjectiver la ville contemporaine ? Comment agir en tant que professionnel de l'espace ? A partir de quelle politique, par quelle démarche théorique et pratique ? En quoi une certaine présence de la nature dans un milieu densément construit et peuplé, pourrait-elle accueillir de tels processus de réappropriation et résubjectivation de la ville ? Quel pourrait être le rôle des pratiques culturelles, artistiques et citoyennes ?

La crise du sujet

Une partie importante des populations qui habitent La Chapelle est d'origine étrangère, et la plupart n'ont pas vécu, avant d'arriver en France, dans une grande métropole. La plupart de ces habitants ont vécu, le plus souvent, dans des milieux sociaux, culturels et économiques traditionnels. Leur approche du monde capitaliste est, implicitement, très ingénue, réduite à des clichés et limitée par des pratiques minimales de consommation matérielle et symbolique (par les mass-média, notamment les chaînes généralistes de télévision et les journaux papier gratuits).

Ils constituent une nouvelle classe ouvrière "idéale" pour le patronat ; très souvent déracinés de leur famille, dans des situations administratives fragiles et dépendantes de leur milieu de travail, qui devient ainsi leur ancrage social et surtout institutionnel.

Cette attitude a des répercussions sur l'ensemble des relations économiques et, implicitement, sociales et politiques. Nous pourrions voir, peut-être, une sorte de capitalisme post-colonial re-territorialisé dans la Métropole, qui subit, d'ailleurs, d'autres influences similaires par les biais de l'économie globalisée.

Dans ce contexte économique particulier nous avons eu l'occasion de repérer des initiatives et des réseaux économiques translocaux, fonctionnant comme des réseaux de "résistance" à cette économie globalisée et globalisante ; ex : les crêpes dans le marché de Bruxelles, le marché au noir du foyer Sonacotra, la vendeuse africaine du marché de l'Olive, les vendeurs ambulants de la rue piétonne, les groupes de femmes qui font de la cuisine africaine. Ce sont

des interstices économiques initiés par des populations ayant une tradition économique non-Étatisée.

Par leur impact à des échelles différentes, les projets que nous avons initiés et que nous étudions ici, essaient de trouver une réponse à une situation qualifiée par certains chercheurs comme "la fin de la ville, qui serait selon Françoise Choay la disparition de l'échelle intermédiaire, ou locale, serait donc aussi la fin du sujet, au sens d'un acteur ayant perdu toute chance d'agir sur le devenir social du monde qui l'entoure."²⁰

Nos projets sont réactifs à cette disparition d'activité spécifique, de visibilité et, à la fin, d'investissement symbolique par des habitants de leur ville.

En s'appuyant sur les analyses de Jane Jacobs, et en dégagant les contradictions immanentes à l'espace produit par le capitalisme dans son ouvrage dédié à la production de l'espace, Henri Lefebvre soulignait le caractère abstrait de l'espace capitaliste, « qui sert d'instrument à la domination »⁽²¹⁾. Les méthodes et scénarios qui se veulent « créatifs » et « attractifs » (en proposant des Parcs Thématiques, des Zones de Renouveau Urbain, des opérations de « City Branding », etc.) échouent souvent parce que l'espace est pensé surtout en termes de rentabilité financière et ses sujets sont manipulés pour l'accomplir. L'économie capitaliste continue à produire un espace urbain désubjectivé, consumériste et abstrait : "l'espace abstrait, qui sert d'instrument à la domination, étouffe ce qui tend à naître en lui et à sortir de lui."

Arendt a déjà observé cette orientation consumériste de la culture contemporaine vers l'*entertainment* : "Peut-être la différence fondamentale entre société et société de masse est-elle que la société veut la culture, évalue et dévalue les choses culturelles comme marchandises sociales, en use et abuse pour ses propres fins égoïstes, mais ne les <consomme> pas. (...) La société de masse, au contraire, ne veut pas la culture, mais les loisirs (entertainment)"... (...) "La vérité est que nous nous trouvons tous engagés dans le besoin de loisirs et de divertissement sous une forme ou une autre, parce que nous sommes tous assujettis au grand cycle de la vie; et c'est pure hypocrisie ou snobisme social que de nier"... (...) L'industrie des loisirs est confrontée à des appétits gargantuesques et, puisque la consommation fait disparaître ses marchandises, elle doit sans cesse fournir de nouveaux articles. Dans cette situation, ceux qui produisent pour les mass-media pillent le

²⁰ Michel Agier, *L'invention de la ville*, Paris, 1999, p.53

²¹ Henri Lefebvre, *La Production de l'espace* (1974), Paris, Anthropos, 2000, p. 427.

domaine entier de la culture passée et présente" (...) et ils préparent ce matériau "pour qu'il soit facile à consommer".²²

En total désaccord avec le recyclage culturel consumériste, la culture interstitielle produit un regard critique sur la culture consumériste. Cette culture interstitielle produit aussi de la différence, des vrais échanges et dialogues, du commun et du partagé, de la porosité entre les disciplines, entre les disciplines institutionnalisées et l'ordre du vécu.

Par leur fonctionnement en décalage interstitiel, les espaces que AAA a développé constituent des espaces interrogatifs du quotidien, des espaces qui mettent en cause le fonctionnement stéréotype des autres types d'espace (urbain, public, commercial, institutionnel, éducatif, de loisir, etc.). Ils deviennent des espaces de désapprentissage. Tel que le souligne Guattari, le capitalisme met en place des chaînes de "productions de subjectivité <primaire>, telles qu'elles se déploient à l'échelle véritablement industrielle, en particulier à partir des médias et des équipements collectifs."²³ Ces espaces interstitiels peuvent permettre une "révolution moléculaire" et une mutation lente des pratiques « translocales », décisives pour résister aux pressions déssubjectivantes, en réinventant et en utilisant autrement les médias et les équipements collectifs.

Paradoxalement, grâce à leur transversalité et hétérogénéité, les interstices peuvent résister à la fragmentation de type capitaliste (celle qui détruit le collectif et pousse vers l'individualisme). Comme le précise Guattari, "la pulsion capitaliste a toujours mis en intrication deux composantes fondamentales: l'une de destruction des territoires sociaux, des identités collectives (...) que je qualifie de déterritorialisante, l'autre de recomposition, même par les moyens les plus artificiels, de cadres personologiques individués (...), une compulsion de reterritorialisation subjective".²⁴ Cette fragmentarité individualiste est l'opposé de la <molécularité> de Guattari ; celle-ci exprime une qualité d'autonomie à échelle individuelle tout en ayant la capacité d'aggrégation sous des formes collectives.

²² Hannah Arendt, *La crise de la culture*, Gallimard, 1972 (1954), p.262

²³ Félix Guattari, *La révolution moléculaire*, 1977, Paris, 52

²⁴ Félix Guattari, *Cartographies schizonytiques*, p.54

L'assujettissement dont parle Guattari est à mettre en parallèle avec la confiscation d'usages remarquée, récemment, par Gilles Clément, dans la promotion de certaines lois agricoles : "confisquer l'usage est une atteinte aux libertés" (...) "la loi dite d'orientation agricole (...) vise à empêcher les gens de pratiquer une manière de vivre mieux au quotidien même dans l'art domestique, une manière de vivre que l'on pourrait dire en harmonie avec ce qu'on appelle pompeusement le développement durable, dont on ne sait pas trop ce qu'il signifie si ce n'est justement ce genre d'action domestique." (...) "la société dans laquelle nous sommes est anti-développement durable".²⁵

L'interstice agit dans l'ordre des choses, et, pourquoi pas, parfois comme reconquête du quotidien. Par l'interstice, nous essayons de remettre en cause une surdose de normes et de réglementations qui ne laissent plus de place à l'expérimentation, à la création et l'innovation et, en fin de compte, qui est mortifère.

Heureusement, depuis peu de temps, nous assistons à une prise de conscience et à un changement d'attitude pour essayer de sortir de la crise globale actuelle (écologique, économique, géopolitique). *Krisis* en grec signifie <choix, moment décisif>; le mot <crise> peut "signifier l'instant du choix, ce moment merveilleux où les gens deviennent brusquement conscients de la cage où ils sont enfermés eux-mêmes, et de la possibilité de vivre autrement. Et cela, c'est la crise à laquelle (...) (est confronté) le monde entier - c'est l'instant du choix." (...) Les réactions des hommes aux événements quotidiens se sont standardisées." (...) "Insidieux ou glapissants, les médias pénètrent en force dans la commune, le village, la corporation, l'école. Les sons préférés par les présentateurs et annonceurs de textes programmés corrompent quotidiennement les mots d'une langue parlée devenus matériaux de messages préconditionnés."²⁶ Les interstices peuvent constituer des endroits privilégiés pour expérimenter les possibilités de sortir de cette crise globale, agissant par le local.

Par leur durée longue, les projets que nous initiions mettent en cause la vitesse des changements produits par la globalisation, une globalisation de plus en plus accélérée par les lois du profit. Nous avons pu ainsi constater l'importance de la durée (des durées longues) pour un processus d'hétérogénéité. Pour sauvegarder les

²⁵ Gilles Clément, *Toujours la vie invente – réflexions d'un écologiste humaniste*, éd. De l'Aube, Paris, 2008, p.15 es.

²⁶ Ivan Illich, *Œuvres complètes*, T2, *Le Chômage créateur*, Fayard, 2005, p.29 es.

valeurs sociales il nous paraît nécessaire de préserver des espaces interstitiels, d'accueillir un quotidien lent et convivial. Clément souligne aussi les dégâts produits par la vitesse de la globalisation, d'un point de vue écologique : "le brassage, tel qu'il s'opère actuellement - avec violence - contribue à faire baisser le nombre total des espèces sur la planète. La biodiversité en souffre."²⁷

Avec une formule synthétique, Illich souligne que "l'organisation de l'économie tout entière en vue du *mieux-être* est l'obstacle majeur au *bien-être*."²⁸ Nous constatons, heureusement, qu'un nombre croissant de personnes, essayent de trouver les sorties personnelles à cette crise, de remplacer le mieux-être (relié à une mentalité égoïste de profit, de "gagnant" et d'exponentialité) par un bien-être collectif et partagé. C'est, au moins, ce que nous constatons chez les habitants qui s'investissent et s'approprient les interstices urbains.

²⁷ G. Clément *Éloge des vagabondes*, éd. Nil, 2002, p.169

²⁸ Ivan Illich, *La Convivialité*, éd. Seuil, 1973, p.148

3 -MÉTHODOLOGIE

Comment entrer dans l'interstice ? Comment l'observer si ce n'est pas en en faisant partie ? Comment le partager avec d'autres de l'extérieur, sans le dévaloriser ? On est devant une situation paradoxale : celle de vouloir partager des expériences qui pourraient, par transmission, créer des repères pour une possible attitude citoyenne et active généralisée (ce qui n'est pas du tout le cas actuellement) et, parallèlement, celle du risque d'altérer des phénomènes en cours où, pire, celle de les rendre trop rapidement "accessibles" et "consommables" par un public insuffisamment averti et attentionné.

Nous avons essayé, dès le départ, d'établir un nombre de principes méthodologiques adaptés à notre sujet et aux démarches (dispositifs) que nous voulions expérimenter (des méthodes adaptées aussi, à un contexte humain et urbain particulier, que nous explorons depuis 2001).

3.1 – INTÉRIEUR / EXTÉRIEUR

L'interstice est défini, spatialement, comme un rapport particulier entre un extérieur et un intérieur, entre un extérieur dominant et un intérieur dominé ; entre une majeure et une mineure ; entre un système ordonné et un accident désordonné. (cf. ANNEXE 7)
En se proposant de le pratiquer, et de l'étudier, nous avons essayé de trouver un double positionnement, permettant ainsi d'approcher les deux points de vue principaux sur un interstice ; de l'intérieur et de l'extérieur.

Nous avons donc adapté une méthodologie de participation observante à ce sujet défini, aussi, par sa marge (par l'indécis et le questionnement permanent, à la fois à l'intérieur et à l'extérieur d'un espace, d'un temps, d'un groupe et de sa propre subjectivité). Nous avons mis en place un croisement d'échelles, de regards, de nature d'observation (en ayant la tendance d'une double nature potentielle). Nous

avons agi à travers le translocal (que nous définissons comme un réseau de grande échelle construit à partir d'une série de dynamiques ancrées localement). De cette manière, nous avons ouvert une possibilité de sortir du paradoxe intérieur/extérieur, en évitant de détruire, justement, l'intérieur par l'extérieur. Ce que souligne aussi Anne Cauquelin : "l'énoncé qui devrait rester en dehors de l'objet qu'il décrit est dans le cas du paradoxe, à l'intérieur de l'objet lui-même, qu'il détruit".²⁹ Par un témoignage positionné à la fois à l'intérieur et à l'extérieur, nous pouvons traverser et surpasser ce paradoxe.

Une recherche-action doit trouver un réel équilibre dynamique intérieur / extérieur et ne pas se positionner trop à l'extérieur, pour "éviter les pièges d'une pensée trop volontiers non volontaire".³⁰ En tant que chercheurs impliqués dans la définition des thématiques et des cas d'études, nous développons une démarche qui doit garder la neutralité nécessaire pour une position analytique et d'évaluation, pour la crédibilité nécessaire aux potentialités de transférabilité.

²⁹ A. Cauquelin, 2003, p.118

³⁰ A. Cauquelin, 2003, p.192

3.2 - IMMERSIVITÉ

Nous avons expérimenté une méthode de <résidence immersive> qui permet, justement, de s'insérer de manière processuelle dans un réseau local existant; elle permet aussi des hybridations hétérogènes (d'appartenir à la fois à l'intérieur et/ou à l'extérieur), d'étudier une réalité de laquelle nous faisons partie, comme dans le cas de "l'écologie humaniste [qui] s'applique à une manière de concevoir les rapports entre les êtres vivants selon les mécanismes de l'écologie sans jamais exclure les humains".³¹

Pour les équipes qui ont pu consacrer du temps, et bénéficier ainsi de ces résidences immersives, les démarches mises en place ont pu être ressourcées par des relations locales plus complexes, relations qui sont devenues dans le temps, des vraies relations de complicité d'action.

Par une capacité d'écoute remarquable et une présence de terrain périodique, l'artiste Kobe Mathys (Bruxelles) a réussi à construire des rapports de confiance solides avec un bon nombre d'habitants. D'autre part, Kobe Mathys a proposé et organisé un séjour collectif à Bruxelles pour permettre à des habitants de La Chapelle de vivre une expérience immersive dans le réseau d'artistes et de citoyens militants de Bruxelles.

De manière similaire, les trois membres du groupe canadien SYN, ont passé 10 jours dans le quartier La Chapelle, temps qui leur a permis de faire un arpentage quasi-complet des espaces publics, dans leur diversité d'usage. C'est cette durée qui a permis le tissage de liens avec des jeunes du quartier et, indirectement, entre AAA et l'association ADCLJC qui a repris le dispositif d'arpentage ludique initié par SYN.

³¹ Clément, 2008, p20

3.3 RECHERCHE CONVIVIALE

Parties prenantes de projets co-participatifs, les projets de recherche que nous développons parallèlement ont toujours inclus, dans un degré variable, les habitants participants à ces projets, leurs points de vue, leurs intérêts, leurs repères. De ce point de vue, la recherche a été menée à l'intérieur de ce qu'André Gorz appelle l'« Archipel de la convivialité » : "l'expression « science by people » est employée par opposition à « science for people »". Gorz prend clairement ses distances par rapport à une réflexion théorique trop éloignée de la vie sociale, dont "les résultats de la recherche n'ont aucune portée directe sur la vie quotidienne de ceux qui s'y livrent."³²

Cette vision a été clairement partagée par les membres de l'équipe de recherche ainsi que par les habitants associés à la recherche. Pour François Deck, la recherche a été avant tout "une expérience humaine très riche". Les habitants de La Chapelle qui sont impliqués actuellement dans l'autogestion du projet ECObox ont pu acquérir une vision plus interstitielle de leur territoire existentiel (spatial, temporel, culturel, social, économique) et pour certains, ce projet de recherche a été l'occasion d'un questionnement et d'un repositionnement existentiel.

Dans ce sens, la première réaction de Michelle, une des personnes interviewée, au commencement du projet autour des Interstices a été une réaction de malentendu : "moi je n'aime pas ce mot, c'est comme si quelqu'un me mettrait dans une case" ; et sa réaction était, en grande partie, due au fait de vivre mal une retraite anticipée, une "mise en interstice forcée", ressentie, de manière évidente comme une exclusion. Après avoir exploré avec l'ensemble des participants au projet, toute une série d'expériences interstitielles (choisies de manière collective, ayant beaucoup d'intérêt – culturel, politique, spatial, humain), cette habitante de La Chapelle a réussi à changer d'avis et, même, acquérir une vision et une démarche plus flexible, en mettant au profit certains aspects, initialement mal perçus.

Après un premier déménagement du projet ECObox en 2005, déménagement qui a été coordonné conjointement par l'équipe de AAA et l'association ECObox,

³² André Gorz cité par V. Boremans, op. cit.

nouvellement créée, cette dernière doit gérer, de manière autonome cette fois ci, un nouveau déménagement. Ayant repéré dans le quartier un nombre de terrains interstitiels (des terrains vagues pour lesquels ils ont obtenu des informations concernant une disponibilité temporelle suffisante), ces habitants, membres d'ECObox, ont fait des propositions pour des sites de relocalisation et mènent actuellement des négociations avec les services spécialisés de la Mairie. Nous avons à faire, dans ce cas, à une reprise opérationnelle, d'une stratégie interstitielle (spatiale et temporelle).

Ces exemples montrent clairement cette capacité, qui nous semble insuffisamment explorée, d'une "science par l'homme menée pour accroître la valeur d'usage des activités quotidiennes sans accroître la dépendance de l'individu à l'égard du marché ou des professionnels".³³ Cette méthodologie rend possible une réelle autonomie dans la reprise des stratégies, des procédures et de thématiques spécifiques d'une recherche-action à laquelle des personnes concernées ont été associées de manière organique, transparente et réciproquement intéressante dès le départ. C'est un apport important qu'une <recherche conviviale> peut apporter aux questionnements et recherches concrètes, engagées, qui traversent la société contemporaine.

Dans son analyse des métamorphoses du travail, Gorz remarque que "l'ouvrier ne peut même pas se dire qu'il a une influence décisive sur la qualité de la production" et il continue en soulignant que, par leur responsabilité et action très limitée sur un fragment minuscule et insignifiant de la chaîne de production, le "portrait des ouvriers de l'industrie chimique résume parfaitement le divorce entre formation professionnelle et culture du quotidien, entre le travail et la vie."³⁴ Un ouvrier de ce type ne peut plus se reconnaître dans le travail qu'il accomplit, il ne peut pas s'approprier symboliquement ce travail, il ne peut même pas dire, parfois, ce qu'il fabrique. Ce sont des situations qui, dans une mesure différente, se retrouvent souvent dans d'autres disciplines et métiers. Cette connexion à la réalité de la recherche conviviale peut apporter aussi une dimension humaine, qui donne du sens et de la signification à un milieu de travail (et par extrapolation, à toute activité sociale) subi de plus en plus comme reflétant un système de domination. Ce positionnement de la « recherche conviviale » peut suggérer des questionnements et des pistes pour relier le travail, l'activité économique, à la vie. Elle lance aussi d'autres questionnements. Comment

³³ V. Borremans, op. cit.

³⁴ Gorz, 1988, p.141

créer des espaces collectifs pour cette réinvention du quotidien et, à la fois, du travail?
Comment relier l'activité de recherche aux pratiques militantes, à l'Agir Urbain ?

3.4 - IMPLICATION HABITANTE

Au-delà d'impliquer des habitants dans le projet de recherche-action, nous avons orienté la démarche vers une "implication habitante" des différents spécialistes participants au projet. Cette « implication habitante » passe par le simple tutoiement, par un équilibre entre les temps de parole des situations collectives, et va jusqu'à faire la cuisine ensemble pour des "soirées" mélangeant chercheurs, habitants, artistes. Cette présence simple, de l'ordre du quotidien, des porteurs de différentes disciplines savantes (sociologie, économie, théorie de l'art, architecture, etc.) apporte une crédibilité qui passe par l'humain, une accessibilité facilitée à des champs disciplinaires qui, habituellement restent fermés dans des jargons limitant leur aire d'influence et d'application. Mais elle apporte aussi une autre vision de la position de spécialiste, une position simple mais en disparition, qui est celle de spécialiste impliqué dans son milieu de vie, dans son milieu de proximité en tant que citoyen et habitant. Cette perception, limitée à des présences nécessairement ponctuelles, a été précédée et complétée par des présentations montrant les "pratiques habitantes" des chercheurs et artistes invités, menées ailleurs, dans leur milieu de vie, autre que celui étudié directement par notre recherché, mais qui ont donné une crédibilité et pertinence particulière à leur contribution dans le projet IUT. Cela a ramené aussi une expérience habitante d'un territoire autre.

Cette démarche a été appliquée de manière quasi systématique, avec tous les intervenants au projet, mais elle a été développée amplement par l'implication de l'artiste-chercheur Kobe Mathys qui, par exemple, en organisant une "visite" de deux jours à Bruxelles, pour un groupe d'habitants de La Chapelle, a pu montrer concrètement, et avec beaucoup de générosité, son milieu de vie et d'action personnalisée dans la ville. Sa durée de résidence à La Chapelle a été aussi très importante : plus d'un mois de travail de terrain, de prises de contact, d'interviews et cartographies subjectives et collectives, de visites chez les habitants, des projections, débats et soirées passées ensemble avec des habitants et, même, parfois avec d'autres personnes de son réseau personnel de Bruxelles venus spécialement à Paris pour rencontrer ce milieu d'habitants porteurs d'un projet local d'une ampleur importante.

3.5 – MICRO / MACRO, LOCAL / GLOBAL

L'implication, dans la recherche, d'un réseau humain hétérogène offre l'accès à une complexité difficilement réalisable autrement. Elle permet aussi une observation en temps réel, à échelle un sur un, des phénomènes difficilement quantifiables autrement ; c'est une prise en compte spécifique de la micro-échelle (phénomènes, contextes, dynamiques, acteurs). Malheureusement c'est aussi une échelle le plus souvent oubliée ou "étudiée" rapidement. C'est très rare de mener des projets et des recherches de longue durée et à micro-échelle, comme si une contradiction existait entre les deux termes (micro-espace et macro-temporalité).

Contrairement à ce "terrain commun" de la recherche, et des projets d'urbanisme, notamment, nous développons habituellement ce type de démarche qui, par sa prise en compte de la durée, permet, tout simplement, un passage à d'autres échelles (intérmédiaires, translocales, globales). Voir, à ce sujet, les cartographies et analyses diagrammatiques développées autour du projet ECObox et qui montrent, tout en utilisant une analyse microscopique, la portée et l'hétérogénéité des macro-phénomènes (ANNEXE 6). Foucault souligne par ailleurs que "l'analyse des micro-pouvoirs, ou des procédures de la gouvernementalité, n'est pas par définition limitée à un domaine précis qui serait défini par un secteur de l'échelle, mais doit être considérée comme simplement un point de vue, une méthode de déchiffrement qui peut être valable pour l'échelle tout entière, quelle qu'en soit la grandeur."³⁵

Ce passage d'une micro-échelle à une macro-échelle, ouvre la possibilité d'exploration des échelles intermédiaires, avec d'autant plus de facilité quand s'il s'agit, comme dans notre cas, d'étudier des phénomènes collectifs et en réseau.

³⁵ M.Foucault, Naissance de la biopolitique, 2004 (1978/1979), p.192

4 – THÉORIES ET PROBLÉMATIQUES

La notion d'interstice, et d'autres notions proches, trouvent une place centrale chez différents théoriciens, notamment à partir du post-modernisme et du post-structuralisme. Nous trouvons, à partir de 1962 les notions de fragment et de discontinuité chez Barthes, celle de hybridisation chez Bakhtine ("le mélange de deux langages sociaux à l'intérieur d'un seul énoncé") et celle de « différence » chez Derrida en 1967. Dans un esprit proche, Lyotard cite, en 1988, l'architecte Paolo Portoghesi qui demande "l'abrogation de l'hégémonie accordée à la géométrie euclidienne".³⁶

Pour Hatzfeld, Hatzfeld et Ringart, les interstices ont une double nature : "l'interstice est une zone de turbulence. (...) des "lieux permissifs et turbulents". Pour cette équipe de chercheurs, les "interstices sont les produits de mouvements contradictoires, presque spasmodiques de la ville sur elle-même."³⁷

Une autre étude récente souligne le caractère incertain de ce type d'espaces Pour Marc Dumont, les interstices introduisent de l'incertitude dans l'urbain³⁸ et, pour Roulleau-Berger la ville elle-même est devenue une « ville-intervalle ».³⁹

Regardons, rapidement, quelques démarches qui développent, encore plus, cette attention aux aspects interstitiels.

³⁶ J-F. Lyotard, *Le Postmoderne expliqué aux enfants*, Paris, 1993 (1988), p.107

³⁷ Hélène Hatzfeld, Marc Hatzfeld et Nadja Ringart, *Quand la marge est créatrice. Les interstices urbains initiateurs d'emploi*. éditions de l'Aube, série "société", Paris, 1998,

³⁸ Marc Dumont, 2006, in *EspacesTemps.net*, Mensuelles, 10.01.2006
<http://espacestems.net/document1783.html>

³⁹ Laurence Roulleau-Berger, in "Villes en friches : précarités, socialisations, compétences", *Multitude*, septembre 1995

4.1 – MULTIPLICITÉS INTERSTITIELLES

L'interstice desserre les contraintes. Mais cette trajectoire libératrice ne nous exonère pas d'une réflexion sur cette autonomie qui se dessine et sur la forme que nous voulons lui donner. Philippe Pignarre et Isabelle Stengers le formule ainsi : *“que peut un interstice est une inconnue, à ceci près que la notion d'interstice appelle le pluriel. [...] L'interstice ne donne en effet pas de réponse, mais suscite de nouvelles questions”*.⁴⁰ L'expérience interstitielle crée ses propres dimensions à partir de ce qu'elle explore et agence. Elle s'indexe essentiellement sur son propre processus : *“ce sur quoi il porte et ce pour qui il importe”*.⁴¹ L'expérience fait donc retour sur ses initiateurs et les expose à leur propre implication. Pour qui importe-t-elle ? A quoi se destine-t-elle ? Ce rapport critique que l'expérience entretient avec elle-même n'est pas principalement déterminé par une instance extérieure qui lui fixerait un sens (un idéal) ou dont elle devrait se démarquer (une domination). Il tient essentiellement au caractère indécis et ouvert, hétérogène et pluriel des dynamiques qui s'amorcent. Si nous emboîtons le pas à Henri Lefebvre, nous dirions qu'un interstice se déploie à plusieurs niveaux de réalité et que chacun de ces niveaux se déterminent par rapport aux autres. Chacun devient en quelque sorte l'expérience critique de l'autre. Ces différents niveaux de réalité s'interpellent réciproquement. Là se niche la source de nombreux questionnements. Là s'esquissent le contour et le tracé d'une autonomie en devenir. L'interstice se constitue à un niveau politique; il tente de faire rupture avec l'ordonnement classique de la ville. Mais il affronte également ses propres contraintes quotidiennes; l'expérience intègre des rythmes et des rituels, des habitudes et des familiarités. L'expérience interstitielle englobe donc *“la critique de l'art par la quotidienneté et la quotidienneté par l'art, celle des sphères politiques par la pratique sociale quotidienne et inversement. Elle comprend aussi, dans un sens analogue, la critique du sommeil et du rêve par l'éveil (et inversement), la critique du réel par l'imaginaire et par le possible, et réciproquement. C'est dire qu'elle commence par établir des rapports dialectiques, des réciprociétés et des implications”*.⁴² L'expérience interstitielle est donc avant tout une mise en

⁴⁰ Philippe Pignarre et Isabelle Stengers, *La sorcellerie capitaliste - Pratiques du désenchantement*, éd. La Découverte, 2005, p. 149

⁴¹ idem, p. 149

⁴² Henri Lefebvre, *Critique de la vie quotidienne 2 - Fondements d'une sociologie de la quotidienneté*, L'Arche éditeur, 1961, p. 25

questionnement et un questionnement qui se diffracte selon plusieurs points de vue, à différents niveaux de réalité - un questionnement qui procède par l'intérieur et de l'intérieur et qui rend cette expérience fondamentalement indécidable. *“Celui qui sait déjà ne peut aller au-delà d'un horizon connu. J'ai voulu que l'expérience conduite où elle menait, non la mener à quelque fin donnée d'avance ?”*.⁴³

Une discontinuité, aussi marquée soit-elle, n'est pas assurée de durer. L'impulsion initiale s'estompe. La ligne de rupture devient difficile à tenir. Nombre d'expériences, et parmi les plus créatives et les plus radicales, finissent par rentrer dans l'ordre, par le fait d'une lassitude qui emporte les meilleures volontés ou d'une institutionnalisation qui, insidieusement, assimile et phagocyte le processus expérimental. L'interstice a vécu; ses perspectives se referment, se restreignent. Il n'existe aucune initiative qui ne soit assimilable, aucun projet qui ne soit récupérable. Rien dans leur définition ou dans leur constitution ne saurait les protéger. Seul leur mouvement d'autonomisation, leur ingéniosité et leur intelligence des situations leur permettent de résister, seule leur performativité expérientielle et existentielle leur accorde les ressources pour durer. L'interstice qui a été ouvert ne se maintiendra actif et créatif qu'à condition de se porter en avant et de poursuivre sans relâche son travail de recomposition, qu'à condition de préserver son indéfectible singularité. Mais en cas d'insuccès, les inventeurs d'interstices, à la fois ceux qui le trouvent et le créent - car c'est bien sous le vocable d'inventeurs que sont désignés les découvreurs de trésors - verront se retourner contre eux les hypercritiques et les dogmatiques qui, au lieu d'analyser le processus de détournement ou d'affaiblissement de l'expérience, préféreront *“incriminer ceux qui ont pris l'initiative et lancé l'idée”*.⁴⁴ L'erreur d'analyse est tragique car le fait qu'une expérience se soit éteinte *“ne veut pas dire que pendant un certain temps ce concept ou ce projet n'ont pas été potentiellement actifs”*.⁴⁵ L'indexation de la critique exclusivement sur le constat d'échec (l'interstice qui se referme, l'expérience qui rentre dans l'ordre, le projet qui a été capté) empêche de reparcourir le mouvement d'ensemble de l'expérience et interdit de le ressaisir dans toute sa portée et toute sa créativité. La focalisation sur le résultat (la récupération) interdit de prendre la mesure du processus (d'autonomisation). Lorsque la réponse ne fait plus

⁴³ Georges Bataille, *L'expérience intérieure*, Coll. Tel, Gallimard, 1978, p. 15

⁴⁴ Henri Lefebvre, *Critique de la vie quotidienne 3 - De la modernité au modernisme, Pour une métaphilosophie du quotidien*, L'Arche éditeur, 1981, p. 105-106

⁴⁵ idem, p. 106

de doute, alors le problème, mis en questionnement dans l'expérience et mis en action dans l'interstice, est relégué à l'arrière plan. Mais, est-il encore temps de se préoccuper de la qualité d'un processus lorsque sa conclusion ne souffre plus débat ?

Longuement dans ses travaux, Michel de Certeau nous incite à déplacer le regard, à le renverser ou à le détourner. Une société, pour l'auteur de "L'invention du quotidien", se compose de certaines pratiques exorbitées, structurantes et englobantes, bruyantes et spectaculaires, et d'autres pratiques "*innombrables, restées "mineures", toujours là pourtant quoique non organisatrices de discours, et conservant les prémices ou les restes d'hypothèses [...] différentes pour cette société ou pour d'autres*".⁴⁶ Si le regard se focalise sur ce qui se présente le plus immédiatement à lui - ce que la réalité lui renvoie de plus abouti et de plus légitime - alors il restera inaccessible à de nombreuses réalités, encore en devenir, agissant plus silencieusement. La société dont nous parle Michel de Certeau est donc bien une société à ontologies multiples, qui ne saurait se réduire à ses développements les visibles et les plus englobants mais qui se compose également d'une multiplicité de devenirs restés à l'état de fragments, à peine ébauchés, mais qui ne demandent qu'à se déployer - une multiplicité de devenirs, certes mineurs ou minoritaires, mais dont il ne faudrait pas sous-estimer la portée constituante. L'interstice représente certainement un des espaces privilégiés où des questions refoulées continuent à se faire entendre, où certaines hypothèses récusées par le modèle dominant affirment leur actualité, où nombre de devenirs minoritaires, entravés, bloqués, prouvent leur vitalité. Les interstices sont là pour nous rappeler que la société ne coïncide jamais parfaitement avec elle-même et que son développement laisse en arrière plan nombre d'hypothèses non encore investies - des socialités ou des citoyenneté laissées en jachère, authentiquement disponibles, capables de susciter les expérimentations les plus ambitieuses. Souvent les pratiques artistiques remplissent ce rôle de dévoilement ou de révélateur, de déploiement ou de dépliement de ces potentialités accumulées par une société devenue multitude. Cette société-multitude est loin de réussir à explorer toutes les perspectives qu'elle inaugure. Elle ne parvient plus à assumer sa propre puissance, ni à se hisser à la hauteur de sa créativité. Par un travail interstitiel, par un mouvement de rupture, par des chemins de traverse, cette multiplicité de devenirs, niés, méprisés, occultés, délaissés, reprennent le dessus et

⁴⁶ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien - 1. Arts de faire*, Coll. Folio, 1990, p. 79

imposent leur perspective. L'expérience interstitielle représente une occasion privilégiée pour renouer avec ces hypothèses et ces devenirs disqualifiés par l'économie générale de la société, maintenus en lisière de son développement ou ensevelis sous la somme de ses productions marchandes.⁴⁷

L'interstice agit à la fois de l'intérieur et à l'opposé de ce qu'est la ville et son urbanisme. Il conjugue une puissance antagonique (disjonctive) et une puissance constituante (affirmative). C'est donc un contre-pouvoir qui se détermine au sein même de la réalité à laquelle il s'affronte; nous pourrions tout aussi bien parler de contre-expérience ou de contre-existence tant cette forme d'antagonisme s'alimente à des forces "positives". L'expérience interstitielle nous éloigne de la conception classique des contre-pouvoirs qui tirent leur énergie (et leur raison d'être) du rapport en négatif qu'ils entretiennent avec leur contexte institutionnel. Rien de tel dans le travail interstitiel; sa force, il la tient des processus qu'il est susceptible d'amorcer. Sa montée en puissance se réalise et se module en fonction de l'intensité (vécue, éprouvée) de ses créations et de ses expérimentations. L'expérience interstitielle est une forme de radicalité et de subversion essentiellement "positive", directement indexée sur la dynamique qu'elle est capable d'impulser. Sa faculté d'opposition et de contradiction ne lui parvient pas du dehors (en tant que reflet inversé de la réalité dominante) mais se construit peu à peu, sous la forme de coopérations et d'alliances d'acteurs, par l'intensification des agencements de vie (partage, rencontre), grâce à la co-existence de multiples singularités... L'interstice déchire l'image élogieuse, esthétisée ou performante que la ville se donne d'elle-même mais elle ne le fait pas en fonction d'un point de vue extérieur - une autre image de la ville ou un programme alternatif - mais en rusant avec ce qu'est la ville elle-même, en jouant avec ses tensions internes et ses propres contradictions : ce que la ville délaisse et désinvestie, des friches, ou ce qu'elle ne parvient plus à intégrer, des mobilités trans-culturelles. L'expérience interstitielle signe la fin d'un rêve de pureté en matière politique,⁴⁸ c'est-à-dire l'idée que l'alternative puisse se déterminer en soi, sous une forme épurée (un idéal, une utopie). Si un autre monde est possible, son possible se constitue par hybridation, déplacement, détournement, renversement, mais certainement pas par la

⁴⁷ Michel Foucault, *Il faut défendre la société - Cours au Collège de France*, 1976, Gallimard-Seuil, 1997, p. 8 et 9

⁴⁸ Michael Hardt et Toni Negri, *Empire*, éd. Exils, 2000, p. 75

mise en œuvre d'un idéal ou la mise en programme d'une espérance. A ce titre, l'interstice représente la parfaite métaphore de ce que peut être le mouvement de l'antagonisme et de la contradiction dans la ville post-fordiste : un mouvement qui s'affirme au fur et à mesure de ce qu'il expérimente, qui monte en intensité grâce aux modalités de vie et de désir qu'il libère, qui s'oppose à la hauteur de ce qu'il est susceptible d'inventer et de créer.

Chaque expérience interstitielle se fonde sur des intérêts et des désirs à chaque fois très spécifiques. Ce qu'elle initie est difficilement transposable dans un autre contexte, difficilement intégrable par d'autres acteurs. Ce qu'elle exprime n'est pas immédiatement traduisible. Ce serait un leurre que de penser que les interstices finissent, à l'intérieur d'un milieu urbain, par se rejoindre et se relier naturellement et, de la sorte, par tramer une autre urbanité dans la texture même de la ville. Le processus est certainement plus hasardeux. A la suite de Michael Hardt et de Toni Negri, il nous faut bien admettre que de telles expériences ne s'articulent pas entre elles comme pourraient le faire les maillons d'une même chaîne de révolte.⁴⁹ Les impulsions, les amorces, les motivations sont certainement similaires. A chaque fois, s'affirme la volonté de partager d'autres formes de socialité, se révèle un désir de "commun" et de coopération mais un désir et une volonté qui investissent des perspectives différentes et se déterminent sur des plans là aussi très divers (des plans politiques, esthétiques, intellectuels, sociaux, affectifs...). Cette multiplicité ne forme pas spontanément un ensemble discernable et lisible, en un mot, politiquement cohérent. Mais, pour Michael Hardt et Toni Negri, ce que ces expériences perdent en extension et en généralisation, elles le gagnent en intensité. Elles sont faiblement communicables, difficilement transposables. Par contre, chacune d'entre elles atteint, du seul fait de sa dynamique, un fort degré d'expérimentation et de création et une grande intensité dans l'élaboration et l'exploration de ses agencements. Comme le notent les deux auteurs, ces modalités de lutte ou de résistance, faute de parvenir à se prolonger et à se renforcer horizontalement, sont forcées de rebondir à la verticale et d'atteindre immédiatement un haut niveau de créativité, une haute intensité constituante.⁵⁰ Ces expériences touchent rapidement à l'essentiel et potentialisent très vite des questions globales, parce qu'elles se définissent par leur caractère

⁴⁹ idem., p. 85

⁵⁰ idem., p. 86

authentiquement biopolitique, parce qu'elles se préoccupent de créer de nouvelles formes de communauté et de vie; à ce titre, elle sont forcées d'affronter des problèmes "absolus", ceux qui touchent à la vie et à l'existence. Ce qui les caractérise, c'est bien leur énergie propre : leur capacité à initier, à embrayer, à amorcer. Les expériences interstitielles sont emblématiques d'une politique des singularités, à savoir une politique qui tire sa force de sa mobilité et de ses intensités, de sa faculté d'expérimentation et de la "qualité" de ses agencements, de son ouverture aux questionnements et de son rapport "banalisé" et immédiat aux problèmes "absolus" (les problèmes du "comment" : comment coopérer, créer, éduquer, penser ? Le problème posé par les formes de vie).

4.2 –TERRITOIRES INTERSTITIELS

Pour comprendre l'interstice depuis plusieurs points de vue, nous allons investiguer ce que pourrait être un regard paysager , un regard géographique ou un regard jardinier sur cette question en suivant la pensée de Anne Coquelin, Gilles Clément et de Robert Harrison.

Anne CAUQUELIN : LA CHOROGRAPHIE, LE PAYSAGE LOCALISÉ

Nous avons remarqué un changement récent du rapport contemplatif avec le paysage (valable aussi pendant le modernisme) vers un rapport sociétal avec la nature (pour essayer de sortir de la crise écologique actuelle). Comme le remarque Anne Cauquelin, "les traits qui servaient hier encore à attribuer au paysage un caractère contemplatif, ingénument teinté du sentiment de la nature, disparaissent peu à peu sous le souci causé par sa dégradation".⁵¹ Dans un milieu urbanisé à l'extrême, appauvri et uniformisé, qui ne laisse plus la place au désir et à l'imaginaire, les interstices, dont la temporalité peut encore accentuer une accuité perceptive, forgent des nouveaux espaces d'imaginaires collectifs de production spatiale collective et autogérée. Ce sont des espaces de production d'un imaginaire social actuel.

L'importance et la qualité constitutive du jardin est remarquée, de manière implicite, par Anne Cauquelin, qui souligne que "le jardin serait antérieur au paysage".⁵² Le jardin est une création anthropologique (nature + culture), le paysage est une invention esthétique contemplative. Elle souligne aussi qu'un jardin est constitué autour d'un jardinier.

À travers son intérêt pour le jardin et le paysage, Cauquelin remarque la pertinence d'un regard géographique actualisé, plus attentif au local, tel que certains géographes ont proposé par une réorientation de leur discipline. Si la géographie a "pour objet à représenter la Terre considérée globalement", certains géographes proposent une discipline nouvelle, "la chorographie (qui) a pour objectif l'étude des réalités

⁵¹ Cauquelin, 2002, p9

⁵² Cauquelin, 2003, p12

partielles".⁵³ Elle devrait montrer comment relier, mettre en réseau, des réalités différentes, sans provoquer des pertes et aplatissement des singularités.

Soulignons aussi la vision élargie du paysage chez Cauquelin, pour qui, "territoire et mœurs s'y trouvent confondus dans le même souci. L'élargissement considérable de la notion de paysage dissout son principe dans une multitude de pratiques : écologie, ethnographie, sociologie, architecture ou urbanisme...".⁵⁴ C'est ce que nous avons essayé de mettre à l'œuvre dans cette recherche par des multiples entrées thématiques et disciplinaires, par la construction de multiples approches et pratiques.

Gille CLÉMENT : BIODIVERSITÉ ET BRASSAGE PLANÉTAIRE

Le maintien d'une diversité sociale et culturelle peut être réalisé à condition de laisser la possibilité d'existence à une multiplicité de "milieux" urbains. Mais, comme le souligne Gilles Clément, "l'effet du brassage culturel se traduit par une diminution des offres de comportement. Pour les espèces animales et végétales, le brassage planétaire agit de façon sélective - disparition par mise en concurrence - et de façon dynamique: nouveaux comportements, hybridation, mutations, voire nouvelles espèces. La couverture planétaire par le genre humain entraîne une diminution des surfaces offertes au Tiers paysage, donc à la diversité".⁵⁵ Nous pouvons mieux comprendre pourquoi la globalisation et ses critères de domination, de compétitivité accrue rendent les pratiques anthropiques, d'une homogénéité superproductive, tout en détruisant, parfois pour toujours, des éléments de la diversité culturelle, sociale et écologique. La globalisation est synonyme d'un <Empire de l'homogène>.

Nous vivons dans un monde modelé, à partir de ses grandes axes et jusqu'aux ses derniers détails, par une vision économique moderniste : le progrès infini par l'artificialisation du monde. Est-ce que la culture et le social peuvent être artificialisés à

⁵³ Cauquelin, 2002, p80

⁵⁴ Cauquelin, 2002, p9

⁵⁵ Clément, 2004, p32

l'infini? Est-ce que le territoire artificialisé est vivable ? Clément attire de nouveau l'attention : "cette machine [du pouvoir économique] qui a décidé que dans un monde fini, on serait capable de faire un développement infini, ce qui est évidemment impossible" ; "pour imaginer justement ça (...) il faut être soit fou soit économiste".⁵⁶ Les interstices sont, justement, des failles dans ce système et, conjointement, ils "agrandissent" le monde (par un effet fractal, de multiplication par pliage). Nous devrions interstitialiser le monde, et le plier et le multiplier jusqu'à l'échelle 1/1 (l'échelle humaine, de l'individu; l'interstice individuel est la limite de cette multiplication).

Robert HARRISON : (LE JARDIN POUR) CULTIVER LE TEMPS

Dans une réflexion sur la condition humaine, par le prisme des jardins, le récent ouvrage de Harrison met, dès le départ, l'accent sur le travail, la corvée quotidienne, l'entretien comme partie essentielle de la nature humaine. Il souligne que "nul mieux que le jardinier n'illustre l'emprise de Cura sur la nature humaine". Et il précise : "Cura symbolise l'emprise exercée sur la nature humaine par l'application, le soin, le dévouement, le souci de bien faire".⁵⁷

Pour Harrison, le jardin fonctionne tout au long de l'année, aussi bien l'hiver que l'été : "le jardinier cultive d'un bout à l'autre de l'année. Même en hiver, quand il n'a pas grand-chose à faire de ses mains, il « cultive le temps », rageant contre l'excès de neige, contre l'insuffisance de neige, redoutant le spectre du gel, des vents, des grands soleils qui pourraient faire bourgeonner trop tôt les arbustes."⁵⁸

Ce rapport au jardin est compris par Harrison comme un rapport ontologique fondamental : "c'est parce que nous sommes projetés dans l'histoire que nous devons cultiver notre jardin. Dans un Éden immortel, il n'y a rien à cultiver, car tout est

⁵⁶ Clément, 2008, p8

⁵⁷ Harrison, 2007, p39

⁵⁸ Harrison, 2007, p41

toujours déjà là, à portée de main. (...) Une histoire sans jardin est une terre dévastée. Un jardin coupé de l'histoire ne sert à rien.⁵⁹ les parcs sont plutôt proches des jardins sans histoire, parfois immuables depuis des siècles, depuis la date de leur création ; les jardins changent d'apparence chaque année au fur et à mesure des nécessités de leurs jardiniers, de leurs familles, des changements de jardinier, etc. "le plus parfait bonheur des hommes, pour nos ancêtres, était de vivre dans un jardin. Les premiers paradis terrestres imaginaires ne s'inspiraient-ils pas d'authentiques jardins cultivés par l'homme ? Ou n'inspirèrent-ils pas eux-mêmes, du moins en partie, les premières manifestations esthétiques de l'art du jardinage ?"⁶⁰

Le jardinage pourrait être, comme on va essayer de le montrer plus loin, un métaphore de l'intervention interstitielle. (voir notamment les lignes sur le jardin ECObox et « l'agencement jardinier »).

⁵⁹ Harrison, 2007, p6

⁶⁰ Harrison, 2007, p9

4.3 – FIGURES INTERSTITIELLES

LA LIMITE

En découpant un espace donné de son contexte, les limites isolent, mais confèrent aussi une échelle qui, dans les tissus urbains de plus en plus imbriqués et continus, deviennent de plus en plus rares. Nous vivons dans des continuos spatio-temporels, et même lorsque nous faisons de grands sauts géographiques, en avion, la continuité des paysages urbains et de l'infrastructure contemporaine (territoires définis comme des « non-lieux » par Marc Augé) nous fait ressentir, de manière souvent confortable, ce que certains définissent comme étant "la mégapole" contemporaine (New-York-London-Paris-Tokyo). Autrement dit, nous trouvons de plus en plus de continuité entre les grandes métropoles, indifféremment de leur positionnement géographique, qu'entre chaque métropole et les territoires qui les entourent.

Les limites naturelles sont, elles aussi, conquises par l'aménagement territorial ; très souvent, par exemple, des villes situées sur les deux rives d'un fleuve, situées parfois dans des pays différents, fonctionnent, de plus en plus, comme une seule unité. Les limites administratives (nationales, internationales) ont la même tendance à affaiblir. Nous avançons, à grands pas, vers ce qu'on appelle actuellement le village global, un village qui n'a plus des limites.

De manière inattendue, cette dilution des limites, voire leur absence, même si elle est ressentie dans la plupart des cas comme une qualité, comme un acquis de la modernité, elle peut aussi, être parfois ressentie comme une perte de repères (géographiques, temporels, culturels...).

Le quartier La Chapelle a des limites bien perceptibles (voir ch. 2 .1) et c'est dans ces limites que nous avons cartographié, à travers les interviews réalisées avec des habitants du quartier, les plus importants interstices, aujourd'hui en partie disparus.

Ces limites sont vécues comme des aspects négatifs par les habitants du quartier (isolement, mauvaise connexion par les transports publics, phénomène de ghettoïsation...). Elles sont aussi médiatisées avec un regard négatif, associées à d'autres aspects du quartier (toxicomanie, prostitution, chômage), en transmettant et amplifiant encore plus une image négative du quartier.

Nous avons essayé d'explorer les qualités de ces limites du quartier La Chapelle. Une des qualités ressenties par tous les habitants est l'« effet village ». Un aspect moins connu par la plupart des habitants, mais très bien repéré par les associations, les artistes et groupes de militants, est la capacité d'accueil que ces espaces de frontière peuvent offrir. De ce point de vue, la Chapelle est dans sa totalité un interstice parisien. (voir Annexes 1)

Cette richesse de la marge et de la limite territoriale a été remarquée et explorée, d'une manière très respectueuse et appropriée, par le paysagiste Gilles Clément. Il remarque, tout d'abord, que la frontière "fait naître un vocabulaire comptable, évacuant les chevauchements et les imbrications : on est urbain ou rural, pas les deux à la fois. C'est oublier la lisière et son épaisseur naturelle. Que faire d'une telle incertitude, plage insaisissable où les êtres foisonnants brouillent la vue ?"⁶¹ Comme nous allons voir à la suite, en allant au-delà de cette vision administrative, Clément découvre une richesse inattendue et, paradoxalement, beaucoup plus importante que celle des autres territoires.

À La Chapelle, malheureusement, les limites ayant une épaisseur disparaissent, une par une. Il y a de moins en moins des limites dans la continuité territoriale d'aménagement foncier (dans un territoire qui administrativement et foncièrement est contrôlé de manière continue, dans sa quasi-totalité). Produire de l'hétérogène c'est introduire des nouvelles limites ; la limite restera un des refuges de la diversité.

⁶¹ Clément, 2002, p69

LES TIERS-ESPACES

La plupart des champs disciplinaires sont construits à partir de dichotomies plus ou moins explicites (signifiant / signifié en sémiotique ; modernité / tradition en histoire de la culture ; urbain / rural en géographie, etc.). D'après cette logique binaire, l'espace est classifié comme étant intérieur / extérieur, public / privé, local / global, naturel / artificiel, etc.⁶²

Il est toujours difficile de sortir des catégories déjà instituées. Nous avons dû dépasser, de ce point de vue, de multiples malentendus autour du projet ECObox. À son lancement, par manque de repères, la plupart des personnes essayaient de comprendre le projet en le cataloguant comme squat où comme jardin ouvrier ; c'étaient les deux modalités d'investir un espace de manière autogérée reconnues par la mentalité commune, dans le contexte culturel français. Nous étions, en fait, devant une multiple difficulté ; de compréhension et de définition du projet (par absence de référence culturelle) ; d'institution de règles de fonctionnement, des types d'activités possibles, des modalités d'organisation, de coordination entre les interprétations multiples de ces règles de fonctionnement, par les participants au projet.

Cette difficulté d'appréhender un projet comme ECObox était due à son caractère différent, autre que les deux principales références connues par la plupart des personnes qui entraient en contact avec le projet. Comme le projet a duré suffisamment longtemps, il a pu devenir une nouvelle référence, pour un autre type d'espace que nous pouvons qualifier (en résonance avec d'autres approches), comme un « tiers espace ».

Le « tiers espace » a été théorisé, à partir d'un point de vue anthropologique, par Edward Soja. Mais nous sommes particulièrement sensibles à la démarche de Gilles Clément pour qui le Tiers Paysage "constitue un territoire de refuge à la diversité. Partout ailleurs celle-ci est chassée", nous avertit fortement ce jardinier-paysagiste.⁶³

⁶² Petcou, 1996

⁶³ Clément, 2004, p13

Clément explique, à la suite, que "par nature le Tiers paysage constitue un territoire pour les multiples espèces ne trouvant place ailleurs."⁶⁴

Et il continue : "quand je m'approche pour chercher la diversité dans ces endroits (forêts et pâtures), je ne la trouve pas. Elle est ailleurs, dans les lieux dont on ne s'occupe pas : les bords de route, les délaissés, les morceaux de friches, les landes et les tourbières, là où il est difficile d'exploiter le terrain avec des machines. C'est cet ensemble que j'appelle <tiers-paysage>, ensemble précieux si l'on songe à ce qu'il représente en tant que patrimoine de diversité génétique."⁶⁵

Les lieux qui accueillent aujourd'hui la diversité, la biodiversité fondamentale pour le bien-être de la planète, cette diversité est repoussée dans les lieux de la marge, dans les lieux "dont on ne s'occupe pas", dans les friches et dans les marges, dans les interstices. Autrement dit, contre toute attente et malgré l'hyperspécialisation de la connaissance et la technique humaine, nous ne savons pas gérer une biodiversité et, pour instant, la seule solution est seulement de lui laisser de l'espace pour qu'elle puisse exister, préserver des espaces que nous ne gérons pas.

D'autre part, par leur fonctionnement autogéré et par leur aménagement minimal qui laisse la place à une diversité d'aménagements spontanés, les espaces mis en place par AAA laissent la possibilité à une diversité d'approches territoriales locales, à une biodiversité spatiale locale.

C'est ce que nous avons pu constater souvent dans les espaces, les tiers espaces, que nous avons co-initié dans des situations interstitielles ; ces espaces constituent aussi un accueil pour des personnes membres de groupes défavorisés et qui sont exclues de la grande majorité d'autres espaces.

Une des équipes avec lesquelles nous avons travaillé autour des interstices, le groupe de femmes vivant en squat et réunies autour du projet « Comment sortir de sa chambre » ont beaucoup apprécié d'avoir une parcelle dans le jardin ECObox ; une des femmes squatteuse confiait très rapidement : "ici c'est bien, je peux enfin poser mon sac, en toute tranquillité". De nombreuses personnes en situation de chômage, comme de nombreux intermittents du spectacle ayant des rythmes de travail très aléatoires, ont beaucoup apprécié d'avoir une clé d'accès et de pouvoir venir, à leur guise, se reposer dans cet espace.

⁶⁴ Clément, 2004, p19

⁶⁵ Clément, 2008, p41

Les enfants d'origine africaine, qui jouaient tout le temps, parfois dangereusement, sur les parties élargies des trottoirs, ont beaucoup apprécié, aussi, cette possibilité d'être accueillis, pour une partie de leurs jeux ; et ils n'ont pas hésité à donner des coups de mains au jardinage, au contraire, ils sont parmi les habitants les plus investis dès le commencement de ces projets. Accueillir, sans a priori, les besoins trouvés sur le terrain, n'est pas, malheureusement, une dimension habituelle des espaces aménagés de manière classique. Et c'est à cause de ça, souvent, que l'exclusion est fabriquée ; par manque d'équipement ayant un accueil flexible. C'est cette capacité d'accueil qui nous semble définir les « tiers espaces ».

Malheureusement, le vocabulaire comptable évacue ce type d'espace, comme le souligne Clément ; plus que ça, une partie importante des populations urbaines s'imprègnent de cette mentalité en accélérant des phénomènes d'exclusion, de (semi)privatisation des espaces publics, de fermeture de tout recoin qui pourrait abriter, une soirée, un sans abri. (voir ANNEXE 4)

Nous avons pu observer, à plusieurs reprises, le rôle crucial de ce type de territoires "hors circuit", de ces hétérotopies insérées en plein espace normalisé (homogénéisé). Ils constituent des espaces pour des pratiques hétérogènes (et par des hétérogènes), en dehors des standards et normes administratives, en acceptant la différence, l'accident, les particularismes : un espace pour toute altérité hétérotopique. Comme le souligne Gilles Clément, "les enjeux du Tiers paysage sont les enjeux de la diversité (...) L'uniformisation des pratiques anthropiques entraîne une diminution des variétés de comportement".⁶⁶

La globalisation et ses critères de domination et de compétitivité accrue transforment les pratiques anthropiques territoriales dans une course au profit, course qui passe par des processus d'homogénéisation superproductive, tout en détruisant, parfois pour toujours, des éléments de la diversité culturelle, sociale et écologique. Dans ce contexte, les « tiers-espaces » peuvent apporter leur contribution pour sauvegarder la diversité, l'hétérogène.

⁶⁶ Clément, 2004, p29

CHORA

Nous définissons les projets co-participatifs comme étant, au départ, des projets indéfinis. Ce sont des projets, et des espaces qui prennent forme et sont caractérisés en fonction des personnes qui s'impliquent progressivement dans le projet. Dans cet esprit, les projets co-participatifs sont re-définis en permanence, en fonction de ses co-participants, ils changent de géométrie, d'identité et de dynamique.

Cette mobilité et reconfiguration impliquent des articulations provisoires, des agencements hétérogènes et ouverts à l'aléatoire. Dans un espace informel, la présence de chacun est, en partie, imprévisible et, implicitement, les rencontres, petits coups de mains et collaborations sont adaptés en permanence, en fonction de cette présence intermittente et indéfinie. Construits sur des activités collaboratives, les réseaux humains qui résultent sont des constructions provisoires et évolutives, informelles et, en partie, trans-subjectives (liées plus par des affinités que par des personnes).

Ces articulations, agencements et bifurcations sont de l'ordre du tissage : elles lient sans lier. Elles opèrent dans la multiplicité, en passant d'une dimension à une autre. Ce sont des agencements ayant différents types de mobilités ; courtes et longues, locales et translocales (voir Annexe 6, les cartes des relations de motivation). Ces agencements mobiles contribuent fondamentalement à la constitution d'un milieu générateur, une sorte de « chora sociale ». Et, comme le note Julia Kristeva, "nous empruntons le terme de chora à Platon (...) pour désigner une articulation toute provisoire, essentiellement mobile, constituée de mouvements et de leurs stases éphémères. Nous distinguerons cette articulation incertaine et indéterminée, d'une disposition qui relève déjà de la représentation et qui se prête à l'intuition phénoménologique spatiale pour donner lieu à une géométrie."⁶⁷

L'espace résiduel du 72bis rue Philippe de Girard (les anciennes cours et entrepôts d'une entreprise de bâtiment) nous ont permis d'observer pendant 2 années les possibilités multiples d'utilisation offertes par ce type d'espace, à travers des

⁶⁷ Kristeva, 1974, p23 (citée par Cauquelin, 2002, p81)

investissements provisoires, des usages atypiques, des appropriations temporaires initiées par des différents groupes. (voir ANNEXE 4)

Cet exemple d'usage multiple nous a montré, de manière complètement spontanée, un potentiel et un degré de flexibilité et d'adaptation impensable pour d'autres types d'espace (public, semi-public, privé, semi-privé, aménagé, etc.). C'est ce caractère minimal, polymorphe, et adaptable qui manque, ordinairement, aux espaces aménagés dont la configuration figée ne permette qu'un nombre réduit de combinaisons spatiales et d'usages.

Nous avons exploré des qualités similaires en utilisant, de manière provisoire, quelques espaces publics et semi-publics qui pouvaient être utilisés par une mise en réseau, par des qualités de simples voisinages, permettant des combinaisons spatiales et d'usage inédites. C'était le cas dans l'intervention de CICADE/AAA associant une hétérogénéité de partenaires (aaa, le rideau rouge, le café alpha, voir ANNEXE 3) par l'articulation (l'agencement) de l'espace d'une petite librairie, avec un trottoir ayant un grand élargissement et un café de quartier fréquenté par une clientèle d'origine maghrébine. La qualité de chora passe par les attributs des espaces et, en égale mesure, par le savoir et la bonne volonté de ceux qui gèrent, avec flexibilité, ces espaces.

HÉTÉROTOPIES - HÉTÉROGENESES

Les cartographies réalisées avec l'implication d'un nombre d'habitants du quartier La Chapelle, pour repérer des situations interstitielles dans leurs pratiques quotidiennes, montrent l'impact sur l'imaginaire symbolique collectif d'un nombre de lieux qui, le plus souvent, n'apparaissent même pas sur les cartes habituelles de Paris (Voir ANNEXES 2). Ces lieux, pour la plupart des terrains vagues investis de manière temporaire, s'avèrent être un type d'espace très favorable à l'hétérogenèse culturelle et sociale. Et

ils produisent, implicitement, une diversité et identité liée organiquement au territoire, ce qui est rarement le cas pour les équipements implantés d'après des critères administratifs et fonctionnant de manière institutionnelle. Nous devons déjà souligner l'importance, pour une vie culturelle et sociale urbaine, de préserver en permanence un nombre d'espaces de disponibilité, des lieux propices pour les dynamiques locales potentielles. Ces micro-dynamiques locales sont soumises aux pressions financières, foncières et de visibilité, de plus en plus fortes, exercées par des échelles globales et par des modèles standardisés. D'où un phénomène d'exclusion du local et une perte d'authenticité, et son remplacement par une diversité construite et contrôlée par le haut, par les structures administratives et de pouvoir.

Cette même gestion administrative stéréotype est appliquée aux espaces non construits, cultivés pour faire l'agriculture, ce qui fait que "le territoire anthropisé, chimiquement uniformisé, accueille les cosmopolites. Et, à défaut, il n'accueille rien."⁶⁸ Sur un autre registre, et en référence à un exemple concret de contradiction entre les systèmes d'homologation et les savoirs faire locaux et traditionnels, Clément s'insurge clairement contre l'interdiction systématique de tout ce qui échappe aux critères administratifs et aux lois du marché : "pour moi, il s'agit d'une loi de confiscation du bien commun. Elle interdit des produits, en gros, non homologués. (...) [qui n'ont] pas l'aval des lobbies. C'est-à-dire qu'ils échappent au marché" (...). Des "actions vitales que nous faisons sans y prendre garde (...) que nous pourrions faire tous les jours" seront, petit à petit, interdites.

Gilles Clément nous avertit : "aujourd'hui, les herbes communes sont interdites".⁶⁹ C'est d'ailleurs intéressant de constater que les interdictions diffèrent d'un pays à un autre, et parfois de manière inattendue. Faire un barbecue en milieu urbain, par exemple, est interdit en France (mais heureusement, parfois toléré) ; à Zürich nous avons pu constater que ce n'est pas du tout interdit et que c'est même encouragé, pour des raisons de confort et sociabilité, et qu'il y a même des barbecues permanents, à usage libre, installés dans les squares public, en plein centre ville. De la même manière à Berlin, les « terrains d'aventure », où les enfants sont encouragés à construire eux mêmes leurs jeux urbains sont également encouragés à exister sur des terrain à cet effet, situés partout dans la ville.

⁶⁸ Clément, 2002, p188

⁶⁹ Clément, 2008, p11

Cette restriction, voire interdiction, des savoirs-faire locaux, mineurs, traditionnels, quotidiens constituent une interdiction du <quotidien non-homologué>, de la vie et des hétérotopies. Dans l'ensemble, c'est un système de contrôle qui limite et parfois tue la spontanéité et, implicitement, le devenir. C'est une attitude anti-interstitielle qui réduit drastiquement la biodiversité, sous toutes ses formes.

Cette élimination des territoires et des milieux diversifiés, implique une disparition des "populations" spécifiques qui les habitent. Il s'agit d'une homogénéisation du présent et, implicitement, de l'avenir. Paradoxalement, il s'agit aussi d'une homogénéisation du passé, des savoirs-faire, de l'héritage culturel et social, des pratiques quotidiennes et spatiales.

La disparition de ces hétérotopies implique le risque de dépolitisation de la ville. Comme le précise Rancière, "le lieu du sujet politique est un intervalle ou une faille : un *être-ensemble* comme *être-entre*: entre les noms, les identités ou les cultures. Assurément c'est une position inconfortable."⁷⁰ Cette position est inconfortable et elle implique de savoir gérer des contradictions. Et c'est justement pour cette raison que ces espaces sont systématiquement effacés. Ils sont soumis, parallèlement, à un effacement symbolique.

Nous avons à faire à deux logiques complètement contradictoire : celle administrative et celle des usages et des dynamiques locales. Nous dirons plutôt qu'il s'agit d'une logique administrative d'unification qui est contradictoire par rapport aux réalités locales et interstitielles qui se renouvellent au fur et à mesure que le processus d'unification rencontre ses limites.

Manifester sa différence (son identité différentielle) et laisser émerger le sujet politique nécessite un positionnement stratégique dans l'interstice, dans le changement et le mouvement; ce positionnement permet une logique d'auto-poiesis par la valorisation de la différence.

L'émergence d'une situation interstitielle permet aussi un changement, une re-configuration, elle permet l'apparition d'un nouvel ordre, par le bas. Les situations temporaires permettent, périodiquement, le questionnement de cet ordre et son

⁷⁰ Rancière, 1998, p90

renouvellement par hétérogénéité (processus qui permet d'expérimenter d'autres situations par rapport aux milieux sociaux ordinairement beaucoup plus établis).

RHIZOME

“Nous habitons le quartier La Chapelle depuis 1997 et, au départ nous ne connaissions personne. Par un phénomène que nous pourrions qualifier de catalyse citoyenne, les projets que nous avons développés dans le quartier ont permis, à un nombre croissant d'habitants et d'usagers investis dans les projets, de se connaître et de tisser des liens sociaux avec un nombre impressionnant d'autres personnes.”⁷¹

Ce témoignage, que nous avons fait nous-même en discutant avec d'autres participants aux projets initiés par AAA à La Chapelle, à l'occasion d'un des nombreux débats que nous avons organisé, montre de manière très simple, l'importance de faire exister des lieux où les rencontres de proximité apparaissent par la multiplicité des dynamiques et des projets locaux. Et, parfois, ces rencontres apparaissent sans rien faire, juste par le fait de pouvoir s'asseoir, de rester assis au soleil ou regarder les autres faire des choses ; et, pendant ce temps-là, faire des connaissances, échanger des avis, apprendre ce qui se prépare prochainement, pouvoir s'impliquer et participer au projet, aux activités du lieu. Laisser du temps et de l'indétermination pour qu'un collectif soit capable de faire rhizome.

C'est bien la durée qui permet les multiples rencontres et les multiples constructions de micro-groupes, l'apparition de nombreux pôles par le croisement avec d'autres groupes (voir ANNEXE 6, les cartographies montrant les « boucles » de relations). Dans le temps, une hétérogénéité s'installe, une multitude de possibilités de croisements, d'accessibilités, de changements et de dynamiques ; et un fonctionnement rhizomatique se met en place.

⁷¹ discussion collective, ECObox, 2004 et cartographie subjective, voir ANNEXE 2

Par ces situations de fonctionnement rhizomatique que nous avons pu expérimenter, nous sommes proches de la pensée de Deleuze et Guattari. Dans l'introduction de "Mille plateaux", ils résument : "les caractères principaux d'un rhizome : à la différence des arbres ou de leurs racines, le rhizome connecte un point quelconque avec un autre point quelconque, et chacun de ses traits ne renvoie pas nécessairement à des traits de même nature, il met en jeu des régimes de signes très différents et même des états de non-signes."⁷²

La constitution de réseaux polycentriques (par la possibilité d'avoir des initiatives individuelles, par la constitution de groupes de savoirs-faire et d'initiatives diverses) permet une multitude de géométries de collaborations et une diversité de dynamiques et directions d'action possibles ; aussi bien des individus que des petits groupes peuvent lancer des projets, se réorganiser sous différentes formes (parfois simultanément), agir dans des champs complémentaires. Nous décrivons ainsi la constitution d'un rhizome-action, d'une pratique rhizomatique qui passe par des relations équivalentes et spécifiques à la fois. Comme l'ont remarqué Pierre Rosenstiehl et Jean Petitot, cités par Deleuze et Guattari : "dans un système hiérarchique, un individu n'admet qu'un seul voisin actif, son supérieur hiérarchique".⁷³ Le rhizome fonctionne différemment, à travers "des systèmes acentrés (...) où la communication se fait d'un voisin à un voisin quelconque".⁷⁴

Si nous sommes habitués à fonctionner sur la base d'une logique dichotomique, de l'opposition ou/ou (une logique qui est opérationnelle, qui marque fortement le monde vivant et sa logique de survie, dans des systèmes qui sont régulés par d'autres systèmes qui les englobent) les échelles globales sont constituées, pour pouvoir durer, sur une logique de complémentarité et/et, sur des dynamiques et des cycles éco-logiques. Et la société actuelle doit se transformer (à la fois d'un point de vue économique, social et politique) de plus en plus vers ce type de logique, pour pouvoir survivre à une échelle globale. Comme le souligne Clément, cette échelle est fermée et, par là même, fonctionne plutôt sur des modes d'autorégulation.

Dans un texte intitulé « Hybridation, rencontre, interférence », Lazzarato précise que "la différence agit autrement que l'opposition. Deux termes contraires ne peuvent

⁷² in Deleuze et Guattari, 1980, p31,

⁷³ in Deleuze et Guattari, 1980, p25

⁷⁴ in Deleuze et Guattari, 1980, p26

dépasser leur contradiction que par la victoire définitive d'un de deux combattants, tandis que deux termes différents peuvent combiner leur hétérogénéité, par hybridation. La fécondité de l'adaptation résulte de la capacité qu'elle possède de faire rencontrer, de faire coproduire et coadapter des forces hétérogènes et différentes qui ne s'opposent pas selon la logique des contraires, mais se développent selon la logique des séries autonomes et indépendantes."⁷⁵

Ces modalités co-opérationnelles nécessitent un apprentissage collectif, de groupe; elles nécessitent des structures de groupe flexibles et à géométrie variable, des dynamiques de différentes échelles, des éléments hétérogènes en situation d'interaction quotidienne, tels qu'ils peuvent apparaître dans les interstices urbaines. Un exemple, devenu classique, est introduit par Deleuze et Guattari : "l'orchidée se déterritorialise en formant une image, un calque de guêpe; mais la guêpe se reterritorialise sur cette image. (...) La guêpe et l'orchidée font rhizome, en tant qu'hétérogènes."⁷⁶ Et ils élargissent les plans d'interaction et d'enrichissement possible, prenant comme exemple la "sagesse des plantes : même quand elles sont à racines, il y a toujours un dehors où elles font rhizome avec quelque chose - avec le vent, avec un animal, avec l'homme".⁷⁷

ATTACHEMENTS

Les réseaux informels constitués à l'occasion des projets d'autogestion spatiale que nous avons initiés, permettent de participer, de s'impliquer, de prendre des responsabilités et des initiatives, mais ils permettent aussi, à ceux qui veulent, de se retirer temporairement, de garder une distance ou d'assister seulement. Ces réseaux sont construits sur des liens faibles⁷⁸, mais qui peuvent évoluer librement, en s'affaiblissant ou en se renforçant. Cet aspect informel, d'horizontalité et réciprocité des relations, est un des aspects les plus appréciés, à la fois par ceux qui participent

⁷⁵ M. Lazzarato, 2002, p335

⁷⁶ Deleuze et Guattari, 1980, p17

⁷⁷ Deleuze et Guattari, 1980, p18:

⁷⁸ sur la force et l'importance sociale des « liens faibles », voir Granovetter, 2000

et par ceux qui découvrent le réseau de l'extérieur. Nous initions des espaces dont le fonctionnement réduit les relations verticales, hiérarchiques, à un minimum induit par des responsabilités claires et transparentes. Et ces relations verticales doivent se glisser, sans entrave, dans le réseau des relations horizontales.

En décrivant le progrès de la civilisation à travers l'effort, constamment renouvelé, de substituer la « possession réciproque » (horizontale) à la « possession unilatérale » (verticale), Tarde souligne, à travers des très belles analogies, que "la possession unilatérale et la possession réciproque sont intimement liées et ensemble concourent à la constitution de la société. Mais la seconde est supérieure à la première. C'est elle qui explique la formation de beaux mécanismes célestes où, par la vertu de l'attraction mutuelle, chaque point est centre. C'est elle qui explique la création de ces admirables organismes vivants dont toutes les parties sont solidaires, où tout est à la fois fin et moyen. Par elle enfin, dans les cités libres de l'Antiquité et dans les États modernes, la mutualité des services ou l'égalité des droits opèrent les prodiges de nos sciences, de nos industries, de nos arts."⁷⁹ (voir annexe 6, Diagrammes ECObox) Dans les analyses diagrammatiques que nous avons réalisés à la suite du projet ECObox, apparaît clairement un fonctionnement basé sur des réseaux acentriques (ou poli-centriques) qui sont construits à partir de rapports inter-éléments ayant une double nature : unilatérale (responsabilités) et réciproque (fonctionnement collectif).

Pendant une longue période du 20^{ème} siècle, un bon nombre d'études et analyses ont été orientées vers les rapports de pouvoir, à différentes échelles et en différents contextes. Ce type de relation verticale a été analysé notamment par Foucault, jusqu'à construire des paradigmes repris souvent par d'autres disciplines, comme celui de biopouvoir et biopolitique. Mais cette orientation vers les rapports de pouvoir a oblitéré des phénomènes constitutifs, de l'ordre du quotidien qui, eux, sont construits beaucoup plus sur des relations horizontales ; d'échange, d'amitié, de partage, d'affinité. Comme le montre bien Lazzarato, en citant Anne Querrien : " c'est par l'amitié que Foucault, à la fin de sa vie, prend donc en considération la libre relation des égaux entre eux dans les relations de pouvoir, puisque <l'armée, la bureaucratie, l'administration, les écoles ne peuvent pas fonctionner avec des amitiés aussi intenses>".⁸⁰

⁷⁹ Tarde cité in Lazzarato, 2002, p354

⁸⁰ Lazzarato, 2002, p352

Un bon nombre de textes théoriques adressent une critique totale à tout type de relation verticale, de pouvoir, et une des pensées ayant le plus d'influence, à ce sujet, est celle de Foucault. En prenant ses distances par rapport à cette position, qui risque de devenir un dogme, Lazzarato cherche une position plus nuancée et précise que "si la société est source de pouvoir constituant, c'est qu'une relation à double face s'installe entre ceux qui commandent et ceux qui obéissent. (...) Le pasteur et son troupeau ne sont pas dans un rapport unilatéral d'assujettissement (d'élevage) comme semble l'affirmer la théorie de Foucault. Toute nouvelle fonction (...) donne lieu à un rapport de possession réciproque."⁸¹ (voir annexe 6, Diagrammes ECObox)

Une position similaire peut être retrouvée dans la pensée de Bruno Latour. À partir d'une petite bande dessinée autour du personnage de Mafalda, histoire qui met en cause le fait d'être dépendant ou non de quelque chose, lié ou délié d'un objet, d'une personne, d'un milieu, Latour souligne que, pour construire une société ayant des capacités d'action, "il faudrait pouvoir disposer de réseaux d'attachements. (...) On peut substituer un attachement à un autre, mais on ne peut pas passer de l'attaché au délié. (...) Pour comprendre la mise en mouvement des sujets, leurs émotions, leurs passions, il faut donc se tourner vers ce qui les attache et les met en mouvement".⁸² Cet attachement, réciproque et de libre choix, peut constituer un ancrage constructif dans l'action, un échafaudage d'une liberté collective et réciproque. Et c'est à cette échelle, celle du collectif, qu'une liberté d'action politique peut apparaître.

Il nous semble intéressant à détailler quelques aspects soulignés, à la suite, par Latour. Il affirme avec clarté "qu'il faut remplacer l'ancienne opposition entre attaché et détaché, par une substitution des bons attachements aux mauvais. (...) Tel est du moins le nouveau projet d'émancipation aussi vigoureux que l'ancien et beaucoup plus crédible puisqu'il oblige à ne plus confondre vivre sans maîtrise et vivre sans attache."⁸³

Latour associe clairement la dimension politique à cette problématique, celle de la liberté et de la dépendance inter-individuelle (sociale) : "si l'on appelle politique la constitution progressive d'un monde commun, il est assez difficile, on le comprendra sans peine, d'imaginer une vie commune en commençant par exiger de tous ceux qui

⁸¹ Lazzarato, 2002, p351

⁸² Latour, in A.Bureaud et N.Magnan, 2002, p617

⁸³ Latour, in A.Bureaud et N.Magnan, 2002, p621

aspirent à en faire partie de laisser à l'extérieur, au vestiaire, les appartenances et attachements qui les font exister".⁸⁴

Et, en faisant référence à d'autres analyses et réflexions autour de la notion de réseau, des limites d'interprétation de certaines de celles-ci, il affirme : "j'ai voulu, dans cette note, explorer quelques-unes des difficultés de la notion d'attachement afin de m'en servir pour enrichir cette sociologie des réseaux qui nous a rendu jusqu'ici de si grands services, mais dont la fécondité commence sérieusement s'épuiser. Les réseaux - ou les rhizomes - permettent non seulement de distribuer l'action, mais aussi d'opérer des détachements et des arrachements à la proximité et, inversement, des rattachements au lointain. Passer aux réseaux d'attachements devrait permettre de conserver du réseau son effet de distribution mais de refondre entièrement la nature et la source de l'action. L'attachement désigne à la fois ce qui émeut, ce qui met en mouvement, et l'impossibilité de définir ce faire faire par l'ancien couplage de la détermination et de la liberté."⁸⁵

Ce renouvellement des modalités d'action collective est proposé, parfois, à travers des pratiques transversales, qui relient différents types de pratiques à une réflexion théorique. Dans un ouvrage qui fait suite à une pratique de groupe, mais qui essaye de surmonter les décalages d'attitude, de principes et de stratégies par rapport à d'autres expériences, Vercauteren fait référence à l'expérience d'une des figures du militantisme écologique et féministe : "pour Starhawk cultiver et protéger nos communautés, c'est rendre des forces capables, entre autre, de résister aux changements d'ambiance d'une époque, aux <années d'hiver>. Car le prix de ce qu'elle appelle la mise à distance moderne, c'est-à-dire l'objectivation d'un sujet autonome sûr de son bon droit, de la vérité, n'est pas seulement la création de la figure du désengagé, du délié - en un mot du <citoyen> -, mais aussi la poursuite du mouvement des enclosures né au 16^e siècle".⁸⁶ Un attachement critique et constructif est possible par un équilibre entre l'identité individuelle et l'action collective.

La priorité et l'accent sur un ou l'autre terme du rapport individu/collectif a été analysée par E.Benveniste à travers les différences étymologiques entre le terme grec et latin désignant la notion de la cité. Si dans le modèle latin, le terme primaire

⁸⁴ Latour, in A.Bureaud et N.Magnan, 2002, p622

⁸⁵ Latour, in A.Bureaud et N.Magnan, 2002, p623

⁸⁶ D. Vercauteren, Micropolitiques des groupes, 2007, p200

désigne l'habitant même - *civis* -, dans le modèle grec le terme primaire désigne une entité abstraite - *polis*. Les deux types de constitution de la notion de cité nous semble fonctionner toujours comme deux manières différentes de concevoir et vivre la ville.⁸⁷ Accorder la priorité à un des deux termes, le sujet ou le collectif, est un choix toujours idéologique. C'est pourquoi nous proposons comme modèle celui d'une double nature à la fois du sujet et du social, par une détermination réciproque et équilibrée entre les deux pôles, un modèle de l'interdépendance (à la place d'une dépendance unilatérale), d'équivalence entre le sujet autonome et le collectif social.

La liberté, peut-être, ce n'est pas le libre choix individuel de chacun indifféremment de l'autre, mais la possibilité pour tous d'avoir le même degré de liberté et d'obligations par rapport aux autres. Comme le dit Tarde : "la société, en effet, est <la possession réciproque, sous des formes extrêmement variées, de tous par chacun>".⁸⁸ Ces « réseaux d'attachement » seront, dans ce cas, les formes concrètes de ces rapports de liberté et inter-dépendance, des rapports de réciprocité.

Faire, le premier, un geste d'amitié (un petit cadeau, passer une info pour quelqu'un qui pourrait être intéressé) dans cette économie de réciprocités, d'équilibres d'échanges, faire le premier "un pas en avant", tendre la main, est essentiel pour qu'un réseau d'attachement puisse être fonctionnel. Sinon il sera seulement un système d'attentes, ou de *potlatch*, qui risquera toujours de se bloquer au premier retard, au premier petit accident, à la première maladresse. Il faut toujours "laisser du jeu" pour qu'un mécanisme marche, il faut toujours une petite marge d'erreur pour qu'un système économique ne bloque pas ; il faut toujours une dose de gratuité pour qu'un système sociétal perdure. Les liens doivent être dynamiques, et les dynamiques doivent être positives, avec le désir de maintenir l'ensemble. Plus un "univers" est improbable, plus il a besoin de cette dynamique centripète, d'une dynamique de rassemblement dans lequel l'échange n'est plus entre les parties, mais entre l'individu et le collectif. S'il y a un gain (intérêt) qui motive cette dynamique supplémentaire c'est celui de faire exister le collectif, avec ses motivations spécifiques (d'échelle et taille de l'action, de complexité des actions, etc.). Nous avons constaté que ce type de liens s'articulent souvent autour de ce qu'on appelle ici des interstices urbaines.

⁸⁷ Petcou, in N. Leach ed, 2002, p288

⁸⁸ Tarde, p85

AUTO-POIESIS

“Moi je ne sais rien faire, mais je peux donner des coups de main ; j’aime bien faire ça” ; nous disait, timidement, une des personnes à peine arrivée à ECObox. Elle exprimait ainsi son “incapacité” d’assumer un “rôle social” bien défini et, parallèlement, son désir de s’impliquer dans notre projet, de s’impliquer dans un projet collectif. Une année après, la même personne était investie dans de nombreuses activités, elle assumait de nombreuses responsabilités (cuisine collective, coordination du jardin, accueil et communication interne du groupe d’usagers, etc.) ; elle avait trouvé, contrairement à d’autres expériences vécues antérieurement, un espace humain qui lui laissait la place pour construire sa position dans le groupe, son identité par rapport aux autres, une subjectivité propre et reconnue par les autres.

Dans les espaces que AAA a initié, le sujet se construit à travers l’altérité. Les habitants et toutes autres personnes qui arrivent dans le projet se font reconnaître une subjectivité qui ne passe pas par des diplômes et des commissions, mais par des actions et des collaborations, par des processus intersubjectifs. C’est une « subjectivation différentielle »⁸⁹, construite par un positionnement actif dans le collectif. Dans ce sens, nous rappelons la réponse donnée par Rancière à cette même question : "Qu'est-ce qu'un processus de subjectivation ? C'est la formation d'un un qui n'est pas un soi mais la relation d'un soi à un autre."⁹⁰

Ce processus de subjectivation, qui passe par une construction collective d’imaginaire, est un processus socialement constituant et il doit être apprécié, dans ce sens, à sa juste valeur. C’est ce que fait Appadurai lorsqu’il souligne : "l’imagination n’est plus une pure rêverie (...) elle est devenue un champ organisé de pratiques sociales, une forme de travail".⁹¹ Cette production sociale d’imaginaire collectif, dans un milieu humain hétérogène, est importante, parce que fondamentale pour la production d’une cohésion sociale transversale, incluant des dynamiques par le bas.

⁸⁹ de la même manière qu’un signe est différentiel, qu’il se construit en rapport à d’autres signes, comme l’a démontré Saussure.

⁹⁰ Rancière, 1998, p87

⁹¹ Appadurai, 2001 (1996), p66

Un bon nombre d'usagers des espaces initiés par AAA nous ont témoigné d'avoir vécu, par ailleurs, des expériences traumatisantes, de marginalisation, notamment dans leur milieu professionnel. Et ces expériences de marginalisation ont eu, implicitement, des effets négatifs pour leur intégration sociale. En arrivant, pour les premières fois dans ces espaces d'hétérogènes, mais dont le mode de fonctionnement n'est pas visible immédiatement, ils gardent leur potentiel de subjectivation bloqué, au départ, par peur de déranger l'ordre de groupe déjà établi. Or, la possibilité, qu'ils découvrent rapidement, de se manifester par des gestes simples, quotidiens, constitue, dans la durée, le point de départ d'un repérage subjectif réciproque. Cela commence à partir des premiers échanges de politesses et continue jusqu'aux petits services réciproques concernant les lopins du jardin qu'ils partagent, aux échanges d'informations, de recettes de cuisine traditionnelle, échanges de graines et entretien des jardins à tour de rôle en l'absence des uns et des autres. Dans le temps, des relations de collaboration porteuses d'activités et de nouveaux projets apparaissent, des petits groupes d'affinités sont formés de manière plus ou moins formalisée.

Ce tissage de l'hétérogène a la capacité d'intégrer des éléments "mineurs", sans valeur, situés en dehors des critères pragmatiques et utilitaristes. Cet élargissement de l'horizon de valeur vers ce qui tenait, jusqu'à récemment du superflu, commence à se manifester même dans la pensée économique contemporaine, par des tentatives qui essayent de trouver une place spécifique aux éléments négligés jusqu'à présent. Maris, par exemple, fait une critique de la situation actuelle, dans laquelle des éléments importants ne sont toujours pas "comptabilisés" au plan national, par une administration qui ne s'intéresse pas "à l'impondérable (ce n'est pas sa fonction). Ce qui explique qu'elle ait quelques petits problèmes avec l'environnement: ainsi, elle ne comptabilise pas la pollution".⁹² Et il souligne qu'un nombre d'éléments importants sont en dehors de l'économie dominante, celle du marché : "il est essentiel de comprendre que les rendements croissants, autrement dit, le progrès technique endogène, se réalisent hors marché. Ils sont donc des phénomènes gratuits et collectifs."⁹³

Nous voyons dans ce type d'analyse une ouverture vers une économie écologique, intégrant les deux facettes de l'habiter (*oikos* est la racine étymologique pour

⁹² Maris, 2003, p80

⁹³ Maris, 2003, p309

« économie » et « écologie »), et nous espérons que cette économie écologique ne sera utilisée comme un outil répressif de biopouvoir.

Nous devons préciser que l'économie des projets que nous développons est basée sur une complémentarité entre l'économie marchande, non-marchande et non-monnaire.⁹⁴ Cette complémentarité est une des modalités permettant de catalyser différents types de motivation et d'engagement dans des projets ayant une forte dimension participative et citoyenne.

L'auto-poiesis, l'auto-construction de subjectivité, peut commencer, dans ces espaces, par des "segments catalytiques existentiels" faisant partie du quotidien le plus banal, à condition d'être partagé et valorisé avec et par les autres. Guattari souligne très bien "le fonctionnement de ces ritournelles existentielles comme foyer catalytique de subjectivation".⁹⁵ Et, en élargissant la sphère des éléments qui participent à ce processus par une vision qui englobe l'environnement, il précise : "moins que jamais la nature ne peut être séparée de la culture et il nous faut apprendre à penser "transversalement" les interactions entre écosystèmes, mécanosphère et Univers de référence sociaux et individuels."⁹⁶

Par des micro-vécus aperçus au-delà de leur banalité, cette capacité auto-poietique transversale réussie à tisser des personnes et des plantations, des objets recyclés offerts à un usage collectif et des moments de cuisine collective, des petits combats pour améliorer un espace et des moments de bonheur partagé. C'est une auto-poiesis du quotidien construite à partir de « transversalités hétérogènes ».

Pour réussir à tisser cette hétérogénéité, "cette nouvelle logique écosophique (...) s'apparente à celle de l'artiste qui peut être amené à remanier son œuvre à partir de l'intrusion d'un détail accidentel, d'un événement-incident qui soudainement fait bifurquer son projet initial, pour le faire dériver loin de ses perspectives antérieures les mieux assurées".⁹⁷ Cette logique permet la mise en place de projets et processus ouverts aux changements les plus inattendus, par un « agencement de la multiplicité ».

Cette capacité à tisser l'hétérogène, exercée à travers un quotidien dans lequel le jardinage, la cuisine collective, les débats publics, etc. sont introduits, au fur et à mesure de l'implication des uns et des autres, nous le définissons comme un

⁹⁴ Marazzi, op.cit.

⁹⁵ Guattari, 1989, p38

⁹⁶ Guattari, 1989, p34

⁹⁷ Guattari, 1989, p47

« agencement jardinier » ; un agencement non-agressif, patient, temporalisé et soutenu. Et ce quotidien complexe et divers, construit par « agencement jardinier », fait émerger un espace politique constituant.

L'espace d'un jardin n'est pas un fragment quelconque de nature ; il est dû à un projet d'aménagement, il est géré par un jardinier. Comme le souligne Anne Cauquelin, "ce qui distingue ainsi le jardin de ce que nous nommons paysage ou nature, c'est l'intervention du jardinier".⁹⁸ En tant qu'architectes initiateurs de projets et d'espaces, notre démarche axée sur les usages quotidiens de ces espaces, nous met dans la posture d'un jardinier, de quelqu'un qui est là au départ et qui organise cet espace et ses activités. Nous essayons toujours de donner à cette posture un caractère collectif qui facilite l'investissement des habitants et l'appropriation du projet et de son espace, en transgressant notre présence initiale en tant que personnes, par une présence équilibrée entre les membres de AAA, et vers un collectif local émergent ayant une participation équilibrée de plusieurs personnes. À partir d'un « groupe constituant », nous favorisons une constituance collective, une auto-poiesis collective constituante.⁹⁹ (Nous allons revenir sur l'« agencement jardinier » plus loin dans le texte).

⁹⁸ Cauquelin, 2003, p9

⁹⁹ voir aussi Gorz, 1988, p25 ; de "l'utopie industrialiste" vers une "utopie écologique collective"

5 - PRATIQUES

Nous essayons de définir quelques éléments constitutifs des pratiques interstitielles et cherchons à comprendre comment ces pratiques ont influencé les démarches urbaines actuelles.

5.1 QUELQUES ELEMENTS CONSTITUTIFS

Les interstices appellent des pratiques d'intervalle, des écartements, des « pas de côté ».¹⁰⁰ Les pratiques interstitielles aussi ont parfois ce rôle de produire indirectement de la socialité, du bien être à partir des moments et des espaces de non-production. C'est un rôle qui pourrait ressembler à celui du silence en musique, de l'entracte en théâtre, du vide en arts visuels.

Anne Cauquelin parle du « rôle positif du vide » dans nos pratiques culturelles. "C'est un rôle positif que le vide assume, car il permet de renoncer à l'idée de lieu telle que nous la mettons en oeuvre habituellement: lieux des souvenirs enracinés, de la profondeur du temps et des cultures, lieux indéplaçables, auxquels nous sommes attachés, territoires revendiqués comme singuliers et porteurs d'identités. Si nous renonçons à un tel lieu, à un tel ancrage, ce renoncement conduit alors à redéfinir ce qu'est le temps et à introduire un type d'infini qui ne doit rien à l'étendue."¹⁰¹

Ces pratiques interstitielles font peut-être le passage d'un macro-territoire/temps à un micro-territoire-temps, où, au-delà du changement d'échelle, s'opère un changement de regard.

¹⁰⁰ "Le pas de côté (...) sa fonction est de revenir sur le processus" (...) "le <pas de côté> constitue une sorte de talvère. En occitan, la talvère désigne cet endroit non labouré en bordure de champ qui permet au cheval et à son charroi de manœuvrer pour entamer une nouvelle ligne, occasion pour le paysan de se reposer et de jeter un oeil sur le travail accompli. Espace et moment de non-production sans lequel, sauf à faire le tour de la terre, le labourage du champ, sa fertilisation, n'est pas possible." Vercauteren, op.cit. p.166

¹⁰¹ A. Cauquelin *Fréquenter les incorporels. Contribution théorie art contemporain* 2006

On pourrait ainsi parler d'un *regard interstitiel*, un regard qui nous met dans un rapport sensible avec un milieu urbain qui nous habitue à l'indifférence. De même qu'un accident qui focalise le regard¹⁰², l'espace interstitiel nous habitue à « dénormer » les pratiques. Par son usage hétérogène et en permanent décalage (permanente modification), il laisse une grande liberté d'action et de comportement. Le métissage fonctionnel, spatial et humain d'un café avec une salle de projection expérimentale, d'une librairie de quartier avec un lieu de séminaire politique, d'un jardin de proximité avec une performance artistique – des expériences produites dans le cadre du projet IUT –, rendent les règles de fonctionnement floues, ouvertes, introduisent des décalages permanents. Il s'agissait ainsi d'une interstitialisation des espaces normés par des usages décalés, subjectivement compatibles.

Les pratiques interstitielles valorisent les valeurs d'usage, qui autrement, « sous la houlette professionnelle », comme disait Illich, « se dissolvent, tombent en désuétude et finissent par perdre leur nature distincte ». ¹⁰³ Les pratiques interstitielles prennent leur force dans le vécu.

Comme le précise Lefebvre, "l'espace de l'usager est vécu, non pas représenté (conçu). Par rapport à l'espace abstrait des compétences (architectes, urbanistes, planificateurs), l'espace des performances qu'accomplissent quotidiennement les usagers est un espace concret. Ce qui veut dire subjectif. C'est un espace des « sujets » et non des calculs..."¹⁰⁴

L'espace interstitiel est ainsi un espace (re)construit par des usages et des pratiques, au moins celles possibles dans un espace déjà planifié ; chaque expérience de détournement ou d'usage imprévu d'un espace quelconque, crée du récit et, dans un autre ordre, des préalables (y compris des préalables juridiques) importants pour ouvrir des voies à des nouvelles dynamiques, acteurs et expérimentations ; d'où l'importance de la communication pour la construction du récit.

Les pratiques interstitielles peuvent être à la fois individuelles (pour la plupart sous la forme de réappropriations) et collectives, impliquant aussi des formes de gestion.

¹⁰² Harrison, op.cit, p.147

¹⁰³ Illich, op.cit., tome 2, *Chômage créateur*, p.69

¹⁰⁴ H.Lefebvre, op.cit. p. 418

Malgré la contradiction qu'il semble y avoir entre l'une et l'autre¹⁰⁵, il est important de maintenir un passage de l'une à l'autre pour permettre (à travers les responsabilités) l'existence du projet collectif (à travers, partiellement, sa gestion).

¹⁰⁵ De Certeau parle d'une "contradiction entre le mode collectif de la gestion et le mode individuel d'une réappropriation (...)» cf. De Certeau, op. cit., p.146

5.2 DEMARCHES URBAINES ACTUELLES

« Urban curating » : une pratique curatoriale de l'urbain

La pratique curatoriale est un nouvel outil appliqué à l'urbanisme par un nombre d'architectes, par analogie avec les pratiques courantes de l'art contemporain. Un architecte ou un urbaniste curateur agit « au milieu », dans l'interstice, entre les institutions, les maîtres d'ouvrages et les utilisateurs. Plutôt qu'un « maître d'œuvre », il est un médiateur.

L'architecte-curateur s'apparente ainsi plutôt à un travailleur culturel indépendant, qui sort du "mythe" de l'artiste-architecte dont l'autorité a été construite sur des jugements professionnels autoritaires, sur une bureaucratie institutionnelle soutenue par des lois et des savoirs abstraits, sur des limites économiques imposées par des promoteurs et des marchés. Plutôt que de s'emparer de cela sans aucune critique, un curateur sait manier, bouger un grand nombre de contraintes. Dans un contexte dans lequel les instruments traditionnels de l'urbanisme sont restreints et pas forcément flexibles, la « pratique curatoriale » de l'urbain pourrait constituer une interférence ouverte à la redéfinition¹⁰⁶.

Le curateur travaille avec la "créativité" des autres : celle des usagers et des institutions qui encadrent son projet. Le curateur urbain est à la fois un "soignant" et un connecteur de personnes, de choses, de désirs, de récits et d'opportunités, « une personne qui saisie un nouveau domaine en interprétant d'une nouvelle manière les « choses » qu'elle identifie et contextualise ». ¹⁰⁷

Avant de renouveler la ville, nous devons renouveler les pratiques, les programmes et les institutions qui participent de la définition de ces pratiques. Nous devons reconsidérer la représentation de ces pratiques et de leurs mécanismes de production de subjectivités.

¹⁰⁶ Meike Shalk, 'Urban Curating', www.soc.nu/urbancurating

¹⁰⁷ ibid.

Programmer les marges

Comme nous l'avons déjà observé, l'espace de la ville contemporaine, marqué par le rationalisme de la pensée moderniste, a une tendance à s'homogénéiser et cette tendance est soutenue aussi, en partie, par les modalités de gestion urbaine. Étant donné que toutes les interventions d'urbanisme passent aujourd'hui par des pratiques normées, il est de plus en plus difficile de proposer des formes et des méthodologies d'intervention qui correspondraient réellement aux incessantes mutations sociales, économiques et culturelles et aux divers micro-phénomènes urbains locaux actuels.

La nécessité de pouvoir imaginer d'autres modalités et procédures d'intervention urbaine est pointée par Michel de Certeau, dans un paragraphe sur l'« habitabilité », où il souligne avec force la nécessité de produire « un espace de jeu (Spielraum) dans un damier analytique et classificateur d'identités. » Pour De Certeau, cet espace de jeu est fondamental : « Il rend habitable ». A ce titre, [De Certeau] le désigne comme une « autorité locale ». C'est une faille dans le système qui sature de signification des lieux et les y réduit au point de le rendre « irrespirable ». Tendance symptomatique, le totalitarisme fonctionnaliste (...) cherche donc à éliminer ces autorités locales, car elles compromettent l'univocité du système.¹⁰⁸

Dans leur livre *Spaces of Uncertainty*, les architectes Cupers et Miessen signalent l'existence d'un type d'espace urbain interstitiel dans les marges urbaines, qui échappe habituellement au regard de l'administration (et implicitement de l'architecte et de l'urbaniste !) mais qui est approprié par différents types de populations (d'où son importance !). Ils soulignent que « dans leur ambiguïté, les marges effacent des catégories conventionnelles comme celles de public et de privé¹⁰⁹ et observent que « la marge conteste fondamentalement le sens du mot fonction. Dans la marge, les fonctions deviennent activités, pratiques et opportunités¹¹⁰ ». Dans la marge, l'univocité spatiale stéréotypée d'une fonction est transformée et multipliée en permanence pour répondre à un grand nombre de facteurs incontrôlables.

¹⁰⁸ De Certeau, op. cit. I, p159)

¹⁰⁹ K. Cupers, M. Miessen, *Spaces of Uncertainty*, Verlag Müller, 2002, p135

¹¹⁰ ibid. p122)

L'usage temporaire ; les « Urban Pioneers »

Berlin avec ses friches, ses terrains vagues et ses « marges », issues des changements fonciers liés à la Chute du Mur, a offert l'occasion d'expérimentation avec un grand nombre d'expériences d'usage temporaire.¹¹¹

A partir de cette situation et des nombreuses expérimentations qui ont eu lieu récemment en Allemagne ainsi que dans d'autres pays de l'Europe, un débat théorique a été lancé autour des questions posées par un urbanisme non planifié : Où apparaissent les usages temporaires ? Quels types de milieux urbains les encouragent ? Quelles sont les caractéristiques économiques, sociales et spatiales des villes qui favorisent les usages temporaires ? Pourquoi ce type d'usage temporaire apparaît-il dans des contextes marqués par une chute du marché foncier (Berlin, Allemagne de l'Est) et à la fois dans des contextes d'explosion de celui-ci (Helsinki, Vienne, Amsterdam) ? Qu'est ce qui détermine les citoyens à devenir des utilisateurs temporaires ? Comment ces usages temporaires pourront-ils être intégrés dans la planification ou la gestion urbaine ? Quels sont les acteurs urbains qui tirent profit de l'usage temporaire et quels seraient leurs intérêts pour des alternatives à la planification urbaine ? Quelles sont les modalités d'action et les outils nécessaires pour un tel développement urbain ?

Le livre *Urban Pioneers* de Klaus Overmeyer a marqué une étape importante dans le développement du discours sur l'usage temporaire, cartographiant une quarantaine de pratiques d'usage temporaire à Berlin et montrant le potentiel de l'usage temporaire pratiqué par ces "space pioneers" de prospecter des nouveaux sites et des usages dans les interstices de la ville et de provoquer ainsi les règles de l'urbanisme traditionnel. Si dans *Spaces of Uncertainty* on parle surtout de l'espace des usages temporaires dans une perspective artistique et théorique, dans *Urban Pioneers* on

¹¹¹ Un nombre de livres et d'articles publiés dans les dernières quelques années témoigne de l'intérêt croissant de l'usage temporaire. Cf. F. Haydn, *Temporary Urban Uses*, Klaus Overmeyer, *Urban Pioneers : Temporary Use and Urban Development in Berlin*, Philipp Oswalt, Klaus Overmeyer, Philipp Misselwitz (Eds.) *Urban Catalyst – Strategies for Temporary Use*.

parle des acteurs de ces usages dans une perspective pratique, en essayant d'analyser et de comprendre les mécanismes et les processus qui leur sont propres, afin de les intégrer dans une nouvelle pensée urbaine. C'est les nouveaux petits entrepreneurs, les inventeurs de nouveaux types de loisirs, les artistes et les performeurs de la subculture qui ont pris ce rôle de « space pioneers ».

Le travail de AAA pourrait être comparé avec ce type de pratiques. Ce qui diffère pourtant c'est la portée politique, la volonté d'utiliser les dynamiques de l'usage temporaire pour forger une socialité durable, hétérogène et multiple.

Les projets de AAA¹¹² mettent en place des agencements temporaires continus, basés sur la mobilité des dispositifs architecturaux (jardins en palettes, modules mobiles, constructions démontables), qui peuvent bouger et se réinstaller plusieurs fois, en fonction des opportunités spatiales. Ils démontrent qu'on peut forger une durabilité par le temporaire, à partir de répétitions et de ritournelles qui permettent à la fois une continuité (donc un renforcement) et une réinstitution. Chaque fois c'est à la fois l'espace qui se réinstitue et les sujets qui se resubjectivent dans des jardinages, des débats, des échanges, des fêtes, des projets politiques formulés collectivement.

¹¹² On parle ici particulièrement d'ECObox et 56, St. Blaise. Voir www.urbantactics.org

6. PRINCIPES et DISPOSITIFS

Nous avons établi un nombre de principes et de dispositifs partagés par les chercheurs et les autres participants pour articuler les processus de la recherche.

6.1 PRINCIPES

Tactiques

Nous avons pensé les actions impliquées dans la recherche comme des « tactiques ». C'était ainsi une manière d'élargir la pratique des « tactiques urbaines » de AAA. Comme De Certeau, nous avons pensé ces actions comme étant articulées à des pratiques quotidiennes des habitants "ordinaires" : "j'appelle tactique l'action calculée que détermine l'absence d'un propre. (...) Alors aucune délimitation de l'extériorité ne lui fournit la condition d'une autonomie. La tactique n'a pour lieu que celui de l'autre."¹¹³

Nous sommes partis de l'hypothèse que toutes les pratiques interstitielles sont en quelque sorte des « tactiques » ; elles s'inscrivent toujours dans des brèches et des laps qui n'ont pas de « propre ». Nous avons multiplié, voir intensifié, cette logique tactique. Ainsi un nombre d'interviews (voir ANNEXE 2) ont défini les contextes et les thématiques des interventions (et de la recherche), constituant à leur tour un « autre » pour les intervenants invités. Ces interventions et les moments de la recherche (ateliers, débats, présentations publiques) ont aussi valorisé l'agir de ceux qui n'ont pas la position de le faire, qui n'ont pas une position sociale de discursivité, qui n'ont pas de visibilité et de la crédibilité. Faire appel à des tactiques permet une multitude de modes d'amorcer une action, d'une manière quasi spontanée et qui ne demande pas des moyens importants.

¹¹³ M. De Certeau, oc., p.60

Immersion et co-discursivité

Un autre principe des interventions dans le cadre de IUT a été *l'immersion*. C'est le dispositif de mise en contact, d'initiation de réseaux, d'attachement et de croisement de réseaux existantes qui devrait prendre une place importante dans notre analyse, une place presque plus importante que le contenu des interventions mêmes. De ce point de vue, on a pu constater que seulement quelques interventions ont été immersives, et que l'immersion demande du temps et de l'investissement de longue durée, ce qui n'est pas toujours possible pour quelqu'un qui vient de l'extérieur. Le dispositif d'immersion a tenté aussi un schéma de mise en contact des deux réseaux situés dans des villes différentes : à Paris et à Bruxelles. Ainsi des chercheurs et des habitants impliqués dans IUT ont pu voyager à Bruxelles, pour visiter des lieux et des personnes, participer à des projets (sur le modèle des « parcours citoyens » à Bruxelles) ; ainsi que des chercheurs, des artistes et des habitants de Bruxelles ont pu le faire à Paris, dans le cadre de IUT.

IUT a essayé de créer des situations et des espaces de co-discursivité (cross-discursifs, coop-discursifs). Nous nous sommes interrogés dans quelle mesure la mise en place d'un projet permet à d'autres que l'initiateur (l'auteur) de construire aussi leurs propre discours ? L'expérience de l'évolution (post AAA) du projet ECObox en a été un exemple critique du besoin de cette co-discursivité.

L'implication des habitants a oscillé entre une posture de spectateur (pendant certaines présentations publiques), de participant (pendant quelques débats, ateliers et interventions), de bénéficiaire (pendant quelques interventions, notamment celle d'Agence et de AAA) jusqu'à celle de co-partenaire (notamment avec les membres de l'association ECObox, puis avec l'association ADCLJC).

6.2 DISPOSITIFS

Cartographie subjective collective

La cartographie était une première étape nécessaire pour un repérage personnalisé des pratiques interstitielles d'un certain nombre d'habitants du quartier La Chapelle. Ce dispositif a essayé de capter la multiplicité, la diversité et les connections qui pourraient exister entre différents interstices subjectifs. Ce dispositif a été mis en place à travers une série de dialogues avec des habitants (commencé en décembre 2005), qui s'est concrétisé par des cartographies individuelles des interstices témoignés et discutés par la suite et évaluées collectivement (voir ANNEXE 2). Nous avons aussi organisé une « balade » à laquelle ont participé une partie des habitants, des intervenants et des chercheurs, pour revisiter, commenter et choisir un nombre d'interstices sélectionnés parmi ceux cartographiés (voir ANNEXES 1 et 2).

Observations sur le terrain

Un nombre d'interstices urbains ont été observés sur une durée longue (certains ayant été déjà pris en observation avant le début de la recherche IUT, à partir de 2001 au moment de mise en place du projet ECObox). Parmi les plus importants : La Halle Pajol (et le jardin ECObox), la cour de l'immeuble 72bis Philippe de Girard, le square des boulistes, un nombre de friches et d'espaces publics (Voir ANNEXE 4). Ces observations ont été accompagnées par un repérage cartographique de différents espaces (non-bâti et bâti) à potentialités interstitielles (Voir ANNEXE 1).

Interventions interstitielles

Les interventions ont été définies à partir des interstices cartographiés et en fonction d'un nombre d'intervenants externes qui ont choisi d'intervenir sur certains interstices (parfois parmi ceux cartographiés) qui était proche de leurs intérêts et expériences

antérieures. Les intervenants ont été mis en contact avec les personnes qui ont repéré les interstices respectifs, de manière à pouvoir assurer une participation locale au projet et un suivi ultérieur pour chaque intervention interstitielle.

Certaines interventions ont parfois mis en évidence, renforcé ou refluidisé des relations dans des interstices existants (cartographiés ou non – comme c'était le cas avec Au Bout de Plongeoir, Agency, Remember Resistance, Syndicat d'Initiatives), d'autres ont identifié ou créé de nouveaux interstices (Syn, AAA). Ces interventions ont aussi créé des rapports entre des pratiques artistiques et des pratiques habitantes (Voir ANNEXE 3).

Les intervenants :

- **A Longue Durée / Anne Lise Dehée (Paris)**, association qui travaille avec des femmes qui vivent dans des squats, dans une perspective d'insertion socioprofessionnelle
- **Wim Cuyvers (Maastricht)** architecte qui travaille, entre autres, autour de la question de l'espace public
- **François Deck (Grenoble)** artiste consultant et **Au Bout du Plongeoir (Rennes)** Plateforme artistique de création et de rencontre
- **Rotor/ Laïa Sadurni et Vahida Ramujkic (Barcelone)**, artistes qui travaillent sur la reconquête de l'espace public
- **CICADE (Montpellier)** Centre pour l'Initiative Citoyenne et l'Accès au(x) Droit(s) des Exclus et **AAA(Paris)**
- **Syn- (Montréal)** groupe d'artistes et d'architectes qui mènent des explorations dans des milieux urbains variés
- **Agency (Bruxelles)**, artiste qui travaille autour des questions de légalité et de droit
- **Stéphanie Régnier/ Syndicat d'Initiatives (Bordeaux)** artiste qui travaille, entre autres, sur les luttes urbaines
- **Remember Resistance/ Jochen Becker, Julien Enoka-Ayemba, Brigitta Kuster, Sonja Hohenbild (Berlin)**, groupe de documentation anti-coloniale

Présentations et débats publics

Les interventions ont été accompagnées pour la plupart par des présentations et des débats publics autour des travaux antérieurs des artistes ayant une liaison avec les interventions dans le contexte de IUT (Voir ANNEXE 3).

- **Agency/ Kobe Matthys** a organisé une présentation du projet de l'Ambassade Universelle à Bruxelles par des anciens membres. La présentation a eu lieu au siège des associations (y compris ECObox) situées dans les locaux du Pôle Sud, rue Pajol. Il a aussi organisé une visite des habitants de la Chapelle (membres du projet ECObox) à Bruxelles, lors de Zineke Parade.

- **A Longue Durée / Anne Lise Dehée (Paris)** ont présenté leur projet « Comment sortir de sa chambre » dans le jardin ECObox, rue Pajol.

- **Rotor** a présenté son projet AirAutonomy réalisé à Barcelone, dans le jardin ECObox.

- **Wim Cuyvers** a présenté une analyse comparative entre La Chapelle et New York, Sarajevo, Belgrade, Bucarest et Tirana dans un bâtiment abandonné, situé au 72bis Philippe de Girard.

- **Stéphanie Régnier/ Syndicat d'Initiatives** ont organisé une présentation de son travail sur la cartographie des luttes urbaines à Bruxelles, au siège de AAA, rue Philippe de Girard.

- **Syn-** a organisé une présentation de leur projet *Hypothèses d'amarrages* dans la cour du temple Ganesha, rue Philippe de Girard.

Séances de travail croisées avec Plate-forme Européenne de Pratiques et de Recherches Alternatives sur la Ville (PEPRAV)

PEPRAV a été un partenariat entre aaa (Paris), Recyclart (Bruxelles), University of Sheffield (UK) et Metrozones (Berlin) soutenu par le programme Culture 2000 de la Communauté Européenne. Comme nous l'avons déjà expliqué dans le deuxième chapitre de cette recherche, le projet de PEPRAV proposait une exploration

des dynamiques urbaines hétérogènes autour des questions concernant les nouvelles populations des villes européennes et leur cultures urbaines hétérogènes, les usages temporaires, les phénomènes culturels et sociaux locaux, les formes collectives d'appropriation de la ville, etc.) et également une réflexion théorique sur les nouveaux outils de cartographie, d'analyse et d'action dans la ville.

En relation avec IUT, les chercheurs et activistes participants au réseau PEPRAV ont travaillé sur des questions liés à 'l'espace-temps interstitiel' dans la ville contemporaine (prenant comme exemple Paris, Bruxelles et Berlin). Des participants au réseau PEPRAV ont organisé des présentations publiques de leurs projets et initiatives liées à la thématique de IUT, et pouvant attirer l'intérêt des habitants de la Chapelle. Toutes ces présentations ont donné d'une manière détaillée des exemples concrets de pratiques et de projets interstitiels. A cette occasion, des problèmes d'économie, de légalité, d'usage et de politique urbaine liés à 'l'espace-temps interstitiel' ont été débattus avec des chercheurs locaux et des habitants du quartier La Chapelle.

- **City Min(e)d** a présenté les projets *Precare* et *Micronomics* dans le café «Chez Artur», rue Pajol. Ces projets posent la question de la gestion institutionalisée de l'usage temporaire et l'encouragement des économies interstitielles.

- **Jochen Becker** a présenté le film 'NICHT-MEHR | NOCH- NICHT' de Holger Lauinger aux sièges des associations du Pôle Sud, rue Pajol. Le film présente différentes expériences d'usage interstitiel en Allemagne et leur reconnaissance par la politique publique locale ou d'Etat.

Ateliers/chantiers transversaux

Ces ateliers ont permis d'explorer un nombre de champs et de problématiques spécifiques dans le cadre de la thématique générale de la recherche. Les champs thématiques de chaque atelier ont été définis en fonction des expériences antérieures

et des compétences des chercheurs, ainsi que dans le cadre de la cartographie interstitielle. Le travail mené dans le cadre de chaque atelier a assuré une vision transversale des interventions et de leurs effets (Voir ANNEXE 5).

Des moments de synthèse collective ont assuré un échange entre tous les participants, en corroborant périodiquement les résultats des différents dispositifs de recherche (cartographie, observations, interventions, ateliers). Ces moments de synthèse ont permis aussi des évaluations élargies (débats/rencontres) ainsi que la participation d'un nombre de chercheurs invités qui ont assuré une base de communication (rapport final/ archive/ publication).

Rôles

Cette recherche-action a proposé des rôles ouverts dans une situation de collaboration trans- et extra-disciplinaire, dans laquelle les chercheurs ont pu participer à des actions et des interventions et les (artistes) intervenants et les habitants ont pu aussi participer à la recherche. La recherche a proposé aussi un travail **sur les positions et le déplacement de positions**, sur les questions de compétence/ incompétence dans la recherche.

Le rôle de l'équipe de recherche : a été d'observer et d'analyser (tout en gardant la possibilité d'intervention). Le groupe d'initiateurs des ateliers/chantiers ont opéré dans le contexte local, en assurant une liaison continue avec le quartier. Ils ont aussi entrepris des observations soutenues et de longue durée de certains interstices pris en étude.

Les ateliers/chantiers ont été focalisés sur différents champs interconnectés. Chaque atelier/chantier a agi comme porteur d'un champ de recherche-action. Les champs proposés ont été définis en fonction du travail réalisé: modèles transversaux, création individuelle/collective, territorialité, lois et réglementations, l'économie matérielle/immatérielle, espaces-temps-

Les initiateurs des ateliers/chantiers ont aussi organisé différentes présentations et interventions. (F. Deck a organisé l'intervention du groupe Au Bout de Plonjeoir, PN-Le Strat a organisé l'intervention de CICADE, Kobe Matthys a organisé les interventions de Wim Cuyvers et Rotor, C. Petcou et D.Petrescu ont organisé les

interventions de Syn-, ALD, Stéphanie Régnier, Remember Resistance et AAA à accueilli et organisé la plupart des présentations).

Le rôle des habitant(e)s: ils/elles ont participé d'une manière directe ou indirecte à cette recherche-action. Par exemple, ils/elles ont été impliqués d'une manière participative dans quelques ateliers/chantiers et a travers des dialogues, interviews, etc. Des habitants et des usagers de l'ECObox ont également été invités à participer et d'autres habitants ont été contactés afin d'élargir le champ des expériences locales.

Le rôle des participants externes: a été de participer ponctuellement aux actions et aux autres processus de la recherche. Ce rôle a été assuré aussi à travers les présentations et les débats restreints ou publics au cours desquels ils ont parlé de leurs expériences dans d'autres contextes et ont proposé leurs idées d'intervention dans le contexte des interstices cartographiés à La Chapelle.

Leurs contributions ont été intégrées dans le rapport final de recherche.

(Voir ANNEXE 3)

Le rôle des coordonnateurs et des rédacteurs

Les porteurs de la recherche se sont rencontrés périodiquement pour gérer l'organisation, le budget, le calendrier, etc. Ce groupe a eu la tâche de rassembler tous les documents produits et de coordonner la rédaction du rapport final de recherche. Certains membres du groupe ont assuré l'interface avec le quartier et le réseau d'ECObox. De temps en temps, d'autres participants ont été invités à participer à des évaluations et au partage des tâches organisationnelles.

La recherche comme agencement

Les dispositifs des interventions externes ont pris force dans les dispositifs locaux, pour la plupart mis en place par les projets de AAA.

AAA a eu comme rôle principal de « créer du contexte », de faciliter et agencer les différentes interventions, leurs dispositifs avec les dispositifs existants.

Les interviews et la cartographie ont été construits à partir d'un protocole qui mettait en valeur les relations de proximité. Chaque personne interviewée recommandait deux autres personnes et participait à leur interview. D'autres personnes citées dans les interviews (comme « interstices ») ont pu être aussi interviewés (comme c'était le cas avec Anaïs et Constance). Ce réseau « à-centrique » a créé d'une manière

progressive 'le rhizome' du projet, essayant de mutualiser un nombre d'interstices subjectifs. Il a aussi démontré l'impossibilité de cette mutualisation, car certains interstices sont et doivent rester radicalement singuliers (ie. Michelle mentionne « les diplomes », un interstice qui est le sien !). Les participants au projet IUT ont aussi cartographié et activé le quartier comme rhizome d'espaces, de personnes et de situations.

Un agencement qui suggère la possibilité d'un urbanisme rhizomatique.

7. INTERVENTIONS, OBSERVATIONS ET SITUATIONS INTERSTITIELLES¹¹⁴

7.1 DES INTERVENTIONS IMMERSIVES

Nous avons privilégié des interventions immersives, participant d'une activité quotidienne et en même temps apportant un autre point de vue, une autre dimension sensible, accentuant la « différence » des lieux, des personnes et des situations interstitielles. Les interventions « immersives » sont liées au contexte d'une manière différente de ce qu'on appelle en anglais 'site specific art'. Dans son livre *One place after another; site specific art and locational identity*, Miwon Kong parle de plusieurs types de 'site specific art' ('pratiques artistiques liés au site') : de l'art dans l'espace public 'public art' (qui montre l'objet artistique autonome dans un espace public), de l'art comme espace (qui assimile l'art et le design au nom d'une combinaison radicale) et de l'art d'intérêt public (l'art qui devrait remplir une fonction sociale).¹¹⁵

Elle parle aussi d'une certaine « marchandisation » d'un tel type d'art qui pourrait conduire à la sérialisation des lieux et des formes de travail. Cela pourrait aller aussi dans un sens inverse, vers une « différentiation » en vue d'une stratégie de « promotion » des lieux sur un marché global. Cette attitude est traduite souvent dans les politiques culturelles des villes, l'art et la culture étant souvent utilisées comme moyens de promotion et de *branding*.

Kong rappelle que les artistes impliqués dans des pratiques de 'site specific art', ne travaillent jamais d'une manière autonome. Ils sont toujours dépendants économiquement et aussi idéologiquement des diverses politiques culturelles, institutions et media. Cela affecte leur pratique et leur travail artistique.

Les interventions artistiques dans notre contexte ont été agencées d'une manière différente. Elles ont engagé des lieux et des personnes liées à différents interstices,

¹¹⁴ Voir aussi ANNEXES 3 et 4

¹¹⁵ Cf. Miwon Kong , *One place after another; site specific art and locational identity*, MIT Press : Cambridge Massachusetts, 2002

tout en respectant l'écologie de ces interstices, sans modifier leur nature, sans troubler les relations qui leurs sont propres. Le contexte dans notre cas a été le quartier et le travail interstitiel effectué sur le quartier depuis quelques années, les interventions IUT se plaçant en quelque sorte dans la continuité de certains projets artistiques initiés à ECObox.

Le rôle de ces interventions n'a pas été de faciliter la « différentiation des lieux » en vue d'une promotion quelconque de ces lieux dans un contexte urbain plus large, non plus de participer à leur « régénération » urbaine, mais de contribuer à la mise en relation des qualités et des différences déjà là, de les rendre visibles ou dicibles, de les mettre au travail et au profit des lieux mêmes et de ceux et celles qui les utilisent.

A Longue Durée (ALD) - Rendre dicible, rendre visible des interstices difficiles à représenter

Anne Lise Dehée est artiste, habitante du quartier et participante au projet Ecobox avec son association ALD. Connaissant le quartier et ses problèmes, son intervention a été placée en continuité avec ses activités quotidiennes.

L'intervention de ALD « Femmes, le territoire et les réalités » a rendu visible deux personnes-interstices, actives dans le quartier la Chapelle par un interview avec une femme usagère de drogue et par la présentation-dérive organisée avec Malika Tagounitt, initiatrice d'une structure communautaire de prévention dans le quartier, appelée « l'antenne mobile ».

Anne Lise a essayé ainsi de faire visible les interstices et les pratiques interstitielles introduites par la présence de la drogue et des personnes en situation de dépendance dans le quartier, en interrogeant les deux cotés de la 'scène': l'« usage » et la « prévention ». Dans le cas de l'« usage », un récit a été enregistré à la suite de plusieurs discussions et a été restitué en tant que cartographie. L'artiste a joué dans ce casle rôle d'une altérité, d'un « autre sensible ». qui a permis la parole et la représentation (et l'appropriation) des territoires d'une pratique qui nécessite de l'« invisibilité»: la prostitution liée à la consommation de drogue. Cette cartographie a été génératrice d'abord d'un échange entre l'artiste et la femme interviewée, puis d'un débat dans le cadre des rencontres de PEPRAV autour des cartographies subjectives

collectives et de l'éthique de la représentation, faisant ainsi resurgir un des paradoxe de la représentation des interstices : comment représenter des interstices qui doivent rester invisibles ? ¹¹⁶

Dans le cas de la « prévention », l'artiste a facilité la re-présentation de l'interstice qui est l' « antenne mobile » et la « boutique femmes » dans le quartier par Malika Tagounitt, lors d'une dérive parlée. Ce qui pourrait s'apparenter à des « friches, des délaisés » sont plutôt des lieux bien précis, bien identifiés pour « la scène ». On se rendent compte que toutes les dérives sont concentriques, que « la scène » concentre sur les mêmes lieux les deux côtés et que ce qui est recherché (en tant qu'interstice) ce sont plutôt les moments et les lieux d'excentrement, de repos, de hors scène. Les lieux ordinaires : un café, une chambre, un lit, un lieu pour s'asseoir... L'intervention de ALD rend ainsi compte d'une écologie sociale, esthétique et éthique spécifique à ce type de pratiques interstitielles : une intervention discrète, ne faisant que d'opérer une « mise en relation ».

C'est la « longue durée » de son implication dans le quartier qui a rendu possible ce type d'intervention. Comme pour tous les autres artistes invités, son intervention n'a pas été la réponse à une « commande », mais un projet situé dans la continuité négociée entre ses projets antérieurs, les nouvelles situations et les différentes interprétations de l'idée d'« interstice ». amenés par le projet IUT. Comme d'autres interventions, l'intervention de ALD a essayé d'explorer d'autres formes d'identification des pratiques interstitielles : des formes modestes, cachées, contradictoires, etc...

En terme de dispositif, cette intervention a posé aussi la question de la cartographie subjective comme outil d'accompagnement d'un travail en milieu précaire. (Voir ANNEXE 3) Elle rappelle la cartographie de Deligny qui avait le rôle d'un outil de communication et de rassemblement communautaire entre autistes et accompagnateurs¹¹⁷. C'est l'acte cartographique même, le temps passé, la posture

¹¹⁶ Par rapport aux questions de visibilité/ invisibilité des interstices, les interventions pourront être groupés en deux catégories : celles qui ont travaillé sur la visibilité dans/des interstices (Syn-, Au bout du plongeoir, RotorRotor, Cicade/AAA, Rotor) et celles qui ont travaillé sur/ dans l'invisibilité (ALD, Agence, W. Cuyvers). Ces modulations des dispositifs de visibilité ou de lisibilité nous ont montré que la multiplicité interstitielle fonctionne à des usages différés, qu'on peut agencer des interstices tout en les rendant visibles ou tout en leur préservant l'invisibilité. Nous avons compris que les interstices peuvent se rendre lisibles par l'expérience même du corps.

¹¹⁷ Nous faisons référence ici au travail avec les enfants autistes du réseau mise en place dans les années soixante par Fernand Deligny. Voir aussi D. Petrescu, « Tracer là ce qui nous échappe » in *Multitudes* n°24, 2006

prise par les participants, c'est tous ces aspects-là qui participent d'une situation-interstice.

Agence – « faire droit à l'expérience micrologique »¹¹⁸

Agence / Kobe Matthys a formalisé son intervention autour d'un des désirs cartographiés : le désir d'une habitante (Fabienne) d'avoir un balcon fleuri malgré les restrictions imposées par le règlement intérieur de l'immeuble. L'intervention a consisté en une « mise en relation » entre le désir (de cette habitante) et sa réalisation, en passant par l'appréhension tactique des lois et des règlements qui régissent l'interface « publique » d'une présence habitante (dans notre cas les éléments visibles d'un appartement situé dans un logement collectif : ses fenêtres, ses balcons). Cette intervention qui s'est formalisée comme une « consultation technique » a essayé ainsi d'initier une situation « de recherche » afin de réfléchir collectivement sur les règles et les lois qui régissent notre vie quotidienne, notre intimité et aussi de montrer qu'on peut toujours créer des interstices pour dépasser, contourner ces règles.

En partant d'un désir personnel formulé comme question de recherche – « comment avoir des pots de fleurs là où ils sont interdits? » – cette intervention-consultation a été l'occasion pour une habitante de questionner la dimension « publique » de son lieu de vie, de trouver son propre interstice, de comprendre les règles qui contrôlent son apparence et de les utiliser en sa faveur.

Une des références discutées à été le travail de l'architecte espagnol Santiago Cirugeda. A partir d'un nombre d'expériences précédentes, Cirugeda a mis au point un système de « recettes urbaines » accessibles via l'internet (et appartenant au domaine public) qui proposent des solutions astucieuses pour utiliser les interstices architecturaux et légaux pour des petits projets de construction, réhabilitation et extension qui pourraient être menés individuellement ou collectivement par des citoyens quelconques, dans leur contextes spécifiques. Le protocole est le suivant : les spécialistes (l'architecte et le juriste) offrent leur savoir spécialisé gratuitement et

¹¹⁸ Cette formulation est emprunté à notre recherche antérieure , faisant référence à l'expérience du projet ECObox. Cf. « Analyse du projet Réseau d'Eco-urbanité, Quartier La Chapelle, Paris 18° » recherche commandée par METL-PUCA 2005.

les utilisateurs non-spécialistes assurent la responsabilité de sa mise en œuvre.¹¹⁹ L'intervention architecturale est ainsi construite par rapport à une bonne connaissance des lois et des réglementations à contourner qui serait partagée publiquement à travers les « recettes », le diagnostic de l'intervention revenant entièrement aux usagers.

Par rapport à cette expérience, Agence a essayé de créer une mise en situation dans laquelle les non-spécialistes (habitants, etc) ne sont pas considérés seulement comme des « utilisateurs » d'un savoir quelconque, mais sont aussi encouragés à prendre une position active et à participer à l'élaboration de ce savoir et à son application dans une situation concrète. Dans cette mise en situation, le spécialiste (l'architecte, l'artiste, le sociologue) n'est plus seulement un expert (comme s'est le cas encore pour Cirugeda et ses « recettes urbaines »), mais plutôt un consultant, lui-même participant au processus. Plutôt que de livrer une recette, aussi radicale qu'elle soit, il assiste l'« usager » à la concevoir par ses propres moyens et à la partager ensuite avec d'autres.

Cette intervention a ainsi proposé d'interroger la relation entre « règle » et « interstice » mais aussi celle entre « désir » et « interstice ». On pourrait ainsi dire qu'il n'y a pas d'interstice sans « règle » et peut-être, lorsque l'on parle de la création d'interstice (subjectif ou collectif), pas d'interstice sans « désir ». Cela renvoie à ce que Guattari appelait une « micro-politique du désir ». « La libération des énergies du désir » passe, d'après Guattari, par « une fonction d'agencement collectif du socius qui ne cherche plus à faire rentrer les gens dans des cadres pré-établis »¹²⁰.

Cet agencement collectif peut parfois prendre des formes modestes, de personne à personne, arrivant petit à petit à se renforcer et à gagner en complexité par des liens d'attachement, (tel que nous l'avons décrit dans le chapitre 4 de cette recherche).

Ainsi, Fabienne a contacté Michelle qui, ayant le même désir et le même problème qu'elle, s'est associée au groupe de travail. Le groupe s'est élargi avec Anne et Jérôme qui désiraient ouvrir une « fenêtre » dans un des murs mitoyens de leur appartement vers la friche voisine située rue Philippe de Girard, friche existant dans cet état depuis une dizaine d'années. Si l'agencement s'est focalisé autour des règlements d'urbanisme qui standardise et limite la créativité vernaculaire des

¹¹⁹ Cf. <http://www.recetasurbanas.net>

¹²⁰ F. Guattari, *La Révolution Moléculaire*, p. 244-245

façades, le dispositif lui-même a ramené de la transversalité dans la recherche engageant un nombre d'habitants dans ce qu'on pourrait appeler une forme de recherche citoyenne, une recherche sur les outils de réflexion et d'action par rapport aux lois et aux droits qui protègent nos interstices.¹²¹

Comme nous l'avons dit ailleurs au sujet du projet ECObox, dans cette situation aussi, il s'agit de « faire droit à l'expérience micrologique ».¹²² Une telle expérience micrologique a lieu à travers une articulation plutôt qu'une opposition entre une intervention « micro » et une portée « macro ». Comme dans le cas de l'ECObox, où, sur le plan « macro », il s'agissait d'interroger la ville contemporaine et sa « disponibilité », et sur le plan « micro », il s'agissait de relations de proximité, de « modes d'accès privilégiés et rapides à l'existence », dans la situation générée par l'intervention d'Agence, sur le plan « macro », il est question de lois et de droits civiques, et sur le plan « micro », de réalisation d'un désir précis et de la dynamique de proximité (lire, parler, bricoler) que ce désir enclenche.

¹²¹ D'ailleurs, cette position a été également suggérée à travers la présentation de CICADE sur les droits civiles.

¹²² L'analyse sur l'articulation entre une intervention « micro » et une portée « macro », développée dans notre recherche antérieure sur la Chapelle reste toujours pertinente dans ce contexte. Voir « Analyse du projet Réseau d'Eco-urbanité, Quartier La Chapelle, Paris 18^e » recherche commandée par METL-PUCA 2005, ps.117-127.

7.2 REVENDIQUER, CREER DES INTERSTICES

Ayant remarqué que une partie des interstices sont objets de revendication et parfois de contestation, nous avons conclu que la revendication subjective est une des dimensions importantes des pratiques interstitielles.

Un exemple dans ce sens est celui du propriétaire du café 'Le monde de Léa' situé sur la rue piétonne qui organise des concerts gratuits pendant certaines soirées d'été sur la rue piétonne, devant son café, en invitant des clients et des proches à se produire, tout cela sans passer par les démarches légales de demande d'autorisation à la préfecture. Il revendique à la fois un territoire de tolérance par rapport à la loi et à l'occupation temporaire de l'espace public, qui a des effets positifs sur la rue (animation) mais qui crée aussi des usages conflictuels (bruit, occupation de l'espace de passage et gêne des flux).

Un autre exemple serait celui d'une habitante qui joue d'orgue de barbarie tous les dimanches sur la rue piétonne, également sans autorisation. Cette habitante a choisi de montrer sa condition d'artiste de rue et son droit en tant qu'habitante de pouvoir utiliser la rue piétonne de son quartier comme espace artistique. Elle considère la dimension publique de son activité et affirme son désir de la partager avec les autres. Pour cela son usage n'est pas un usage strictement privé mais un usage subjectif collectif. Elle transforme temporairement l'espace public dans un « tiers espace ».

Un autre exemple est celui des enfants qui jouent dans l'espace public, en utilisant, la rue et ses objets (les voitures, les parkings, le mobilier urbain, les plantations, les déchets) comme éléments participants à leurs jeux. Ceci est encore une pratique courante dans le quartier la Chapelle et dans d'autres quartiers du Nord de Paris, concernant surtout des enfants provenant des familles africaines, nombreuses et habitant dans des petits appartements. Pour différentes raisons (manque d'espace, manque de surveillance mais aussi modes de vie et mentalités différentes) ces enfants traînent assez souvent dans l'espace public qui est conçu comme un espace où ils peuvent jouer, où ils se sentent plus libres, plus aptes à rencontrer l'autre, à s'intégrer socialement et à former des collectifs de jeu. Certains d'entre eux, en

grandissant, continuent à utiliser l'espace du quartier comme « territoire » de leur agir collectif.

Nous pouvons rapprocher ce type d'appropriation de l'espace public par un usage subjectif collectif aux actions urbaines militantes, telles que 'reclaiming the street' et d'autres mouvements DIY. Il y a une vraie dimension politique contestataire dans cette interprétation de l'espace public comme espace de tout habitant, peu importe son âge et sa condition sociale, revendiqué et utilisé au-delà des restrictions de la loi.

Comme toutes les tactiques, ces appropriations de très courte durée sont suffisamment mineures et rapides, pour s'imposer par des négociations informelles sans devoir passer par les procédures légales, administrativement lourdes et inhibitrices.

Quelques interventions ont décidé ainsi de mettre en évidence la dimension revendicative de ces gestes d'appropriation ou de transformation interstitielle d'un espace public ou privé et d'ignorance temporaire de la loi qui contrôle ces espaces.

CICADE / AAA – rendre visible « le désir d'interstice »

Une autre intervention a consisté à coupler un débat mené par CICADE autour de l'accès aux droits civiques citoyens à la librairie « Le Rideau Rouge » et la projection d'un documentaire dans l'espace public, impliquant la transformation temporaire en espace de projection de l'élargissement du trottoir situé à côté de la librairie. Réalisée par AAA.

Cette intervention s'inscrit dans un autre type d'interventions : celles qui essaient d'aider à la concrétisation d'un des désirs (de création d'interstices) exprimés par les personnes interviewées, dans ce cas Anaïs, la librairie qui voulait organiser des débats dans l'espace public. AAA lui a suggéré de l'aider à prendre possession spontanément de l'espace adjacent à la librairie pour une projection documentaire de son choix.

En tant que groupe d'architectes, AAA a rajouté au désir d'Anaïs une dimension spatiale polémique: qu'est ce que c'est que de s'approprier un espace en créant un conflit d'usage, un conflit d'ordre symbolique, et en suggérant des possibles usages à

développer, des collaborations et des liens avec d'autres espaces interstitiels (dans ce cas-là, la librairie Le Rideau Rouge et le café d'en face) ? C'était ainsi rendre visible « un espace public agonistique », pour reprendre le concept de Chantal Mouffe, où les conflits se manifestent et se mettent en scène. C'était une manière de rendre visible ce qui est réprimé et exclu par l'« hégémonie » de l'urbanisme néolibéral.¹²³ Pendant une soirée, un espace public utilisé surtout pour la publicité et pour un parking payant pour des motos a été occupé par des usages culturels et politiques hors commerce. Des passants se sont arrêtés, se sont mis à regarder la projection en posant des questions. Des discussions critiques ont été engagées autour du sujet du film et sur les questions du marché de travail et de la précarité, ainsi qu'autour du statut de l'espace dans lequel la projection avait lieu.

Chantal Mouffe parle du rôle de l'espace public, de sa capacité agonistique à forger d'autres types d'identités et d'autres types d'approche, en soulignant le rôle des artistes et des pratiques culturelles à enclencher des processus de re-subjectivation. En projetant le documentaire critique de Harun Farocki « Apprendre à se vendre » à côté du panneau publicitaire qui occupait le mur aveugle qui flanquait le petit square, nous avons indirectement posé la question de l'identification et de la singularisation: qu'est ce qu'on peut faire dans cet espace public là? Le « public » ici c'est qui?

Nous avons essayé de démontrer par cet événement que, tel que le disait l'artiste Thomas Hirschon, « l'espace public est l'espace de la vie publique »¹²⁴. Nous avons ainsi rendu visible le désir d'Anais de promouvoir des usages politiques au quotidien (et à la fois notre désir à nous d'altérer, d'interpeller l'espace public) en laissant des indices temporaires : des traces à la craie qui marquaient d'une façon discrète et non hégémoniste des interruptions, des distorsions possibles de l'usage quotidien d'un espace public (par les emplacements des chaises et du projecteur). Nous avons voulu en effet rendre visibles, avec ces traces de craies, les potentiels interstitiels de cet espace, sa resingularisation en esquissant ainsi une possible revendication de cet espace public utilisé seulement à des fins commerciaux (publicité et parking payant) pour un usage culturel et en espérant que cette revendication soit reprise par d'autres personnes (dans le même espace ou dans d'autres espaces similaires). Comme disait Rancière, « L'Art est politique lorsqu'il modifie le visible et la façon de le percevoir, de

¹²³ A ce sujet, voir aussi l'intervention de Wim Cuyvers, ANNEXES 3

¹²⁴ T. Hirschon « About Art in Public Space- The Space of Public Life ! » in *Stephan Schmitd-Wulffen (ed), The Artist as Public intellectual ?, Vienna 2008*

l'exprimer et d'en faire l'expérience en tant que quelque chose de tolérable ou d'intolérable». ¹²⁵

Nous avons ainsi rajouté à cette intervention temporaire une dimension de reproductibilité et de transmission.

SYN - Le jeu comme vecteur interstitiel de « vivre ensemble »

Les trois membres du groupe SYN- on proposé aussi un dispositif facile à transmettre et à reléguer, qui se rajoute à une série de dispositifs mobiles explorés lors d'un projet nomade, appelé *Hypothèses d'insertions*. Ces dispositifs (tables de ping-pong, tables de pique-nique, et d'autres pièces de mobilier urbain « populaire ») sont placés temporairement dans différents espaces publics, testant justement l'accessibilité et la « productivité » sociale de ces espaces et agissant comme catalyseurs de rencontres et comme brasseurs de subjectivités. Ces dispositifs activent ainsi un « espace public en devenir », proposant l'hypothèse d' « une constellation fluctuante et interstitielle qui active le cadre de la ville existante ».

Le dispositif testé à La Chapelle dans le cadre de IUT a utilisé la « tactique du jeu » en promenant dans le quartier pendant une semaine un baby-foot portable qui petit à petit est devenu un vecteur de micro-activations circonstancielles et relationnelles. Il diffère ainsi par son caractère nomade impromptu des autres jeux existants dans l'espace public de La Chapelle (et qu'on trouve notamment dans les quelques squares et dans le récemment aménagé jardin d'Eole). Sa mobilité et ses installations transitoires pendant une semaine ont permis de choisir des lieux stratégiques, d'expérimenter avec des rythmes, des répétitions, et des échanges récurrentes, formant ainsi la micro-sociabilité d'une communauté éphémère.

« L'intérêt spécifique du *baby-foot* mobile réside dans sa capacité de générer par positionnement stratégique et apport programmatique (jeu, repos, rencontre, etc.), à

¹²⁵ J. Rancière, 'Art of the possible', interview de Fulvia Carnevale and John Kelsey in *Artforum International* 1/2007

échelle de proximité, un champ d'interrelations et de situations pouvant enrichir l'urbanité. Comme support minimal et potentiellement nomade, il semble en effet pouvoir constituer un véhicule pertinent pour catalyser de nouveaux rapports au paysage urbain ».

Mais comme ils le précisent eux-mêmes, plus qu'une re-appropriation et re-qualification critique des lieux, c'est la « co-présence d'acteurs qui pourraient autrement ne pas se côtoyer » qui les intéressait, la micro-sociabilité d'une communauté hétérogène et éphémère. Le *baby-foot* a introduit ainsi un « interstice «interculturel» éphémère, où l'on négocie sa présence à travers un lien de socialité ».¹²⁶

Rotor – l'appropriation subjective des espaces inaccessibles

L'intervention du groupe barcelonais Rotor pourrait être classé dans la même catégorie d'appropriation des espaces pour des usages subjectifs collectifs et la création des interstices « inter-sociaux » et « interculturels ».

Dans leur cas, il ne s'agit plus de l'espace public mais de l'espace privé, ou plutôt d'un espace à statut transitoire et incertain tel que les toits terrasses des bâtiments en attente de démolition. Rotor a déjà réalisé plusieurs projets à Barcelone qui revendiquaient des éléments de l'espace public ou privé de différentes façons (par exemple en organisant des escalades collectives des monuments publics comme les sculptures monumentales plantées dans l'espace public à l'occasion des jeux olympiques, ou en organisant des moments d'accessibilité et de partage collectif des toitures terrasses, nombreuses à Barcelone- en transformant des usages privés en usages publics). A la Chapelle, Rotor a fabriqué un prototype d'escalier souple et facile à réaliser à partir de matériaux recyclés (palettes et cordes) avec l'idée que

¹²⁶ Car, par-delà son insertion critique sur les sites urbains, la dimension participative engendre *une co-présence d'acteurs qui pourraient autrement ne pas se côtoyer* : le désir de se joindre au jeu, le plaisir d'échanger, de laisser sa place ou de se substituer à l'autre, d'en venir à le connaître. Selon les sites investis, les agencements sont variables et témoignent de l'hétérogénéité du quartier : gamins, flâneurs, passants, commerçants, SDF, adolescents du quartier, vendeurs à la sauvette, *dealers*, pères de famille avec leur enfants, travailleurs sans papiers. Dans un territoire habité par des populations d'origines diverses, le caractère populaire du jeu, son aspect trans-culturel et la connaissance tacite de ses règles a pour effet d'en faciliter l'accès, et par son caractère inclusif, de décourager aussi – temporairement - la marginalisation de certains individus ou groupes culturels ». Mais cette volonté de décloisonnement ne vient pas sans frictions, elle instaure provisoirement dans la sphère publique une sorte d'*interstice «interculturel» éphémère, où l'on négocie sa présence à travers un lien de socialité* ». Voir ANNEXE 3

d'autres 'liaisons horizontales et verticales' (des escaliers et des ponts) souples pourront être réalisées par les habitants qui auront le désir de se « connecter » à des espaces difficiles d'accès. Rotor a proposé ainsi un workshop pour réaliser un premier prototype d'escalier ainsi qu'un événement-test qui a permis l'accès aux toitures d'une série de bâtiments fermés en attente de démolition. Ces bâtiments se situaient sur l'emprise de la future rue prévue dans le cadre du réaménagement du passage Dupuy. Ce réaménagement change radicalement le tissu urbain de cette partie du quartier, entraînant la démolition de plusieurs bâtiments et l'expulsion d'un certain nombre de personnes, de petites entreprises et associations logé dans ces bâtiments (y compris AAA). L'intervention devrait potentiellement impliquer ces personnes directement concernées, qui devraient quitter les lieux sans les avoir explorés en tant que potentiel spatial collectif. L'intervention était ainsi sensée créer une communauté spontanée des « expulsés » et les encourager à réapproprier l'espace d'où ils devraient partir.

De la même manière que l'appropriation subjective collective de l'espace public peut créer des 'tiers espaces' – ni privés ni publics, l'appropriation de l'espace privé peut en créer aussi. C'est une appropriation critique, qui procède d'une manière 'illégal', sans demande d'autorisation d'accès, par négociation informelle, encourageant aussi des activités qui pourraient ressembler à certaines pratiques de désobéissance civique. Rotor a aussi souligné la reproductibilité et la transmission de leur dispositif. Cette intervention a posé aussi d'une manière claire et visible la question de la politique des corps, essentielle dans toute appropriation spatiale subjective.

(VOIR ANNEXE 3)

7.3 LE CORPS DANS L'INTERSTICE, LE CORPS COMME INTERSTICE

Dans l'activité d'*escalade* qui a comme but une appropriation spatiale pour un usage collectif subjectif, le corps devient la métonymie de l'effort physique et mentale, du courage et de la prise de risque nécessaire pour qu'une appropriation spatiale devienne un acte politique. Mais le corps est en même temps la métonymie du plaisir et de l'esprit ludique partagé dans un tel acte. Le corps qui pratique l'interstice est un corps qui peut prendre des nouvelles postures, qui repense ses capacités et qui affirme ses désirs en tant que corps habitant.

« Tout espace social s'organise en effet à partir du corps », comme dit Barbara Hooper¹²⁷, en écho à Lefebvre et à des nombreuses théoriciennes et artistes féministes.

Ainsi, dans notre cas, c'est le corps même qui qualifie les espaces appropriés, qui les actualise en tant qu'interstices. On peut parler même de *corps-interstice*, des corps à statut incertain qui échappent au contrôle de la norme et qui par leur présence même créent des intervalles, des brèches dans l'homogénéité spatiale, sociale et mentale d'un contexte urbain. A la Chapelle un tel exemple est donné par le personnage appelée 'la princesse' – une SDF psychotique d'origine asiatique qui déambule dans le centre du quartier, habillée dans des vêtements très élaborés qu'elle se crée et réalise elle-même en utilisant des techniques traditionnelles de couture à la main. Sa présence introduit une brèche errante, entendue dans les différents sens du mot, un interstice mouvant qui sème le désordre et l'insolence d'un imaginaire non censuré dans le quotidien du quartier. Sa présence nous force aussi, comme d'ailleurs la présence de tous les SDF, de comprendre que l'espace public est aussi cet espace dans lequel le corps devient public. Les habitants la connaissent et l'acceptent, sa présence dans le quartier étant soutenue par des relations de voisinage et de solidarité.¹²⁸

¹²⁷ Cf. Barbara Hooper, *Bodies Cities Texts*. cité dans Edward W. Soja, *Thirdspace*, Oxford : Blackwell Publishers, 2000, p.113

¹²⁸ On pourrait d'ailleurs affirmer que par contraste avec d'autres quartiers parisiens et malgré certaines mesures prises localement, comme la fermeture et le grillage de certains espaces, La Chapelle reste encore un quartier assez tolérant à la présence dans l'espace public du désordre social : des SDFs, des usagers de drogue, des groupes de jeunes, etc.

Sans qu'elle soit explicite, sa présence « a-normale » provoque les habitudes quotidiennes du quartier et opère un travail anti-hégémonique contre l'ordre établi par les normes et les règles de conduite d'une majorité blanche, bien logée et « normale », qui impose son style de vie et d'usage spatial, contrôlant ainsi l'usage de l'espace public. Outre tous les problèmes liés à sa condition de SDF, 'la princesse' suggère une autre socialité possible, dans laquelle le désordre psychique, *l'autre-corps* et *l'autre-psyché* ont une place visible, qui résiste à la 'la norme' tout en enrichissant d'une façon bénéfique l'homogénéité de l'imaginaire quotidien. ¹²⁹ L'usage des interstices permet en effet des changements de posture corporelle, des renversements de hiérarchies, de règles et de codes.

Dans la cour que le temple Ganesha partage avec les immeubles situés au 72bis rue Philippe de Girard, les différentes fêtes et cérémonies liées au temple introduisent des rapports insolites avec l'espace résidentiel voisin. Les habitants de ces immeubles peuvent ainsi croiser dans leur quotidien des personnes impliquées dans la vie du temple et peuvent interférer avec les cérémonies du temple (mariages, ablutions, préparations et repas rituels, etc). ces cérémonies impliquent des postures corporelles inhabituelles dans l'espace collectif (personnes déchaussées, torses nus, etc.) et des reconfigurations spatiales temporaires par des dispositifs légers (tapis, mobilier, objets de culte). L'espace profane de l'immeuble devient contigu avec l'espace sacré du temple et les corps « sacrés » se mélangent sans contradiction avec les corps des habitants. ¹³⁰La hiérarchie d'usages de l'espace de la cour doit être sans cesse négociée : tantôt le temple prend le dessus avec ses services et ses cérémonies, tantôt les habitants et les usagers des autres espaces (enfants qui jouent, fêtes d'immeuble, usages informels, rencontres et travaux) ainsi que d'autres personnes de l'extérieur (représentants de la SIEMP, propriétaire de l'immeuble, mais aussi des visiteurs, des SDFs, des usagers de drogue, etc.). (Voir ANNEXE 4)

¹²⁹ Une certaine recherche féministe qui part du corps pour analyser les alternatives de l'imaginaire cinétique, visuel, esthétique de la ville pourrait s'appuyer sur les travaux de Rosalyn Deutsche, Meaghan Morris, Elisabeth Wilson, Elisabeth Grosz, Jane Rendell, etc.

¹³⁰ Voir aussi plus loin la le texte notre concept d'« hétérotopie locale ».

7.4 ACTIONS SITUATIONNELLES

Un autre dispositif partagé par plusieurs interventions a été le fait de déclencher des (interstices-) actions à partir de « situations ». Si les “situations” des situationnistes consistaient à “fédérer les instants, les alléger de plaisir, en dégager la promesse de vie”¹³¹, les situations interstitielles qu’on a provoquées, rajoutent la question de la production: Comment ces situations deviennent-elles « productives » ? Quels sont les ingrédients –lieux, temps, personnes...– qui créent des situations interstitielles ? Comment renforcer des interstices existants? Comment en créer d’autres ? Comment connecter des interstices entre eux ?

On s’est rendu compte qu’une action situationnelle peut devenir productive par le simple fait de transporter des situations d’un lieu à un autre. Par exemple Rotor ont importé dans le projet IUT des situations développées dans leur projet d’ « autonomie aérienne » *Autonomiarea* à Barcelone.¹³² De la même manière, Syn- on importés des situations explorés dans leur projet *Hypothèses d’Insertions* à Montréal¹³³ .

Nous avons aussi essayé de travailler sur des temporalités situationnelles longues, sur des dilations de temps à travers des intensifications ou des dispersions spatiales. Ces dilatations se sont formalisés par des répétitions et des cycles (voir les interventions de Syn-, Agence, ALD et AAA).

Les chercheurs ont travaillé pour la plupart à l’intérieur de la situation, à la fois comme des chercheurs ethnologues, entremêlés, mais aussi comme des chercheurs habitants et usagers, pris avec leurs intérêts et usages dans la situation, ou comme des chercheurs « interventionnistes », créant eux-mêmes des situations. Nous avons travaillé aussi la « situation » comme forme de communauté posant la question de ce que c’est qu’une « communauté interstitielle » (Voir dans ce sens les interventions de aaa, de Rotor et de Syn).

¹³¹ Raoul Vaneigem, *Traité de savoir-vivre*, op. cit., p.119

¹³² Cf. www.Rotorrr.org

¹³³ Cf ; www.amarrages.com

Le Jeu au Bout du Plongeur – un moment de subjectivation collective

Avec l'intervention de François Deck et du groupe « Au bout du plongeur » au siège associatif Pole Sud et dans le jardin ECObox, il s'agissait de créer une situation interstitielle par un jeu de société. Comme les situationnistes, mais aussi comme Syn-, et Rotor dans leurs interventions à IUT, ce groupe a exploré la particularité de la situation ludique de créer des dynamiques (personnelles et collectives), de catalyser de rencontres, de brasser des subjectivités.

« Au bout du plongeur » est un jeu inventé dans le cadre de constitution d'une structure alternative, qui aide à penser la société, à tester son propre jugement, à vérifier sa propre position à partir d'une mise en situation par le jeu : on assume des rôles sociaux fictifs, on imagine des situations de vie et de société.

L'enjeu commun du jeu était de faire se rencontrer dans une situation d'activité à la fois critique et ludique des personnes qui n'ont pas beaucoup de lieux ou d'opportunités pour cela, de créer une situation ludique pour se donner du courage à dire et à réfléchir collectivement, lorsqu'on n'a pas l'habitude de le faire et de permettre ainsi l'échange à la fois d'idées personnelles et d'histoires intimes. Le dispositif du jeu a créé un interstice dans la subjectivité de chacun, tout en agençant des moments de subjectivation collective. C'était en même temps un interstice dans le processus de recherche, un moment de transversalité conviviale engageant des chercheurs, des habitants, des invités sur le même plan, en tant que « joueurs ». Sans définir nécessairement une thématique commune à suivre d'une manière précise et systématique pendant la recherche, nous avons fabriqué ensemble, pour un moment, un terreau collectif à partir de questions apportées par chacun, mélangées à des fictions et des histoires personnelles.

7.5 CREATIVITE SPATIALE ET SOCIALE DES INTERSTICES

Nous avons observé que le déplacement des usages standardisés intensifie et stimule les relations de voisinage, en valorisant la « pluralité » et la « différence ». Par exemple, dans le cas de la cour située au 72bis Philippe de Girard, afin de pouvoir maintenir un usage interstitiel partagé, des programmes à identité forte, comme celui du temple, doivent déplacer leurs limites et négocier continuellement leur différence avec les autres.

Comme disait la théoricienne féministe Trinh T. Minh-ha, « C'est par le déplacement actif et désordonné de la différence, par l'insistance à démontrer qu' « il n'y a pas de territoires du chef » et qu'il faut lutter contre « ce monde qui classifie » et contre son pouvoir de rependre un ordre qui exclut.' Elle parle aussi de « l'anarchie de la différence ».¹³⁴

Cette affirmation de « l'anarchie de la différence », ces usages négociés sans hiérarchie, ces changements de postures corporelles, ces déplacements de limites et ces intensifications des relations sociales, on les retrouve dans presque tous les autres interstices observés ou suggérés par les interviews : la librairie qui organise des débats politiques dans son propre espace, en utilisant parfois le café d'en face, tenu par un algérien, le café portugais qui accueille habituellement les séances de travail de la radio locale, des rencontres, des débats ainsi que des jeux de cartes, quelques cafés kabyles ou algériens qui prêtent leur locaux occasionnellement pour des répétitions de musique ou de théâtre, des projections et des concerts, etc.

¹³⁴ Trinh T. Minh-ha, *When the Moon Waxes Red : Representation, Gender and Cultural Politics*, New York and London : Routledge, 1991, p.120 ; Voir aussi *Women, Native, Other : Writing Postcoloniality and Difference*, Bloomington : Indiana University Press, 1989.

7.6 ACTIVATION ET PRECARITE

On se rend compte ainsi que c'est parfois par manque d'espace et de moyens qu'on cherche à inventer ces usages interstitiels. C'est aussi par manque de lieux où l'on soit accepté avec sa différence en tant que « autre » (personne âgée, immigrant, chômeur, usager de drogue, SDF, enfant, etc.) ; c'est par manque de lieux où l'on se sent à l'aise, où l'on prend du plaisir, où l'on fait des rencontres.

Parfois c'est aussi l'absence d'équipements publics et collectifs qui pousse les habitants à se les inventer, à se les trouver ou se les fabriquer tous seuls, à s'organiser et à négocier des espaces d'une manière informelle.

En fréquentant les interstices, on rencontre assez souvent la précarité.

Ce projet qui travaille dans les interstices, s'est aussi questionné sur l'aspect problématique de l'activation de cette précarité, qui correspondrait à des modes d'activation dans le capitalisme actuel. En effet la question de l'interstitialité est soeur avec celle de l'intermittente, de la flexibilité, de la réversibilité, etc.

Nous nous sommes gardés de fétichiser la créativité précaire qui consiste à reconnaître et renforcer la précarisation de certains acteurs interstitiels. La créativité interstitielle de laquelle on parle ici n'est pas une créativité « de survie », ou « de compétition » mais une autre créativité plus partagée, plus collaborative, plus critique et plus visionnaire, etc... La créativité interstitielle qui nous intéresse ici est à la fois une créativité culturelle, spatiale, sociale et politique.

8 - EVALUATIONS, ENTRAPERÇUES, DIRECTIONS

8.1. SHIFT - MATRICE

“Nous sommes arrivés à ECObox il y a quelques mois, pour le jardinage et, après, on a découvert qu’il y avait plein d’autres activités intéressantes.” Des témoignages similaires à celui-ci, que nous avons eu très souvent, expliquent concrètement comment fonctionnent les espaces autogérés qui sont aptes à inclure une hétérogénéité d’usages, hétérogénéité amenée par le réseau humain translocal mis en place et, surtout, par la diversité des populations qui sont accueillies dans ces espaces.

La diversité d’activités accueillies dans ces espaces peut être, parfois, source de malentendus ; certaines personnes qui découvrent ce type d’espace ont parfois du mal à comprendre le mode de fonctionnement et la “finalité exacte” de ce type de projet. Ils sont habitués, pour la plupart d’eux, à rencontrer des structures organisationnelles ayant des fonctionnements établis de manière permanente, avec des thématiques mono-orientées et, le plus souvent, sous la forme de prestation de services (ateliers, classes, animation) proposés et portés par des professionnels venus de l’extérieur (et qui jouent, dans leur prestation, sur cette position d’extériorité).

Quand ils commencent à être utilisés régulièrement, ces lieux autogérés sont ressentis par la plupart des usagers comme des espaces de liberté, des espaces ou, “avec peu de moyens on peut organiser des événements de très haut niveau”, comme l’affirmait Djilali, récemment retraité après avoir travaillé pour le PNUD. La même impression était ressentie par Leila, étudiante à Saint-Denis, par Fabienne, une des personnes les plus investies et par Koumba, 9 ans, qui, un jour, disait à une de ses copines plus jeune : “ici on peut jardiner, on peut dessiner, jouer au foot... ici on peut tout faire”.

Cette large palette d'activités possibles, qui évolue de manière imprévisible en fonction des personnes investies dans le projet, permet aussi de découvrir, et surtout de pratiquer, des activités qu'on ne suppose pas au départ, et, même, parfois, par rapport auxquelles certains ont des préjugés négatifs. Certaines personnes qui sont venu au départ pour jardiner ont commencé, petit à petit, à participer aux projections et, plus tard, aux débats avec des invités organisés autour de thématiques d'actualité et ayant aussi un intérêt local. Cette porosité des pratiques est due à certains des participants au projet qui s'intéressaient dès le départ à plusieurs activités et, par leur intérêt multiple, ils ont donné de la confiance à d'autres à traverser les limites de leurs savoirs initiaux. Cette porosité d'usages est facilitée en égale mesure par certaines types d'activité (cuisine collective, jardinage, fêtes, concerts, etc.), mais elle peut aussi bien se manifester, progressivement, même si avec certaines limites, entre des activités venant d'horizons culturels différents.

Cette possibilité de croiser et compléter les pratiques quotidiennes personnelles avec d'autres, qui peuvent être croisées et observées facilement, nous semble être fondamentale pour une société hétérogène, mais qui est de plus en plus cloisonnée, voire ghétoisée, et dans laquelle les groupes ont la tendance de se fermer sur eux mêmes (qu'il s'agit d'ados, de retraités, d'étudiants, d'artistes, de sportifs, de chercheurs, etc.).

Ces espaces qui assurent une porosité d'usages permettent l'apparition de ce que nous définissons comme un shift-espace, un espace ou on peut changer de trajectoire par de multiples croisements.

Des analyses plus détaillées nous ont permis de constater une capacité de "shifter" beaucoup plus forte chez les femmes, comparatif aux hommes usagers de ces espaces. Nous avons remarqué aussi un bon nombre de personnes, venues au départ pour jardiner, et qui sont passé ultérieurement à des activités culturelles, économiques et politiques. Et nous avons remarqué aussi que, parmi les personnes venues pour des activités culturelles et/ou politiques, aucune n'a pas été intéressée ultérieurement par le jardinage. Ces observations de longue durée, et à partir d'un grand nombre d'usagers d'espaces collectifs, questionnent fortement la participation sociale de chacun, son adaptabilité et sa dépendance à un type ou un autre de subjectivité.

Nous pouvons nous demander, comme Rancière, si "la permanence de la démocratie, n'est-ce pas bien plutôt sa mobilité, sa capacité de déplacer les lieux et les formes de la participation?" En associant directement la démocratie à la participation sociale, Rancière suggère que "la véritable participation, c'est l'invention de ce sujet imprévisible qui aujourd'hui occupe la rue, de ce mouvement qui naît de rien sinon de la démocratie elle-même. La garantie de la permanence démocratique, ce n'est pas le remplissage de tous les temps morts et les espaces vides par les formes de la participation ou du contre-pouvoir; c'est le renouvellement des acteurs et des formes de leurs actions, c'est la possibilité toujours ouverte d'émergence nouvelle de ce sujet à éclipses."¹³⁵

C'est une des dimensions caractéristiques des espaces à usages hétérogènes et autogérés ; ils multiplient les occasions et gardent une ouverture permanente qui permet des nouvelles émergences. Ils assurent une capacité de ré-invention des conditions d'auto-poiesis. Ils permettent des déplacements et une multiplication des polarisations et des dynamiques internes (voir ANNEXE 6, diagrammes ECObox).

La nature différenciée des espaces que nous développons est due à une gestion spécifique de l'espace. Dans sa critique de la gestion spatiale des villes contemporaines, Anne Cauquelin précise : "ce que nous voyons de la ville répond à une logique de l'emboîtement : espace divisé en secteurs, arrondissements, blocs ou quartiers, si ce n'est zones. (...) Le plan révèle la découpe, le découpage comme l'instrument de l'édification même. Une découpe planifiée, rationnelle, un ordre urbain s'imposant dans la désignation des quartiers (...) participant au schéma d'organisation générale de la société."¹³⁶ L'interstice, par son hétérogénéité et sa capacité de favoriser les shifts subjectifs, introduit un type d'espace transversal ayant un autre type de gestion : il implique des dynamiques, des processus, des devenirs ; il relie, il retisse, il produit une transversalité par des devenirs multiples incorporés et constitutifs.

Les subjectivations multiples possibles à travers les porosités d'usage, caractéristiques des shift-espaces, permettent une intégration adéquate aux sujets intermittents, de plus en plus nombreux, suite aux modes de travail actuels. Ce mode de vie caractérisé par l'intermittence, débattue amplement depuis quelques années,

¹³⁵ Rancière 82

¹³⁶ Cauquelin, 2002, p78

est associé par Rancière au fonctionnement d'une démocratie du multiple : "la démocratie lie d'emblée une certaine pratique de la communauté politique à un style de vie caractérisé par l'intermittence. (...) La démocratie serait le régime de l'accommodation multiple."¹³⁷

Nous avons pu constater effectivement une facilité d'accommodation avec ce type d'espaces pour les sujets intermittents qui, suite à ce mode de travail, ils ont beaucoup de temps disponible de manière fragmentaire (que nous définissons plus loin comme des « sujets synaptiques »). Mais nous avons pu constater aussi que cette adéquation de l'intermittence, et cette grande disponibilité, risque parfois, d'être exclusiviste, au détriment des autres modalités d'investissement et de subjectivation dans le collectif. L'intermittence peut générer des modes de fonctionnement dans lesquels la continuité (professionnelle, familiale, etc.) peut être perçue comme un investissement insuffisant dans le projet collectif et considérée un stigmate. Nous voulons signaler l'exclusivisme potentiel d'une démocratie collective gérée par un statut particulier, dans ce cas celui de l'intermittence. La démocratie ne peut pas être dominée par des statuts particuliers, au risque de devenir rapidement un régime dictatorial, arbitraire et exclusiviste. À travers une grande disponibilité et visibilité, l'intermittence risque d'imposer ses modes d'existence comme un modèle d'émancipation unique, en s'approchant en fait, du mode de fonctionnement du capitalisme ultra-libéral qui cherche à imposer des sujets fragmentaires, faciles à être dominés.

Nous signalons, comme une des pièges à éviter pour ce type d'espace hétérotopiques, celle de se limiter à un seul modèle de temporalité et de quotidien, celui d'une gestion égoïste et rationalisée par l'intermittence. Arriver à cette situation, et le risque est parfois présent, serait de se limiter à ce que Foucault définissait comme étant historiquement une hétérotopie de crise et, actuellement une hétérotopie de déviation : "dans les sociétés dites <primitives>, il y a une certaine forme d'hétérotopies que j'appellerais hétérotopies de crise, c'est-à-dire qu'il y a des lieux privilégiés, ou sacrés, ou interdits, réservés aux individus qui se trouvent, par rapport à la société, et au milieu humain à l'intérieur duquel ils vivent, en état de crise. Les adolescents, les femmes à l'époque des règles, les femmes en couches, les vieillards, etc. (...) Mais ces hétérotopies de crise disparaissent aujourd'hui et sont remplacées,

¹³⁷ Rancière, 1998, p 58

je crois, par des hétérotopies qu'on pourrait appeler de déviation."¹³⁸ (cliniques psychiatriques, prisons)

Dans un registre différent, nous avons pu expérimenter longuement l'intérêt des espaces accueillant une hétérogénéité concernée, des espaces constituant des hétérotopies de transgression (shift, changement, croisement...) ; des lieux permettant une désobjectivation subie (relativiser et s'éloigner d'une subjectivité imposée par le système, subie, schizoïde...) et, à la fois, une résubjectivation choisie (par des relations intersubjectives constructives).

Une des plus anciennes hétérotopies (cf Foucault) est particulièrement apte pour les processus, les changements, les séparations, les transgressions ; c'est le jardin. Comme le note Cauquelin, les "séparations exigent une médiation, une figure de passage, qui s'efforce de reproduire par artifice la simplicité du Tout à l'intérieur d'un petit lieu symbolique: le jardin".¹³⁹ Le jardin est perçu dans différentes cultures comme un espace transgressif, de porosité, de multiplicité, de changement ; un shift-espace, une matrice. Pour cette raison, même si les espaces que nous développons permettent des usages très différents, ils incluent, le plus souvent, un espace de jardinage aussi.

En contre-réaction à l'uniformisation produite par l'aménagement urbain normé et normalisé, un intérêt récent pour les terrains vagues, délaissés, des entre-deux, friches industrielles et portuaires, est manifeste, depuis quelques années, notamment dans les grandes villes d'où ces espaces disparaissent, sous la politique de pression foncière croissante.¹⁴⁰ Une certaine "nostalgie archéologique" concernant des espaces abandonnés, fait l'objet de nombreuses expositions artistiques et est manifeste chez un nombre d'artistes, photographes et architectes. Il s'agit de documenter les traces des anciens modes de vie, des usages illégaux et éphémères, des restes d'une activité économique révolue.

Même si nous avons des points communs avec ces démarches, elles constituent, par rapport à la stratégie que nous développons depuis quelques années, seulement un point de départ pour des projets qui essaient de valoriser ces espaces sans, pour autant, altérer leur qualité initiale. En référence à leur caractère initial de terrain vague, nous essayons de les transformer en Terrains Vagues Urbains, des terrains

¹³⁸ Foucault, Dits et Ecrits T2, p1576

¹³⁹ Cauquelin, 1989, p50

¹⁴⁰ voir Miessen et Cuppers

vagues réouverts à un usage urbain et, à la fois, des terrains urbains ouverts à des usages vagues.

Garder un certain caractère de terrain vague, réduire au minimum l'aménagement de ses espaces, permet d'adapter l'espace, sans entraves, en fonction de l'évolution de ses usages. C'est une option qui permette aussi aux nouveaux arrivés dans le projet de pouvoir s'impliquer de manière active ; cet aménagement minimal est, de manière implicite, une garantie de diversité d'usages et d'usagers. C'est exactement ce que Gilles Clément a pu remarquer, d'un point de vue écologique, en comparant différents types de terrains : "la pauvreté d'un sol - au sens pédologique - est un gage de diversité".¹⁴¹ Les équipements minimalistes peuvent provoquer des dynamiques plus profondes, en sollicitant un plus d'investissement subjectif. Dans ces espaces il y a plus d'ouverture vers le démarrage d'initiatives timides et inattendues ; il y a plus de permissivité aux shifts subjectifs et d'action. Indirectement, ces milieux pauvres, ces Terrains Vagues Urbains créent une multiplication du potentiel rhizomatique (une <capacité-réseau>). (voir ANNEXE 6, Diagrammes ECObox)

Par sa permanente réinvention, l'interstice permet de "partir d'un degré zéro du paysage". Par ses qualités matricielles, l'interstice permet l'invention d'une multitude de paysages, l'agencement d'une multitude de territoires existentiels.¹⁴² Il constitue un paysage matrice, génératif d'une multitude d'autres paysages ; un espace pour inventer une multitude de lieux possibles, un carnet d'esquisses (simple, rapide, à la portée de la main...), un espace à expérimenter par la subjectivité collective.

¹⁴¹ Clément, 2002, p188

¹⁴² Cauquelin, 1989, p22

8.2 - L' « AGENCEMENT JARDINIER »

Pendant des années, les enfants des familles d'origine africaine qui fréquentaient assidûment ECObox nommaient le jardin "jardinage". Au départ, nous avons cru avoir à faire à un jargon enfantin ou une faute de langage. En les écoutant parler de ce projet comme d'un lieu où ils peuvent "jouer, faire du vélo, jardiner, dessiner, faire de la musique... où ils peuvent tout faire", nous avons mieux compris leur appellation. Ils avaient saisi le caractère actif de l'espace, la permanente transformation du projet en fonction de ceux qui s'y investissent. C'était leur manière de définir l'agir dans un espace auto-poïétique. L'« agir » est toujours un agencement. Ce qui importe c'est la qualité de cet agencement, son « comment ». Le jardinage offre un modèle pour un certain type d'agencement attentif à la singularité, qui implique patience, régularité, disponibilité et imprévu.

L'agir auto-poïétique permet de mettre en place une écologie du quotidien à travers des « agencements jardiniers » : des dynamiques d'agencement par voisinage, favorables aux échanges, mobiles, tolérantes et cycliques. Ce sont des agencements qui s'approchent des dynamiques écologiques tout en étant adaptés au milieu urbain, aux petites échelles, aux usages et pratiques quotidiennes. Ce mode d'action par « agencement jardinier » peut produire, dans le temps, un espace constituant pour les modes de fonctionnement collectifs et pour un agir politique local.

L'« espace jardiné » s'oppose à l'espace « moderne » produit et vécu à travers un découpage programmatique, qui sépare tout élément hétérogène : fonctions, usagers, échelles, etc. Ces découpages produisant des espaces homogènes, monovalents et sans contradiction, font que les superpositions de milieux et de fonctions hétérogènes deviennent accidentelles et sont perçues comme conflictuelles.

L'agencement jardinier nous apprend à traverser les milieux, à passer d'un espace à un autre, de changer d'emplacement et de revenir. Petit à petit, nous avons pu relier les espaces hétérogènes que nous construisons ensemble avec leurs usagers, en occasionnant des rencontres inhabituelles, des bribes de dialogue, du faire ensemble, des contradictions en douceur; un apprentissage du politique par des temporalités, des dynamiques et des contenus hétérogènes. Plutôt que des formes verbales et

délibératives, l'agencement jardinier encourage des pratiques physiques, gestuelles, visuelles, non-verbales ; une démocratie incorporée, un vivre ensemble comme corps commun.¹⁴³

Pourtant, l'investissement dans l'agir spatial doit permettre de rester libre de son action, libre de changer, de s'arrêter, de relayer. Être libre de son agir peut signifier aussi pouvoir transmettre (un projet, une action, un mouvement...) mais aussi la possibilité d'interrompre, de mettre en suspension, d'introduire un intervalle (auto)critique dans son parcours subjectif.

Les actions de cette présente recherche se sont développés en quelque sorte dans la continuité de cet agencement jardinier, en reprenant ses principes, ses dynamiques, ses réseaux.

¹⁴³ Cf. R. Sennett, oppose l'exercice d'une démocratie délibérative et celui d'une démocratie associative, en comparant le fonctionnement des deux espaces publics de la ville grecque : le Pnyx et l'Agora.

8.3. TRANS-LOCAL - FÉMININ

En étant nous-mêmes usagers de ces espaces interstitiels, nous avons pu constater un investissement beaucoup plus important de la part des femmes, visiblement plus nombreuses à s'investir, sur un éventail plus large d'activités et avec plus de continuité dans le temps. Est-ce qu'il s'agit d'une mentalité datée qui assignent des rôles sociaux spécifiques et non-échangeables entre les hommes et les femmes ? Est-ce qu'il s'agit d'un poids différent dans les tâches professionnelles ? Est-ce qu'il y a moins d'investissement à l'extérieur de la maison dans les responsabilités liées à la famille ?

Cette présence féminine semble correspondre à ce type d'espace et de démarche qui demandent un soin régulier, un investissement dans la durée et de la patience. Ces projets correspondent aussi avec les temporalités plus fragmentées du quotidien féminin, aux tâches familiales liées plutôt à l'espace de proximité, à un territoire familier de petite échelle et construit par des relations plus personnalisées. Nos observations confirment, en partie, les analyses de Illich, qui affirme que le genre est vernaculaire : "les lieux et les heures déterminent qui fait quoi, qui use de quoi, et à quel moment. (...) Le tracé de la séparation des genres détermine sur quels territoires, en quelles occasions et jusqu'à quel degré les deux genres peuvent se mêler."¹⁴⁴ Si les analyses de Illich sont basées surtout à des activités liées aux cultures de type traditionnel, des distinctions du même type se retrouvent dans la société occidentale contemporaine.

Nous trouvons donc une présence genrée dans le jardinage et dans l'espace public de proximité. Une parenté et un potentiel d'usage apparaît en créant des liens entre l'espace d'un jardin et l'espace public de proximité ; une féminisation de l'espace public à le potentiel de renverser la tendance, mal vécue par la quasi-totalité des habitants des banlieues et de certains quartiers des grandes villes, d'abandonner l'espace public à des règles non-dites machistes et agressives. Nous trouvons très pertinentes et prometteuses les démarches qui investissent l'espace public par des présences et usages féminisés, comme dans les projets de ALD, Rotor et AAA.

¹⁴⁴ Illich, Œuvres complètes T2, Genre et culture, p309

Ces projets peuvent construire, dans le temps et par la mise en réseau avec d'autres projets, un espace qu'on pourra appeler « le local féminin », un local reconstruit par le vernaculaire féminin ; jardinier, mineur, par les détails, soigné, communiqué de bouche à l'oreille. Ces espaces peuvent contribuer à la construction d'une nouvelle culture vernaculaire, ancrée dans le local parce que construite à partir de ce local, partagée et ayant une durabilité par transmission. Comme l'a déjà souligné Illich, "le genre est vernaculaire. Il est aussi résistant et adaptable, aussi précaire et vulnérable que le parler vernaculaire."¹⁴⁵ En perdurant dans le temps, par un effet constituant, ces espaces pourront générer un espace institutionnel d'un autre type, organisé autrement que sur des logiques oppositionnelles, ayant plus de flexibilité et avec une meilleure prise en compte de la diversité et de la multiplicité. Nous apercevons les possibilités d'un <devenir femme> de l'espace public, à partir de l'espace de proximité.¹⁴⁶ Une multiplication diversifiée de ce type de démarche peut générer le potentiel d'un local investi par le voisinage, entre-tenu au niveau du détail, auto-géré en grande partie par recyclage, utilisé de manière collective et sympathique (syn-pathos).

Ces changements de mentalité collective sont pressentis par Clément qui affirme : "je pense que nous allons nous acheminer (...) vers une <démondialisation>, c'est-à-dire une consommation et une production localisée de biens. Cela n'empêchera pas d'avoir une économie étendue à l'échelle de la planète, mais elle devra s'organiser à une échelle locale." D'autres auteurs, comme Magnaghi, analysent l'intérêt offert par <le projet local>.¹⁴⁷ Nous croyons que les ancrages locaux peuvent atténuer et maîtriser une décroissance possible, pour la rendre équilibrée et juste. Et, même, de remplacer la croissance globalisée, qui a atteint actuellement ses limites, avec des dynamiques économiques locales, par des dynamiques translocales et féminines.

Déjà en 1980, André Gorz notait : "ainsi que l'a montré Herbert Marcuse, le socialisme post-industriel, (...) sera féminin ou ne sera pas. Il présuppose une révolution culturelle qui, au niveau des comportements individuels aussi bien que sociaux, extirpe le principe de rendement, l'éthique de la compétition, de l'accumulation et de la lutte pour la vie, pour affirmer la suprématie des valeurs de réciprocité, de tendresse,

¹⁴⁵ Illich, Œuvres complètes T2, p320

¹⁴⁶ cf Deleuze et Guattari, 1980

¹⁴⁷ Magnaghi, Clément, 2008, p47

de gratuité et d'amour de la vie sous toutes ses formes." Et il continue : "sous ce rapport, comme l'a dit Alain Touraine, le mouvement des femmes est un mouvement de libération non pas des femmes mais des hommes par les femmes."¹⁴⁸

Ce local féminin ne signifie pas toujours de rester dans un registre du faible, du mineur et de la douceur ; parfois il laisse apparaître des démarches plus spectaculaires dont, justement, leurs mise en forme par des femmes accentue d'autres dimensions que celles habituelles ; ex Rotor qui rendent accessibles des espaces autrement inaccessibles (toits, terrasses, sculptures monumentales...). L'accent n'est plus, dans ce type de démarche, sur la performance physique, qui existe toujours, mais sur le caractère social d'une telle démarche.

¹⁴⁸ Gorz, 1980, p120

8.4. PRODUCTION D'AUTONOMIE

Dans des analyses très approfondies sur l'évolution du monde du travail, Gorz prend en considération une distinction fondamentale entre le « travail hétérogène » et le « travail autonome ». De manière plus générale, cette distinction s'applique en dehors du travail et concerne tous les types d'activités humaines. Ce qui est souligné par Gorz, c'est l'équilibre nécessaire entre les activités hétérogènes (nécessaires pour d'autres et gratifiantes dans un système d'échange social) et les activités autonomes (qui sont initiées par chacun de nous juste par notre propre désir). Un des problèmes difficiles à surmonter est de créer des ponts entre les deux modes d'agir et, notamment, de réussir à se constituer la possibilité d'une activité autonome en dehors de la sphère spatiale privée.

Les espaces autogérés initiés par AAA avec la co-participation des habitants et autres personnes concernées, constituent de lieux où cette capacité d'activité autonome est une dimension fondamentale (et constitutive). Dans ces espaces, chaque participant peut initier une activité ou un projet, individuellement ou par des groupes plus ou moins formalisés. Ce qui permet à chacun de chercher son autonomie, à la trouver et, dans le temps, de la développer. Ces espaces d'autonomie gérée collectivement permettent aussi une possibilité de changer d'activité, d'expérimenter des projets inhabituels, de croiser une multitude d'autres autonomies. Cette autonomie est un objectif individuel en soi mais, aussi, une manière d'appropriation symbolique d'un territoire et de lui donner une identité collective.

Gorz affirme clairement que l'évolution vers plus d'autonomie ne peut pas venir par le haut, mais elle doit être portée, surtout, par ceux qui la désirent. "l'Etat ne pourra cesser d'être appareil de domination sur la société pour devenir l'instrument par lequel la société exerce son pouvoir sur elle-même, en vue de son remaniement, que si la société est déjà travaillée par des luttes sociales qui y ouvrent des espaces d'autonomie tenant en échec la classe dominante et la domination de l'appareil d'Etat. L'établissement de nouveaux types de rapports sociaux, de nouvelles manières de produire, de s'associer, de travailler et de consommer est la condition première de

toute transformation politique."¹⁴⁹ C'est ce que, indirectement, nous soutenons dans une discussion portée récemment avec le philosophe Toni Negri : "Lorsque nous évoquons l'espace biopolitique, nous parlons plutôt d'un espace biopolitique à petite échelle, dans lequel les habitants « quelconques » se retrouvent et se ré-forment, un quotidien duquel ils sont maîtres, dans la mesure du possible."¹⁵⁰ Rappelons que pour Illich cette même autonomie définit la sphère de la convivialité, dont les valeurs sont aujourd'hui soumises à une pression énorme pour les faire disparaître.¹⁵¹

Pour souligner l'importance constituante de l'activité autonome, Gorz précise : "la sphère de souveraineté individuelle n'est pas fondée sur des simples désirs de consommation ni sur des activités de divertissement et de récréation seulement. Elle est constituée plus profondément d'activités sans but économique ayant leur finalité en elles-mêmes: la communication, le don, la création et la jouissance esthétique, la production et la reproduction de la vie, la tendresse, l'épanouissement des capacités corporelles, sensorielles et intellectuelles, la création de valeurs d'usage (objets ou services mutuels) sans valeur marchande et dont la production marchande serait impossible faute de rentabilité - bref un ensemble d'activités qui, constituant l'étoffe même de la vie, y tiennent en droit une place non pas subordonnée mais primordiale."¹⁵²

Nous avons pu observer cette capacité de régénérer « l'étoffe même de la vie » chez un grand nombre de participants à ces processus d'autonomisation qui en s'impliquant dans ces espaces y restaient, au départ, une demi-heure et, après quelques semaines, certaines d'entre eux venaient tous les jours en amenant leur famille ; leur programme hebdomadaire changeait, les valeurs du quotidien changeaient aussi.

À partir d'un point de vue fondé dans la psychiatrie institutionnelle et orienté vers une vision écologique complexe, Guattari souligne la nécessité de mettre en place des activités et des pratiques autonomes et subjectivantes : "c'est sur l'ensemble de ces fronts enchevêtrés et hétérogènes que devront, me semble-t-il, s'articuler les nouvelles pratiques écologiques, leur objectif étant de rendre processuellement actives des singularités isolées, refoulées, tournant en rond sur elles-mêmes."¹⁵³ Il

¹⁴⁹ Gorz, 1980, p165

¹⁵⁰ revue Multitudes N° 31, p19

¹⁵¹ Illich, 1973, p31

¹⁵² Gorz, 1980, p113

¹⁵³ Guattari, Trois écologies, p45

s'agit encore de pouvoir transformer cette disponibilité vide, seulement temporelle (et qui, en absence d'investissement est plutôt vécue de manière négative), dans une disponibilité potentiellement subjectivante. Ou, autrement dit, de régénérer des subjectivités collectives (par l'écologie, le partage, la proximité...) dans un contexte complètement désorienté à échelle globale (décroissance, délocalisation, déregularisation...).

Par multiplication rhizomatique, la production d'autonomie pourrait arriver à un potentiel capable de changer le contexte social et économique général qui est de plus en plus ségrégationist. C'est ce que Negri et Hardt soulignent dans leur ouvrage Empire : "lorsque la multitude travaille, elle produit de manière autonome et reproduit le monde entier de la vie. Produire et reproduire de façon autonome signifie construire une nouvelle réalité ontologique: en effet, en travaillant, la multitude se produit elle-même comme singularité - une singularité qui établit un lieu nouveau dans le <non-lieu> de l'Empire, une singularité qui est une réalité produite par coopération, représentée par la communauté linguistique et développée par les mouvements d'hybridation."¹⁵⁴ Une "multitude qui travaille" exprime, implicitement, un processus d'hétérogénése dans un réseau dynamique.

Les espaces que nous avons pu initier et étudier créent des conditions pour l'apparition des formes alternatives d'activité collective, pour des dynamiques micro-locales diversifiées et multiples, pour la mise en place de réseaux de coopération entre groupes hétérogènes. Par ces biais, nous avons pu expérimenter à l'échelle 1/1 et pendant des durées longues de projet, la capacité des interstices d'assurer une échappée par rapport à une société qui, malgré les apparences, est de plus en plus normée et homogénéisée. Tel que l'a signalé très tôt Hanah Arendt, cette pression homogénéisante ne fait qu'augmenter : "il y a cependant une différence importante entre les premiers stades de la société et la société de masse, en ce qui concerne la situation de l'individu. Aussi longtemps que la société elle-même était restreinte à certaines classes de la population, les chances pour l'individu de survivre à des pressions étaient plutôt fortes; elles résidaient dans la présence simultanée à l'intérieur de la population d'autres couches de non-société, dans lesquelles pouvait s'échapper l'individu; et une raison pour laquelle ces individus finirent si souvent par rejoindre les partis révolutionnaires fut qu'ils découvrirent en ceux qui n'étaient pas admis dans la société certains traits d'humanité qui avaient disparu de la société. Cela

¹⁵⁴ Hardt et Negri, Empire, p475

encore trouva son expression (...) dans le rôle assigné aux homosexuels (...) ou aux juifs, c'est-à-dire aux groupes que la société n'a jamais complètement intégrés."¹⁵⁵ Ces dimensions d'échappée dans la société actuelle ont été approché surtout dans l'intervention cartographique de Wim Cuyvers et dans les discussions eu avec Laurent Fort (CICADE).

Les espaces autogérés permettent une liberté existentielle individuelle, et résistent à l'uniformisation produite par le capitalisme globalisé, à la fois à grande et à petite échelle. Ce sont des espaces qui résistent à l'homogénéisation par le haut (le local homogénéisé par le global) et par les modèles de la culture dominante. Ces interstices peuvent permettre l'apparition de nouveaux modes d'être, de rapports sociaux intermédiaires, et ils peuvent surtout ouvrir des espaces de liberté et d'autonomie à des sujets qui vivent actuellement dans des situations d'interculturalité contradictoire, voire conflictuelle.

¹⁵⁵ Arendt, 1972 (1954), p256

8.5. INTÉRIORITÉ MULTIPLE

Les personnes qui co-participent aux projets-espaces initiés par AAA sont les habitants des quartiers d'implantation des projets mêmes, mais il y en a aussi des personnes qui viennent d'autres quartiers, proches ou lointains. Ils arrivent à connaître ces lieux par bouche à l'oreille, par hasard ou par des amis qui sont déjà dans le projet. Les origines sociales et culturelles de ces personnes sont très différentes, comme les motivations qui les font s'intéresser à ces projets.

Une structure rhizomatique, par sa quasi-absence d'hierarchie et par la multiplicité des rapports d'horizontalité, permet une « accessibilité multiple » dans ses structures opérationnelles, et dans ses dynamiques hétérogènes. "C'est peut-être un des caractères les plus importants du rhizome, d'être toujours à entrées multiples", soulignent Deleuze et Guattari.¹⁵⁶ Un rhizome met en œuvre des entrées, des échanges, des combinaisons et des sorties multiples.

Organisés sur des principes rhizomatiques, ces projets mettent en place, par ailleurs, un milieu humain et d'activités poreux, qui produit un effet de multiple intériorité. Ce sont des milieux dans lesquels chacun peut trouver sa place, une place à l'intérieur du groupe, à l'intérieur du projet ; on devient progressivement concernés et solidaires avec le projet et le collectif. Cette intériorité est créée, concrètement, par les co-participants mêmes, et c'est une intériorité hétérogène. Tel que le précisent Deleuze et Guattari, "un organisme déterritorialisé par rapport à l'extérieur se reterritorialisé nécessairement sur ses milieux intérieurs".¹⁵⁷ Les multiples rapports intersubjectifs contribuent à relier cette endo-territorialité avec les milieux extérieurs, ils permettent à garder des ponts, à créer des porosités permanentes et à lutter contre le risque de fermeture sur soi-même en tant que groupe.¹⁵⁸

¹⁵⁶ Deleuze et Guattari, 1980, p20

¹⁵⁷ Deleuze et Guattari, 1980, p71

¹⁵⁸ cf. Vercauteren, Micropolitiques des groupes

Ce travail par l'intérieur n'exclut jamais la possibilité de s'inscrire de manière seulement ponctuelle et tangentielle à ces dynamiques collectives. Mais, pour être opérationnel, ce type de participation ponctuelle et limitée à d'autres réseaux, ou à des personnes faisant partie d'autres réseaux. C'est cette position qui fonctionne comme une garantie de concordance, de modes de fonctionnement, de dynamiques et de motivations communes.

Les structures rhizomatiques sont construites à partir d'une diversité de polarités et de liaisons ; implicitement, elles produisent une multiplicité d'intériorités. L'accessibilité multiple et la porosité du rhizome assurent la possibilité de s'insérer dans une ou autre de ces multiples intériorités. Chaque processus d'intériorisation rajoute une dimension de plus au rhizome et produit, à la fois, une soustraction à partir d'un milieu initialement plus homogène. Comme le précisent Deleuze et Guattari, "le multiple, il faut le faire, non pas en ajoutant toujours une dimension supérieure, mais au contraire le plus simplement, à force de sobriété, au niveau des dimensions dont on dispose, toujours $n-1$. (...) Un tel système pourrait être nommé rhizome."¹⁵⁹ Les interstices produisent une multitude par création de vides et par déplacements ; ils produisent une multiplication non pas par surplus mais par soustraction ($n-1$), une multiplicité par l'intériorité.

¹⁵⁹ in Deleuze et Guattari, 1980, p13

8.6. AGENCEMENTS & HÉTÉROTOPIES LOCALES

Dans une conférence au Cercle d'études architecturales en 1967, Foucault introduisait le concept d'hétérotopie¹⁶⁰. Il s'agit d'une rupture dans le continu territorial ; par les exemples qu'il donne, et par les éléments d'analyse qu'il précise, nous pouvons clairement comprendre qu'il s'agit d'un territoire de grande échelle, que l'hétérotopie est considérée, et définie, en rapport à une grande échelle (urbaine, nationale).

Les espaces mis en place par AAA sont des hétérotopies agissant à échelle locale, ils introduisent la différence et la diversité à petite échelle ; ce sont des « hétérotopies locales », des hétérotopies agissant dans la sphère du quotidien.

Cauquelin remarquait un degré d'hétérogénéité propre à chaque micro-lieu : "le site sort du lieu de son conditionnement spatial, il est traversé de liens, et se sont des liens « possibles » à partir de son point d'ancrage qui lui donnent tout son sens".¹⁶¹ L'interstice, plus encore que d'autres lieux, rompe les chaînes de causalité, de discursivité, de sociabilité convenue, et fait possible, par l'accident et la rupture, les changements d'ordre, les mutations subjectives. L'hétérotopie, tel que définie par Foucault, n'est pas, normalement, ancrée localement, elle s'inscrit dans une échelle plus large et constitue, par définition, une extra-territorialité avec le contexte local. Les hétérotopies locales constituent toujours des ruptures dans un contexte local, mais elles sont utilisées à cette échelle locale, elles sont pratiquées, tout en gardant cette rupture d'échelle et, surtout, leur contradiction avec le système économique, social et culturel dominant de grande échelle.

Dans son livre sur les "bords du politique", Rancière note que "la politique de l'émancipation est la politique d'un propre impropre. La logique de l'émancipation est une *hétérologie*."¹⁶² Les hétérologies permettent une appropriation de l'autre comme soi-même, une entrée dans la logique de l'autre, une capacité d'émancipation

¹⁶⁰ texte publié pour la première fois dans la revue AMC en 1984.

¹⁶¹ Cauquelin, 2002, p114

¹⁶² Rancière, 1998, p85

réciroque, une émancipation par l'autre, par la présence, le regard et la collaboration avec l'autre. L'hétérotopie permet un « devenir par l'autre ».

Nous avons pu expérimenter et observer que certaines conjectures de subjectivation complexe et de réciprocité, rendent parfois possibles les agencements hétérogènes les plus improbables, et les plus utopiques. Mais lesquelles sont ces conjectures? Il s'agit de construire autour d'un noyau constitué d'éléments de transversalité (de multiples intermédialités) ; d'assurer des possibilités pour des positions subjectivées et, à la fois, des tangences, des vis-à-vis, des croisements légers et la possibilité de développer des dynamiques collectives. Cet enjeu est un enjeu difficilement réalisable. Ça a été, par exemple, le cas de Deligny, qui "a rendu possible qu'un groupe d'adultes et de débiles puissent vivre ensemble selon leur désir. Il a agencé une économie collective de désir articulant des personnes, des gestes, des circuits économiques, relationnels, etc."¹⁶³ Ce sont ces échafaudages transversaux qui permettent les agencements hétérogènes.

Malgré une tendance "naturelle" à trouver rapidement une position convenable dans un groupe, et renforcer à la suite cette position, un collectif fonctionnant comme un rhizome permet une multitude de croisements et, implicitement, une multitude d'appartenances, d'agencements et d'identités parallèles (de natures différentes). S'immerger dans un rhizome est aussi un apprentissage, un apprentissage de l'hétérogénéité, de l'être hétérogène.

Ce milieu implique une subjectivité relativisée, une mobilité accrue, une capacité d'écoute et de métissage qui n'est pas habituelle pour bon nombre de personnes ; c'est un milieu qui peut poser aussi des problèmes supplémentaires aux dialogues qui font entrer en jeu des fonds culturels différents. Faire fonctionner une hétérotopie locale, des agencements hétérogènes et dynamiques, est un exercice de démocratie permanente.

¹⁶³ Guattari, 1977, p172

8.7. CO-DISCURSIVITÉ

Les projets et les lieux qui résistent suffisamment de temps pour faire apparaître du récit, un récit collectif multiple, peuvent contribuer, chacun à leur échelle, à la reconstruction d'un imaginaire social, complètement anéanti par la frénésie du capitalisme ultra-liberal globalisé et de ses modèles de désirs hyper-médiatisés.

Construisant ces espaces, ces subjectivités collectives, les personnes investies contribuent à la mise en place d'un autre imaginaire contemporain, d'autres lignes de désir qui, à la longue, pourraient contribuer à la reconstruction d'une autre société désirable dont nous pourrions partager ensemble un projet global, sans être globalisant, sans anéantir les différentes formes du local.

Sa genèse, par la contribution de tous les membres de la société, en incluant les populations les plus exclues ou marginalisée, pourra assurer un dépassement des clivages qui existent, parfois de manière latente, dans la plupart des sociétés.

Illich a signalé avec clarté le pouvoir du consumérisme et du capitalisme "d'engendrer des illusions", en partie par le contrôle des médias (voir actuellement l'invasion publicitaire sur internet).¹⁶⁴ D'ou l'importance de la construction de références, aussi importante que la construction de contexte. Les expériences interstitielles contribuent à la construction de références, de discoursivités multiples, de nouvelles lignes de désir.

Guattari souligne aussi que "le capitalisme est tenu de construire et d'imposer des modèles de désir; et il est essentiel à sa survie qu'il parvienne à les faire intérioriser par les masses qu'il exploite."¹⁶⁵ Dans les interstices nous pouvons trouver d'autres modèles de désir, comme par exemple la frugalité comme mode de vie anti-

¹⁶⁴ Illich, Œuvres complètes t2, Chômage créateur, p69

¹⁶⁵ Guattari, 1977, p61

consumeriste. Comme le signale Gilles Clément, jusqu'à très récemment, "la décroissance apparaît comme un principe frustrant qui ne suscite pas d'enthousiasme immédiat. A moins de trouver à la diminution des biens une compensation d'ordre immatériel (...) à laquelle la société, subitement éclairée par les nécessités écologiques, accorderait une haute valeur." Des objectifs nouveaux qui "peuvent engendrer un index de valeurs immatérielles assimilables à de <nouveaux arts de vivre>".¹⁶⁶ Ce qui nous semble important est de trouver un imaginaire fort et accessible qui produit et renouvelle le désir collectif et, implicitement, une co-discursivité construite par des projets et dynamiques translocales.

L'interstice est vécu, dans ce cas, comme un outil pour le quotidien à venir, pour sa construction collective. D'un point de vue plus général, Illich remarque : "une société conviviale est une société qui donne à l'homme la possibilité d'exercer l'action la plus autonome et la plus créative, à l'aide d'outils moins contrôlables par autrui. La productivité se conjugue en termes d'avoir, la convivialité en termes d'être."¹⁶⁷ L'interstice est, de ce point de vue, le lieux de production de l'être par croisement avec l'autre. L'interstice est l'espace de l'altero-génèse ; si l'hétéro-génèse (cf. Foucault) est l'apparition de la différence et de la diversité, l'altero-génèse est la naissance dans la différence et avec la diversité. C'est un autre co-discursif et constituant.

¹⁶⁶ Clément, 2008, p49

¹⁶⁷ Illich, 1973, p43 es.

8.8 SUBJECTIVITE SYNAPTIQUE / SUBJECTIVITE RHIZOMATIQUE

Rancière remarquait que le collectif permet l'apparition d'un sujet qui se pense par rapport aux autres, « la formation d'un un qui n'est pas un soi mais la relation d'un soi à un autre ». ¹⁶⁸

Le rapport à l'autre, les relations multiples possibles à travers le collectif, permettent l'apparition d'une subjectivité multiple et différentielle.

L'investissement dans un projet collectif passe toujours par une motivation initiale forte ; les espaces et les projets collectifs que nous avons pu expérimenter "par l'intérieur" ¹⁶⁹ permettent des activités transversales et hybrides (une fluidité d'espaces et une mobilité de l'aménagement qui, par usages parallèles, rendent possible de cuisiner et de participer juste après à un débat, de bricoler et d'écouter à la suite, au même endroit, un concert de musique, etc.) Côté d'une diversité d'activités et de compétences permet, à un certain moment, l'embrayage (*shift* en anglais) vers d'autres implications, imprévues, amenés par la dynamique collective ; des personnes qui viennent au départ pour jardiner peuvent, petit à petit, s'engager dans des dynamiques politiques. (voir ANNEXE 6, le diagramme montrant les *shifts* de certaines personnes d'une motivation à une autre, au cours du projet)

Ces subjectivités hétérogènes et poreuses, spécifiques aux milieux interstitiels permettent à chacun d'avoir des multiples passages et appartenances successives et temporaires dans des contextes culturels, professionnels et sociaux différents. ¹⁷⁰ D'où, comme dit Rancière, "la possibilité toujours ouverte d'émergence nouvelle de ce sujet à éclipses" qui, par "le renouvellement des acteurs et des formes de leurs actions", constitue la garantie de la permanence démocratique. ¹⁷¹ L'assimilation sociale de cette condition intermittente devrait générer une subjectivité qui s'agence continuellement par

¹⁶⁸ Jacques Rancière, o.c. p.87.

¹⁶⁹ Au sujet de la reconstruction interstitielle de la ville « de l'intérieur par l'intérieur », voir la contribution de Pascal Nicolas-Le Strat au projet de recherche que nous avons initié autour des Interstices Urbains Temporaires, contribution publiée en partie dans ce numéro de Multitudes. Pour plus d'informations, voir les sites www.inter-stices.org et www.iscra.fr

¹⁷⁰ Les pratiques spatiales interstitielles doivent, par leur nature, négocier en permanence avec des données physiques et subjectives contradictoires, ce qui nous rapproche des fondements d'un espace et d'un exercice politique, car, comme dit Rancière, "l'essence de la politique réside dans les modes de subjectivation dissensuels." J. Rancière, o.c. p.184.

¹⁷¹ J. Rancière, o.c. p.82.

des transversalités multiples ; constituant un « sujet synaptique », fonctionnant comme une synapse, une instance de réception et de transmission de flux.¹⁷²

Les interstices appropriés et gérés par des subjectivités synaptiques constituent des situations propices pour un exercice d'écriture démocratique, pour un exercice de négociation permanente de « l'indéterminé démocratique ».¹⁷³ Le caractère indéterminé de ces interstices est structurel, en incluant les différences et les disponibilités spécifiques de chacun, en permettant à quiconque de s'investir concrètement dans des chantiers de territorialité démocratique. Ces lieux peuvent devenir les catalyseurs d'une « démocratie locale » reconstruite et actualisée ; ils peuvent initier à la suite des connexions avec d'autres chantiers locaux, permettant la mise en place de réseaux porteurs d'une « démocratie translocale » et la naissance d'une subjectivité collective de grande échelle, tout en étant ancrée dans le local ; une « subjectivité collective rhizomatique ». La construction de cette subjectivité rhizomatique a besoin de micro-dispositifs spatiaux qui puissent s'insérer dans des contextes métropolitains aseptisés et initier ainsi des processus de resubjectivation. Dans le temps, ces dispositifs pourront faire ré-écrire un autre discours urbain et politique.

Guattari avait très bien remarqué le rôle de l'architecture parmi les autres instruments du Capitalisme Mondial Intégré.¹⁷⁴ Nos expériences concrètes nous ont montré que toute initiative d'appropriation de ces dispositifs par leurs utilisateurs est essentielle pour tout projet politique et de société. «L'architecture ne représente pas seulement les murs, mais surtout les gens qui agissent entre ces murs» – disait un habitant participant au projet ECObox, en commentant l'initiative de la Mairie de rénover la Halle Pajol pour y mettre en place un nouveau projet «phare», et que dans le même temps, des services

¹⁷² Nous sommes proches des <embrayeurs existentiels> proposés par F.Guattari, cf. Cartographies schizoanalytiques, éd. Galilée, Paris, 1989, p.61 et des «devenirs moléculaires de toutes sortes, devenirs-particules. Des fibres (qui) mènent des uns aux autres, transforment les uns dans les autres, en traversant les portes et les seuils», cf. Gilles Deleuze et Félix Guattari, MillePlateaux, éd. de Minuit, Paris, 1980, p.333.

La synapse (du grec. syn = *ensemble*; haptin = *toucher, saisir*; c'est-à-dire connexion) désigne une zone de contact fonctionnelle qui s'établit entre deux neurones, ou entre un neurone et une autre cellule (cellules musculaires, récepteurs sensoriels...). Elle assure la conversion d'un potentiel d'action en un signal. (wikipedia.org)

¹⁷³ Cf. J.Rancière, *o.c.* p.80.

¹⁷⁴ Cf. F.Guattari, *Les trois écologies*, éd. Galilée, Paris, 1989, p.41 : «je propose de regrouper en quatre principaux régimes sémiotiques les instruments sur lesquels repose le CMI [Capitalisme Mondial Intégré]: - les sémiotiques économiques (...), - les sémiotiques juridiques (...), - les sémiotiques technico-scientifiques (...), - les sémiotiques de subjectivation dont certaines se recoupent avec celles qui viennent déjà d'être énumérées mais auxquelles il conviendrait d'ajouter beaucoup d'autres, telles que celles relatives à l'architecture, l'urbanisme, les équipements collectifs, etc.»

administratifs voulaient expulser sans négociation les pratiques collectives qui y étaient installées.¹⁷⁵

¹⁷⁵ Les projets d'ECObox (Paris 18^e) et de 56 rue St. Blaise (Paris 20^e) ont proposé une architecture qui, plutôt que des murs, construisent des relations. Les palettes et les modules mobiles d'ECObox se déplacent pour réformer l'espace en fonction des usages et des personnes. Dans le quartier St. Blaise, le moment de construction spatiale, le chantier, a été transformé en une expérience culturelle et sociale. Le temps du chantier a été dilaté pour y inclure un temps de sociabilité, formateur de groupes et d'usages. La construction de l'espace a été associée à une construction du sujet collectif. Une mise en acte et en corps du « construire ensemble » comme « se construire ensemble ». Dans ce type de projets, la créativité spatiale, sociale et politique sont indissociables. Nous ouvrons des espaces ; la vision d'une autre ville est construite par ceux qui les prennent en charge.

8.9 - ESPACES ALTEROTOPIQUES

Dans cette recherche, nous continuons en quelque sorte cette logique de l'altérité associée à la logique de l'interstice. Les espaces qui nous intéressent ici sont autant des espaces autres et « de l'autre », mais surtout des espaces construits et partagés « avec les autres », des *altérotopies*.

Nous avons essayé de garder cette logique altérotopique à travers notre approche. La démarche de repérage et d'identification des interstices à étudier a été faite en grande partie « avec les autres » : des habitants, des non-chercheurs, à partir de leur propre interprétation subjective. C'était pour la plupart des « espaces vécus » (dans le sens de Lefebvre), dans lesquelles ils/elles mènent une activité quelconque, une activité qu'ils ne peuvent pas mener ailleurs, une activité qui correspond à leur désir. Ce sont des espaces où ils/elles arrivent à *“donner au désir le moyen de s'exprimer dans le champ social”*, comme dirait Guattari.¹⁷⁶

On constate aussi que parmi ces espaces qu'ils/elles ont identifié comme 'leurs' interstices, certains sont des espaces autres, ou « des autres » (voir ANNEXE 2, les cartographies de Jérôme ou Fabienne) mais pour la plupart, ce sont des espaces de rencontre et de partage avec les autres, de sorte d'altérotopies. (voir ANNEXE 2, les cartographies de Mireille, Abdulaye, Doina etc.). Certaines des interventions artistiques ont aussi saisi et parfois accentué la dimension altérotopique de leur(s) espace(s) d'intervention. (voir ANNEXE 3, les interventions de ALD, Syn, etc.)

Nous avons donc retenu cette dimension altérotopique comme une des qualités définissant les interstices urbains comme lieux privilégiés d'émergence d'une production sociale et politique de la ville - plus partagée et, potentiellement, plus démocratique.

¹⁷⁶ Guattari, 1977, p. 172-173

8.10 - VERS UNE MICROPOLITIQUE URBAINE INTERSTITIELLE

Les interstices (en tant qu'espaces bio-démocratiques) sont potentiellement des espaces de cet agir dissensuel, des espaces interrogatifs du quotidien, de ses potentialités, de ses blocages, de ses temporalités imposées. Mettant en cause le fonctionnement stéréotypé des espaces normés, ces espaces de l'agir peuvent devenir des espaces de désapprentissage des usages assujettis au capitalisme et de réapprentissage d'usages singularisés, en produisant une subjectivité collective et spatiale propre aux sujets investis. Par le tissage quotidien de désirs, ces micro-pratiques spatiales, introduisent d'autres temporalités et d'autres dynamiques (durables, aléatoires, collectives et parfois autogérées) constituantes, ainsi, des espaces en permanente transformation.

Par un mélange fonctionnel et programmatique d'espaces qui ne devraient pas se croiser "normalement", par un voisinage actif et permanent avec l'« autre », ce tissage d'échelles et de positions translocales qu'on rencontre dans les interstices permet une production spatiale alterotopique. C'est une *utopie réaliste*, telle que la décrit Rancière: « non pas l'utopie éclatante de l'île lointaine, du lieu qui est nulle part, mais l'utopie imperceptible qui consiste à faire coïncider deux espaces séparés.¹⁷⁷ Par cette pratique des alterotopies translocales, nous pouvons réintroduire « le politique » dans l'espace quotidien.

Dans les interstices, la plupart des éléments et modes de fonctionnement se trouvent en décalage avec leur contexte ; c'est un des caractères des interstices (mais nous avons à faire parfois à des nombreux contrefaçons et du mimétisme superficiel de ce décalage). Il faut juger cette qualité de décalage dans la profondeur et dans la durée.

¹⁷⁷ Rancière, 1998. p.30.

8.11 - BIOPOLITIQUE – BIODÉMOCRATIE

Les particularités et les enjeux d'un fonctionnement démocratique sont posés, avec une grande urgence aujourd'hui, quand nous sommes devant des phénomènes qui ne peuvent plus être compris par le prisme de la démocratie, tel qu'elle a été mise en place dans les sociétés occidentales modernes. Nous faisons référence aux phénomènes récurrents qui enflamme les cités des grandes villes françaises mais, nous savons que d'autres phénomènes, marginaux encore, peuvent affaiblir encore plus les règles de fonctionnement démocratiques de notre société.

Dans son analyse des « bords du politique », Rancière note que "la démocratie est le style de vie des hommes du multiple; la politique est l'art de transformer la loi du multiple démocratique en principe de vie communautaire. Mais cette logique n'est pas retournable. Et le détournement doit se faire rupture. Il doit affirmer deux contre-principes essentiels: la politique n'est pas l'art de diriger les communautés, elle est une forme dissensuelle de l'agir humain (...) »¹⁷⁸ Les pratiques interstitielles doivent, par leur nature, négocier en permanence avec des données contradictoires, dissensuelles ; d'où la possibilité d'un transfert de pratique (et de méthodologie) vers les différentes pratiques de la démocratie.

Cet exercice permanent de l'existence en collectif, de la pratique d'une démocratie renégociée en permanence, constitue le point de départ et le substrat d'un contre-pouvoir au système d'assujettissement dominant. Devant la généralisation des mécanismes de surveillance et contrôle spécifiques du biopouvoir, nous considérons cruciale la constitution de ce que nous appelons une bio-démocratie, par des moyens simples de collaboration quotidienne (à la fois des formes de dialogue et des formes d'agir dissensuel), notamment par l'implication du micro-politique et d'une écologie du local.

¹⁷⁸ Jacques Rancière, *Aux bords du politique*, éd. La Fabrique, Paris, 1998, p. 12

8.12 - CREATIVITE BIOPOLITIQUE

Si la Métropole est définie par ses relations sociales, habiter la Métropole c'est créer et produire sans cesse des relations sociales, production qui devrait être reconnue et récompensée comme telle¹⁷⁹. Dans la Métropole qui est devenue le lieu privilégié de la production biopolitique, l'« interstice » est la nouvelle « cantine de l'usine », l'intervalle dans l'espace de production d'où une reconstruction politique pourrait commencer. Mais, une fois commencée, cette reconstruction n'est pas sans conditions. Comme tout espace écologique, ces lieux sont réversibles ; par désinvestissement, par investissement insuffisant, ils peuvent rapidement disparaître, être appropriés de manière abusive et discrétionnaire, devenir des contre-exemples, porteurs de faux discours. Afin de les préserver, nous devons inventer une politique écologique, moléculaire, collective, et quotidienne.

La Métropole est, dit Negri, le terrain d'une « créativité biopolitique », agissant à tous les niveaux: social, culturel, politique. Pas nécessairement très visible parce que, d'une modestie de moyens et d'apparence, la création biopolitique pullule dans les interstices de la ville capitaliste, dans les friches industrielles, les cafés, les rencontres au coin de rue et les « street parties », les occupations temporaires, les petits événements qui hétérogénéisent le quotidien. De nouvelles pratiques s'inventent dans les interstices des pratiques et des savoirs, des formes organisationnelles, des modes de vie et des manières de faire...¹⁸⁰ La créativité biopolitique est à la portée de tout un chacun. Comme disait Appadurai: « Mêmes les plus pauvres d'entre les pauvres devraient avoir le privilège et la capacité de participer au travail de l'imagination. » La question est, comme il le souligne, si « nous pouvons créer une politique qui reconnaît cela ». ¹⁸¹

Il s'agit de prendre distance par rapport à la tendance généralisée d'épuiser le futur de l'autre, et de mettre en place une capacité de construire collectivement le futur par les interstices du présent.

¹⁷⁹ Notes prises dans le séminaire *Métropole et Multitude* dirigé par Antonio Negri, Collège International de Philosophie, Paris, 2005/2006.

¹⁸⁰ Pendant la dernière décennie, de nombreuses pratiques urbaines alternatives sont apparues, portées par des activistes, des artistes, des architectes, des interventionnistes, des hackers urbains, des tacticiens media, des intermittents, des groupes d'immigrants, des collectifs d'habitants qui réclament de l'espace dans la ville pour leurs actions et projets. Voir aussi URBAN ACT, a handbook for alternative practice, aaa-PEPRAV, Paris, 2007

¹⁸¹ Arjun Appadurai, *The Right to Participate in the Work of the Imagination*, in TransUrbanism, Arjen Mulder éditeur, V2 / NAI Publishers, Rotterdam, 2002, p.46.

BIBLIOGRAPHIE

Livres

Agier M., *L'invention de la ville, Banlieues, townships, invasions et favelas*, éd. Des archives contemporaines, 1999

Appadurai A., *Modernity at Large ; Cultural Dimensions of Globalisation*, Minneapolis / London, University of Minnesota Press, 1996

atelier d'architecture autogérée, *Urban Act, a handbook for alternative practice* (aaa-Peprav) 2007

Arendt H., *La Crise de la culture*, (trad. Patrick Lévy), Gallimard, 1972

Augé M., *Non lieux : Introduction à une anthropologie de la sur modernité*, Éd. du Seuil, 1992

Augé M., *La guère des rêves, exercice d'ethno-fiction*, Éd. du Seuil, 1997

Azaïs C., Corsani A. et Dieuaide P. (éds), *Vers un capitalisme cognitif (Entre mutations du travail et territoires)*, éd. L'Harmattan, 2001.

Bavo (ed), *Urban Politics Now : Re-Imagining Democracy in the Neoliberal City*, Nai Publishers, 2007

Bey H., *T.A.Z: the temporary autonomous zone, ontological anarchy, poetical terrorism*, BY Autonomedia, 1991

Barajas D., *Dispersion. A Study of Global Mobility and the Dynamics of a Fictional Urbanism*, Episode Publisher, 2003

Blundell Jones P., Petrescu D. and Till J. (eds) *Architecture and Participation*, Routledge, 2004,

Braidotti R., *Nomadic Subjects : Embodiment and sexual Difference in Contemporary Feminist Theory*, Columbia University Press, 1994

Coleman D., E.Danze And C.Henderson (Eds.), *Feminism And Architecture*, Princeton Architectural Press, 1996

de Certeau, M., *La faiblesse de croire*, Points-Essais, 1987

de Certeau M., *La prise de parole (et autres écrits politiques)*, Points-Essais, 1994

de Certeau M, *La culture au pluriel*, Points-Essais, 1993

Clément G., *Éloge des vagabondes, Herbes, arbres et fleurs à la conquête du monde*, Editions Nil, 2002

Clément G., *La friche apprivoisée*, in *Où en est l'herbe ? – Réflexions sur le Jardin Planétaire* (1985) éd. Actes Sud, Paris, 2006

Clément G., *Toujours la vie invente, Réflexions d'un écologiste humaniste*, Editions de l'aube, 2008

Coquelin A., *Le site et le paysage*, puf 2002

Cauquelin A., *Petit traité du jardin ordinaire*, Rivages poches, 2003

Coquelin A., *L'invention du paysage*, puf 2000

Chase J., Crawford M. Kalinski J. (eds) *Everyday Urbanism*, The Monticelli Press, New York, 1999

Cros S. ed., *The Metapolis dictionary of advance architecture. City, technology and society in the information age*, Actar, 2004

Cupers K. and Miessen M., *Spaces of Uncertainty*, Wuppertal, Verlag Müller, 2002.

Debord G., *La société du spectacle*, éd. Gérard Lebovici, 1971

Deleuze G., *Pourparler*, Les Éditions du Minuit, 1990

Deleuze G., *Foucault philosophe*, éd. du Seuil, 1988.

Deleuze G., *Deux régimes de fous (textes et entretiens 1975-1995)*, Les éditions de Minuit, 2003

Deleuze G., Guattari F., *Milles Plateaux*, Les éditions de Minuit, 1980

Eiguere A., *L'inconscient de la maison*, Dunod, 2004

Forester J., *Planning in the Face of Power*, University of California Press, 1989.

Foucault M., *Dits et Ecrits I, 1954-1975*, Gallimard, 1994

Foucault M., *Naissance de la biopolitique, Cours au Collège de France 1978-1979*, éd. Gallimard / Seuil, 2004

Friedmann J., *Retracking America; a Theory of Transactive Planning*, Garden City: Anchor Press, 1973.

Giard, J. *L'invention du quotidien – 2; habiter, cuisiner*, coll. folio, 1994

Granovetter M., *Le marché autrement*, ed. Desclée de Brouwer, 2000

Guattari F., *La révolution moléculaire*, ed. Recherches, 1977

Gorz A., *Adieux au prolétariat, Au delà du socialisme*, Galilée, 1980

Gorz A., *Métamorphoses du travail, Critique de la raison économique*, Gallimard (Galilée), 1988

Guattari F., *La révolution moléculaire*, éd. Recherches, 1977

Guattari F., *Les trois écologies*, éd. Galilée, 1989

Guattari F., *Cartographies schizoanalytiques*, éd. Galilée, 1989

Healey P., *Collaborative Planning : Shaping Places in Fragmented Societies*, UBC Press, 1997.

Haraway D., *Simians, Cyborgs and Women*, Routledge ,1991

Harrison, R, *Jardins : Réflexions sur la condition humaine*, éd. Le pommier, 2007

Illich I., *Oeuvres Complètes*, Vol 2, Fayard, 2005

Illich I., *La convivialité*, Seuil-Points, 1973

Kown Miwon, *One place after another; site specific art and locational idenity*, MIT Press, 2002

Lazzarato M., *Puissances de l'invention, La psychologie économique de Gabriel Tarde, Contre l'économie politique*, Les empêcheurs de penser en rond, 2002

Lefebvre H., *Critique de la vie quotidienne II (Fondements d'une sociologie de la quotidienneté)*, L'Arche éditeur, 1961

Lefebvre H., *La Production de l'espace, (4eme édition,)* Anthropos, 2000

Marazzi Chr., *La Place des chaussettes. Le tournant linguistique de l'économie et ses conséquences politiques*, L'éclat, 1997

Mulder A. (ed), *TransUrbanism*, Rotterdam, V2_Publishing / NAI Publishers, 2002

Negri T., Hard M., *Empire*, Exils, 2000

Negri T., Hard M., *Multitude, Guerre et Démocratie à l'âge de l'Empire*, La Découverte, 2004

Nicolas-Le Strat P., *Variations sur le thème associatif*, Association d'associations, Villa du parc/Annemasse § Mire/Genève, 2002

Remy J., *la Ville, vers une nouvelle définition* . L'Harmattan, 1992.

Rancière, J. *Aux bords du politique*, éd. La Fabrique, Paris, 1998

Roncayolo M. dir., *La Ville aujourd'hui : Mutations urbaines, décentralisation et crise du citoyen*, Paris, éd. Du Seuil, 2001

Soja W.E., *Thirdspace : Journeys to Los Angeles and Other real-and-imagined places*, Blackwelle Publishers, 1996

Tschumi B., *Architecture and Disjunction*, Cambridge / London, The MIT Press, 1994

Trinh T.M., *When the Moon Waxes Red : Representation, Gender and Cultural Politics*, Routledge, 1991

Vercauteren D., *Micropolitiques des groupes : pour une écologie des pratiques collectives*, éd. HB, 2007

Virno P., *Opportunisme, cynisme et peur (Ambivalence du désenchantement)*, trad. de l'italien par Michel Valensi, éd. de l'éclat, 1991, ps. 8 et 7

Virno P., *Miracle, virtuosité et "déjà vu"*, éd. de l'éclat, 1996

Virno P. (*Grammaire de la multitude*, éd. de l'éclat, 2002

Zarifian Ph., *Le travail et l'événement*, éd. l'Harmattan, 1995

—*The Metapolis Dictionary of Advanced Architecture ; City, technology and Society in the Information Age*, Barcelona, Actar, 2003

Articles

Abensour M, *Le choix du petit*, postface à Theodor W. Adorno, *Minima Moralia (Réflexions sur la vie mutilée)*, éd. Payot, 1991

Appadurai A. « The right to participate in the work of the imagination » in *TransUrbanism*, Rotterdam, V2_Publishing / NAI Publishers, 2002

atelier d'architecture autogérée, « L'architecture action : de la co-participation à l'autogestion » in *ECOrev n°27*, 2007

Bertho A., « Penser la « ville monde » » (<http://socio-anthropologie.revues.org/document430.html>)

Boeri Stefano 'La Specificite Des Villes Europeennes Contre La Ville Generique' (<http://seminaire.samizdat.net/>)

Giard L., introduction à Michel de Certeau, *La faiblesse de croire*, Points-Essais, 1987

Levesque L., « Sauvagerie urbaine et jardins : quelques hypothèse » (http://www.amarrages.com/textes_sauvagerie.html)

Mayol P., "habiter", in *L'invention du quotidien – 2; habiter, cuisiner*, coll. folio, 1994

McLeod M., 'Everyday and Other Spaces', in D.Coleman, E.Danze and C.Henderson (eds.), *Feminism and Architecture*, Princeton Architectural Press, 1996

Mulder A. « Transurbanism », in *TransUrbanism*, Rotterdam, V2_Publishing / NAI Publishers, 2002

Negri T., Petcu C, Petrescu D., Querrien A, « Qu'est-ce qu'un événement ou un lieu biopolitique dans la métropole? » in *Multitudes 31*, 2008

Negri T 'La métropole est à la multitude ce que, autrefois, l'usine était à la classe ouvrière : à propos d'un vieux dicton et des certaines expériences de lutte plus proches' (<http://seminaire.samizdat.net/>)

Overmeyer Klaus, *Urban Pioneers : Temporary Use and Urban Development in Berlin*, Jovis Verlag 2007

Petrescu.D, "Losing Control, Keeping Desire" in P.Blundell-Jones, D.Petrescu and J.Till (eds.), *Architecture and Participation*, Routledge, Londres 2005

Petrescu.D, « Working towards a real public space » in *Public Works, if you can't find it, give us a ring*, IXIA, 2006

Petcou C., Petrescu D., « Au rez de chaussée de la Ville » , in *Multitudes 20*, 2005

Petcou C., Petrescu D., « Agir l'espace : notes transversales », in *Multitudes 31*, 2008

Petrescu D., Petcou C., A. Querrien, "Une micro-politique de la ville : L'agir urbain ",
Majeure de *Multitudes* n° 31, 2008
Rauning G., « Multitudes Transversales » (<http://www.republicart.ne>)
Ribalta J., "Mediation and Construction of Publics, The MACBA Experience »
(<http://www.republicart.ne>)
Sassen S., "La métropole du biopouvoir et la métropole de la biopolitique,
gouvernance métropolitaine et action des migrants"
(<http://seminaire.samizdat.net/>)
Shalk M., "Urban Curating", www.soc.nu/urbancurating
Soja W. E., « Restructuring the Industrial Capitalist Cit », in *TransUrbanism*, 2002

Tonnelat S., « Interstices urbains, les mobilités des terrains délaissés de
l'aménagement » in *Chimères* 52/2003
Thomson N., Sholette G., *The Interventionists, Useres' Manual for the Creative
Disruption of Everyday Life*, MIT Press, 2004
Vercauteren D., *Micropolitiques des groupes, Pour une écologie des pratiques collectives*, HB éditions
2007
Hélène Hatzfeld et Nadja Ringar, *Comprendre la Ville à partir de ses Interstices*, ECOrev, 2006
Marc Dumont, "Penser la ville incertaine : périmètres et interstices"
(<http://urbanismo.8m.com>)

Ouvrages de recherche, études, documents

Borzeix A., Fraenkel B. (coordonné par), *Langage et Travail (Communication,
cognition, action)*, CNRS éditions, 2001
Nicolas-Le Strat P., *Qu'est ce que la participation*, Publications pour l'UNESCO,
Nicolas-Le Strat P., *le Citadin Bâtitteur*, évaluation de différentes expériences,
ENDA/Commission Européenne,
Nicolas-Le Strat P. , *Gérer la pauvreté tisser la ville*, recherche pour la Fondation de
France
Tonnelat S., *Interstices Urbains Paris-New York. Entre contrôles et mobilités, quatre
espaces résiduels de l'aménagement* , thèse en cotutelle, Université Paris XII – Val de
Marne, City University of New York, 2003
Petcou C, RDS, « Analyse du projet Réseau d'Eco-urbanité, Quartier La Chapelle,
Paris 18° » recherche commandée par METL-PUCA 2005.

— *Urban Catalysts, Strategies for temporary uses – potential for development of urban residual areas in European métropolies*

Projet de recherche coordonné par studio urban catalyst, (www.template.com)

dans le cadre du programme "Energy, Environment and Sustainable

— *Contre-pouvoirs dans la ville, enjeux politiques de luttes urbaines*, autrement 6/76, Paris

— *Etude des priorités politiques de la ville*, SCET, Paris, 2001

— *Charte Main Verte*, Marie de la Ville de Paris, 2002

Sites web :

www.urbantactics.org

www.greenguerrilla.org

www.inter-stices.org

www.iscra.fr

www.eco-box.org

www.56stblaise.apinc.org

www.peprav.net

www.republicart.net

www.senat.fr/presse/cp20031007.html

www.soc.nu/urbancurating

www.parkfiction.org

www.urbancatalyst.de